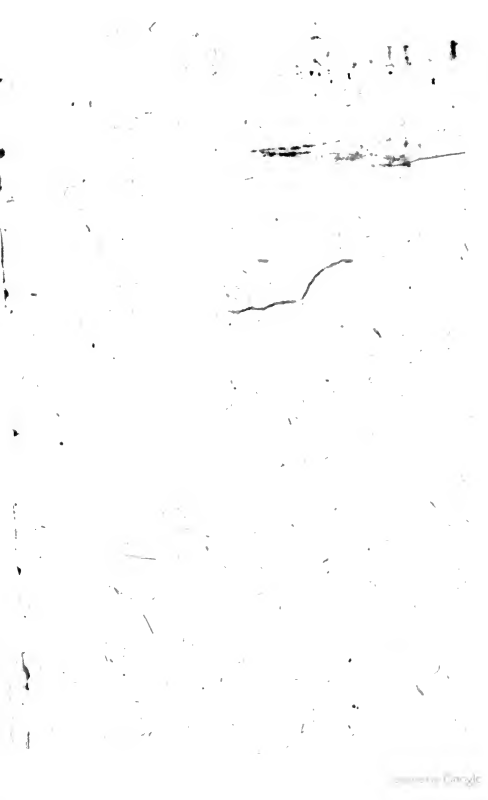






tor. Chiaro Bonelli 8502
- 12175 =
j





BIBLIOTHECA CLERR. REGG. S. PAULI

COLL. SS. BLASII ET CAROLI DE URBE

PLUT. **B.** LOCULUS **V.** NUM.

14. H. B. 29

DE LA
SOCIABILITÉ.



AT 11

ITALIA

DE LA SOCIABILITÉ.

Par M. l'Abbé PLUQUET.

*Quæsitæ virtus est, non quæ naturam relin-
queret, sed quæ tueretur.*

Cic. de finib. lib. 4.

TOME PREMIER.



YVERDON;

M. D C C. L X X,

THE LANCET

1890

Published by the LANCET PUBLISHING CO.,
25, ABchurch Lane, E.C. 4, LONDON.

ESTABLISHED 1841



1890

1890



AVANT-PROPOS.

DEPUIS une longue suite de siècles, les hommes sont plutôt entraînés que conduits vers les objets qu'ils croient propres à les rendre heureux. Les préjugés, l'ignorance, le désordre, les guerres produites par l'élévation & par la destruction de l'Empire Romain, ont tenu presque tous les esprits hors de la route du bonheur : on croyoit que l'homme ne pouvoit être heureux que par le luxe, par l'agitation & par le tumulte de la guerre, par les exploits d'une bravoure féroce & par le dérèglement des mœurs. Tel fut l'état des Romains & des Peuples dont les incursions successives ont anéanti l'Empire Romain & qui se sont établis dans l'Europe.



vj AVANT-PROPOS.

Lorsque l'Europe s'est calmée, la paix a fait naître l'abondance & les arts; on a cultivé les lettres, on a passé par degrés du fracas de la guerre & de la chaleur de la débauche, à la passion de la chasse, au goût de la table, aux fêtes, aux tournois, à la galanterie, aux spectacles. Les personnes qui cultivoient leur esprit, entraînées par le goût général, ne se sont appliquées qu'à la littérature agréable, à la poésie. Lorsque les talents se sont tournés vers les Sciences, on n'en a cultivé que les parties agréables ou utiles aux Arts. C'est par des systèmes ingénieux, par des découvertes importantes & sublimes que Kepler, Gassendi, Descartes, Newton se sont rendus célèbres, & qu'ils ont formé des partis; presque personne ne connoissoit ce que Bacon, & Gassendi avoient écrit sur le bonheur.

Ainsi, tandis que le luxe, la littérature agréable, la poésie, l'astronomie, la géométrie, les beaux arts,

faisoient de grands progrès ; la science du bonheur & la morale dispa-roissoient , & s'enfvelissoient dans l'oubli : ou semblable à Cassandre qui annon-çoit la vérité , mais que personne ne croyoit , parce qu'elle avoit dédaigné le Dieu de l'harmonie , la Philosophie morale reléguée dans les écoles , ne s'offroit qu'avec un appareil rebutant , qui décourageoit , & qui rendoit la vé-rité inaccessible à des hommes livrés à la passion de la guerre , aux plaisirs , aux affaires , & qu'on ne pouvoit ins-truire qu'en les amusant , ou en leur offrant des vérités simples , & que l'es-prit pût saisir sans effort.

Tandis que la morale étoit ainsi abandonnée , le luxe , les arts , l'étu-de des belles Lettres & des Sciences exactes éteignoient les passions tumultueuses & violentes ; les ames s'affoi-blissoient & les esprits s'éclairoient. Le desir de connoître devenu plus vif , a pour ainsi dire fait sortir toutes les

Sciences, des bornes où elles étoient circonscrites; elles se sont unies. Les Sciences exactes ont fait partie de la Philosophie, & l'étude de la Philosophie est devenue une partie de l'éducation; les Littérateurs sont devenus Philosophes, les Philosophes ont cultivé les Lettres, les Mathématiciens sont devenus Littérateurs & Philosophes. C'est ainsi que s'est achevée principalement de nos jours, l'union des belles Lettres, de la Philosophie & de la méthode des Sciences exactes, tentée tant de fois, & principalement depuis le renouvellement des Sciences en Europe; & l'on peut dire avec un Philosophe qui a peut-être plus contribué qu'aucun homme de son siècle à cette union, que l'ordre, la netteté, la précision, l'exactitude qui régneront dans les bons livres, pourroient bien avoir leur source dans l'esprit Géométrique qui s'est répandu, & qui en quelque façon s'est communiqué de proche en

proche à ceux même qui ne connoissent pas la Géométrie (a).

On sent l'esprit Géométrique même dans les ouvrages dont les Auteurs ne se sont assujettis, ni à la forme Didactique, ni à l'ordre Géométrique dans la disposition des matieres qu'ils traitent.

Si cette union de la Philosophie, de la méthode des Sciences exactes & de la Littérature, est une révolution dans l'esprit humain : cette révolution est l'ouvrage des Littérateurs, des Philosophes, des Poligraphes qui ont écrit depuis la prise de Constantinople par les Turcs. Si elle pouvoit appartenir à un seul homme, & qu'il me fût permis de juger entre de grands hommes, je n'hésiterois pas à l'attribuer à Bacon, & je doute que je fusse contredit par ceux qui auroient lu ses Ouvrages, & qui auroient quelque connoissance de l'histoire de l'esprit humain.

(a) Fontenelle, Préface de l'hist. de l'Académie des Sciences.

x AVANT-PROPOS.

Mais , craignons de louer un grand homme aux dépends des autres. Les hommes de Lettres composent une famille ; leurs travaux & leur gloire sont en commun. Le bonheur de l'humanité est leur objet ; tous travaillent à ce grand Ouvrage , chacun selon le talent qu'il a reçu ; celui-ci en découvrant une vérité nouvelle ; celui-là en corrigeant une erreur ; les uns tirent de l'oubli , des vérités découvertes par les anciens , & ensevelies dans les ténèbres par le tems & par la barbarie ; les autres les recueillent , ici on les lie , là on leur donne de la clarté , tandis que d'autres Philosophes , des Littérateurs , des Poètes , des Orateurs vont les répandre ou préparer les esprits à les recevoir.

Ce sont les hommes de Lettres qui , profitant du loisir , ou même de l'oisiveté que le luxe a produits , de la douceur & de la mollesse qu'il a introduites dans les mœurs , de la flexibilité qu'il a donnée aux âmes , des

malheurs même qu'il cause, ont ranimé la curiosité & l'activité de l'esprit, & l'ont tournée vers l'étude des vérités propres à rendre les hommes heureux & bienfaisants, & les sociétés paisibles & florissantes. C'est pour rendre cette curiosité utile au bonheur de l'humanité, qu'ils font tant d'ouvrages de morale & de politique, &c.

Je n'ai garde de me constituer ici, juge de ces Ouvrages & de leurs Auteurs tous estimables; mais je ne crois pas abuser de la liberté qui doit régner dans la République des Lettres, en disant qu'il me semble qu'on a trop négligé l'examen de la Sociabilité de l'homme. Cet objet est au moins trop négligé par le grand nombre des Auteurs qui ont écrit sur la morale & sur la politique; sur la législation, sur le droit naturel.

Sans prétendre m'ériger, ni en Censeur ni en Maître, sans sortir des bornes de la subordination; j'oserai dire que le ministère politique de la plu-

part des Etats , semble ne s'être pas assez occupé de cet objet.

Il semble que par-tout on se soit dit comme un étranger célèbre chez nous : Qu'il faut prendre les hommes comme on les trouve ; que la meilleure politique est , de s'accommoder au penchant commun du genre humain , & de le rectifier autant qu'il est possible pour le bien de la société . . . qu'aujourd'hui suivant le cours le plus naturel des choses , l'industrie, les arts & le commerce augmentant le pouvoir du Souverain , la politique, la morale , la législation doivent principalement s'occuper des moyens de les faire fleurir (a).

On voit mille ouvrages sur le commerce , sur les arts , sur les finances , pour un ouvrage de morale : la Capitale renferme des Académies destinées à perfectionner la langue , à éclair-

(a) Hume , discours politique sur le luxe.

rer les objets des Sciences exactes, à imaginer des inscriptions & à expliquer des médailles, à former des Architectes, des Peintres, des Sculpteurs, des Musiciens; presque par-tout, on a érigé des Académies d'agriculture & de commerce, & l'on ne voit nulle part ni Académie, ni école de morale & de politique.

Nous avons dans nos Loix & dans nos différens Tribunaux, un nombre infini de précautions contre la fraude, contre la mauvaise foi, contre le vice, & pas un établissement pour développer les principes de Sociabilité.

Il semble que par-tout le ministère politique regarde l'homme comme un animal féroce qu'il faut apprivoiser ou dompter, & non pas comme un être raisonnable, sensible & sociable qu'on puisse conduire par lumière & par sentiment.

On voit aisément combien cette politique est préjudiciable aux vrais intérêts des sociétés, & funeste au bon-

heur particulier des citoyens , s'il est vrai que l'homme soit sociable.

Si l'homme est sociable , la morale , la législation , la politique , ne doivent point avoir d'autres principes que les principes de Sociabilité qu'il reçoit de la Nature.

Les hommes veulent nécessairement être heureux ; jamais la politique ne leur persuadera d'être malheureux paisiblement ; le bonheur auquel la Nature les destine est leur état de paix , comme la place qu'elle marque aux éléments dans le système physique du monde est leur lieu de repos. Comme la Nature porte les éléments dans le lieu qu'ils doivent occuper , par les différents degrés de force motrice qu'elle leur imprime : elle conduit tous les hommes à la paix & au bonheur qu'elle leur destine par les principes de Sociabilité , avec lesquels elle les fait naître.

Comme tout ce qui change les qualités des éléments , ou les proportions

que la Nature a mises entre leurs forces motrices , excité la confusion & le désordre dans le monde physique , tout ce qui arrête les principes de Sociabilité , tout ce qui en trouble l'harmonie , tout ce qui veut assujettir l'homme à d'autres loix , produit dans son cœur les passions dangereuses , la haine de ses semblables & le malheur , & cause dans les états , la discorde , les crimes & la guerre.

L'examen de la Sociabilité de l'homme & des qualités sociales qu'il apporte en naissant , doit donc précéder toutes les études relatives à la morale , à la législation & à la politique. C'est ce qui m'a déterminé à donner sur cet objet un traité particulier.

Si c'est par les principes de Sociabilité que la Nature conduit les hommes , le Philosophe , le Politique , le Législateur , le Citoyen , doivent tendre sans cesse à développer ces principes dans le cœur des hommes , à y rappeler ceux qui les abandonnent , à détruire

ou à écarter tout ce qui peut les étouffer, en altérer la pureté, ou en corrompre la droiture; à dissiper les préjugés, les illusions, les erreurs qui peuvent les obscurcir, & qui prennent mille formes différentes selon les différents tems.

L'Ouvrage que j'offre au public, est ma contribution à cet objet, trop important pour que mon entreprise ait besoin d'apologie : mon Ouvrage sera peut-être inutile, mais certainement mes efforts seront excusables aux yeux de tous les Citoyens estimables.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu le livre intitulé : *De la Sociabilité*. Par M. l'Abbé Pluquet; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher la réimpression. A Yverdon le 13 Décembre 1769.

D. VERDELHAN,
Censeur.

DE



DE LA SOCIABILITÉ.

TOUT Etre sensible aimé son existence & s'efforce de la conserver ; il recherche tout ce qui peut en assurer la durée , ou la rendre agréable, il fuit tout ce qui l'attaque , ou qui en trouble la tranquillité ; ainsi tous les Etres sensibles qui ont besoin des autres, tendent à s'unir.

Ne pouvant exister ou être heureux que par leur réunion , il faut qu'ils emploient leurs forces, leurs facultés, leur industrie, pour procurer un bonheur général & commun ; il faut que chacun des Etres réunis, ait une fonction particulière, & qu'il y ait une autorité, qui dirige leurs forces, leurs facultés, leur industrie, leurs talens vers le bonheur général, en appliquant chacun d'eux à la fonction qui lui est propre : il faut que tous obéissent à cette autorité,

Tome I.

A

qu'elle fixe tous les membres réunis ; il faut qu'ils soient tous liés , & que chacun tende à produire , en quelque sorte , une masse de bonheur à laquelle chacun des associés participe & dont il prenne la portion qu'il lui faut , sans nuire aux autres. Cette réunion est ce que l'on nomme société.

La société a donc essentiellement le besoin pour principe , le bonheur commun pour objet , & la subordination générale pour moyen.

Pour savoir si l'homme est sociable , & quelle espèce de société il doit former sur la terre , il faut donc connoître les besoins , & les penchans qui portent les hommes à s'unir , les plaisirs & les avantages que leur union leur procure , & s'ils sont capables de subordination & de morale : il faut voir les rapports , les liens , les sentimens , que produisent entre les hommes leurs besoins & leurs penchans naturels , examiner ce que l'histoire & l'expérience nous apprennent sur tous ces objets.

Tels sont en général ceux que je me propose de traiter dans cet Ouvrage , & qui m'ont paru renfermés dans l'idée de la Sociabilité considérée par rapport à l'homme.

Pour acquérir sur tous ces objets des

idées justes, il faut avoir une connoissance exacte de la nature humaine ; il ne suffit pas de connoître l'homme d'un certain pays, d'une certaine condition, d'un certain état ; il faut connoître l'homme de la nature.

Mais comment connoître l'homme de la nature ? l'esprit de l'homme est un cahos , & son cœur un abyme ; toutes les opinions possibles ont existé sur la terre ; les plus contradictoires ont été adoptées avec transport , & bientôt rejetées avec mépris : on les a vues réunies en quelque sorte dans le même homme. Il n'en est point , qui ne porte dans son cœur le germe de toutes les passions , de toutes les vertus & de tous les vices : on a vu ces passions, ces vertus & ces vices regner & s'anéantir dans tous les tems & dans tous les pays , au gré du hazard.

Dans ce mélange de vérités & d'erreurs , de sagesse & de folie , de bienfaisance & de méchanceté , d'actions héroïques & de crimes atroces ; comment distinguer ce que l'homme a reçu de la nature , ce qu'il tient du climat , de l'éducation , du préjugé , & ce qu'il y a mis lui-même ? comment reconnoître & discerner toutes ces choses ? En suivant dans l'étude de l'homme,

la méthode que Bacon a prescrite pour la recherche des vérités philosophiques.

Pour dissiper les préjugés qui dérobent ou qui déguisent les objets aux yeux de la raison , & voir la vérité dans toute sa pureté , Bacon jugea qu'il falloit rejeter comme faux , ou comme incertains , tous les jugemens qu'on avoit portés , & soumettre à un rigoureux examen , les axiomes mêmes & les notions communes. C'étoit anéantir toutes les connoissances : c'étoit en quelque sorte anéantir aux yeux de la raison tous les objets & tous les tems , comme l'imagination de Descartes le fit depuis dans ses méditations.

Osons suivre la méthode de Bacon ; & à l'exemple de Descartes , anéantissons en quelque sorte toutes les sociétés , & tout ce que l'histoire nous apprend de l'origine du genre humain & de ses différents états. Ne considérons la nature que comme une force qui produit le spectacle du monde , & l'homme comme un Être vivant jetté par la nature dans la foule des animaux dont elle peuple la terre , & dont il ne diffère que par la figure. Après l'avoir placé dans cet état de simplicité , nous verrons naître ses besoins , ses penchans , ses inclinations , & nous n'admettrons comme appartenant à sa nature ou à son

essence , que ce que l'expérience & l'observation nous forceront de lui attribuer. Si nous ne connoissons pas tout ce qu'on peut en connoître , au moins nous n'aurons aucune raison de douter de ce que nous y aurons vu.

SECTION PREMIERE.

Des besoins primitifs & essentiels de l'homme.

JE me transporte au tems où tout s'anime sur la terre. Je vois la nature creuser les mers , élever les montagnes , abaisser les vallons , applanir la surface de la terre , tirer de son sein un nombre infini d'arbres & de plantes , l'orner de fleurs , la charger de fruits , & faire couler des ruisseaux , des rivières & des fleuves au milieu des prairies , sur lesquelles l'homme & les animaux se reposent.

Tout est encore dans le silence sur la terre , & les animaux dans ce premier instant de leur existence sont ensevelis dans l'inaction & plongés dans le sommeil.

Cependant tout est en mouvement dans

6 DE LA SOCIABILITÉ.

l'intérieur de ces masses insensibles & inanimées en apparence : le sang y circule, il se dissipe, l'organisation s'altère, le cri du besoin se fait entendre, tout s'éveille.

Le sentiment de la faim devient plus vif : il développe les sens & les organes destinés à le satisfaire ; l'odorat frappé par le parfum des plantes, des fleurs & des fruits, guide l'animal vers la nourriture qui lui est propre. Des volatiles de toute espèce s'élèvent dans les arbres, sucent les fleurs, becquetent les fruits & remplissent l'air de leurs bourdonnemens & de leurs chants.

Les animaux que leur poids attache à la terre, rampent ou marchent vers l'aliment qui leur est destiné : ceux-ci pâturent, ceux-là s'élèvent sur leurs pieds, pour brouter le tendre feuillage des arbres ; les uns abaissent les branches chargées de fruits : les autres embrassent la tige, & s'élèvent dans les arbres : L'Homme dont la main empoigne l'extrémité des branches, les attire fortement à lui, les détache de l'arbre & s'en sert pour abattre les fruits que sa main ne peut atteindre ; tous essayent en quelque sorte les organes qu'ils ont reçus de la nature, & les dons qu'elle leur offre.

Le Lion mange comme les autres ani-

maux, des légumes, des herbes, des fruits ; mais la forme de sa gueule, les dents dont elle est armée, ne lui permettent de pâture qu'avec beaucoup de lenteur & de difficulté. Les suc des plantes & des fruits, sont fluides ou fondants, & le Lion ne trouve dans les productions des champs, qu'une nourriture extrêmement légère qui s'évapore, & qui se dissipe facilement.

Cependant il a reçu en partage un estomac dévorant, & la nature a mis dans ses veines un feu qui consume sa substance : il sent augmenter le besoin de manger, sans pouvoir se rassasier. Le sentiment de la faim qui ne sembloit destiné qu'à le tirer de l'inertie, devient un bourreau qui le déchire : il se trouble, il s'inquiète, il s'irrite, il porte des regards furieux sur tout ce qui l'environne. L'odeur qui s'exhale du corps des autres animaux, lui apprend que leur chair est propre à calmer la faim qui le dévore ; il porte la griffe sur l'animal pâture, qui s'échappe & s'enfonce dans les bois où le Lion le suit & le saisit : les rugissemens du Lion, les efforts & les cris de l'animal qu'il dévore, inspirent la terreur & tiennent tous les animaux agités & dans l'inquiétude.

Le Tigre, le Loup, l'Hiène, & tous les animaux carnaciers attaquent comme

le Lion, les animaux foibles & les dispersent sur la surface de la terre.

Le Lion, le Tigre, le Léopard assouvissent leur faim; & bientôt leur estomac est accablé du poids de la chair qu'ils ont dévorée; le besoin cesse, leur force les abandonne, leur courage s'évanouit; foibles, timides, ils s'enfoncent dans l'épaisseur des halliers.

Les animaux foibles & frugivores, revenus de leur première frayeur, se rapprochent; le souvenir de leur péril, le sentiment de leur foiblesse les unit, & la sécurité renaît au milieu d'eux: ils partagent en paix les fruits de la terre & bientôt tous se replongent dans le sommeil, ou retombent dans l'inertie.

Cependant le besoin renaissant rend aux animaux carnaciers leur courage & leur audace: ils sortent de leurs retraites, & cherchent les animaux pâturants; l'odorat leur découvre leurs traces, ils fondent sur les troupeaux, ils les dispersent de nouveau.

La transpiration ne dissipe point tous les sucs que l'animal tire des aliments qu'il mange, & ce qu'il mange contient plus de suc nourricier qu'il n'en faut pour entretenir la vie & l'harmonie des organes. Cette surabondance de suc nourricier affoi-

blit ou éteint le besoin de manger, il produit dans l'animal un sentiment absolument différent de la faim ou de la crainte, un besoin absolument différent du besoin de se nourrir. La guerre causée par la faim cesse. L'animal ignore que le besoin qu'il éprouve a sa source dans le besoin de manger, & dans les loix que la nature a établies pour la nutrition : mais il est doué d'un instinct qui lui apprend que ce besoin ne peut se satisfaire que par l'union des deux sexes & l'amour naît sur la terre : Les deux sexes en s'unissant produisent des animaux semblables à eux : c'est par l'amour que la nature unit les deux sexes, c'est par ce sentiment qu'elle les reproduit. Ce sentiment étant dans l'animal l'effet de la nutrition, il l'éprouve plusieurs fois pendant sa vie : ainsi l'amour reproduit & multiplie les animaux.

L'action continuelle du péril & du besoin excite l'industrie de tous les animaux pour attaquer ou pour se défendre, pour s'éviter ou pour se surprendre.

Ainsi les animaux carnaciers réunissent contre les animaux pâturants ou frugivores, l'adresse, la force, le courage : ils sont les maîtres de la terre, ils en partagent l'Empire, & regnent sur tous les animaux ; si l'on excepte quelques especes re-

doutables par leur force & par leur réunion ; tels sont l'Elephant , le Rhinocéros , le Buffle , &c.

Les poursuites continuelles des animaux carnaciers rompent sans cesse les liens que la crainte forme entre les animaux foibles ; ils n'ont pour se dérober à leur fureur , que la fuite la plus précipitée , ou des asiles inaccessibles à ces redoutables ennemis ; les uns par la légèreté de leur course échappent à l'animal qui les poursuit , les autres montent sur les arbres ; ceux-ci se jettent dans des trous , ou dans des cavernes ; ceux-là se dérobent par des sentiers étroits & fuyent au loin. La force & la célérité , la ruse & la foiblesse font une espece de triage de tous les animaux ; cette multitude assemblée confusément sur la terre se partage en différentes troupes ; & les animaux de la même espece se réunissent.

Dans cette dispersion générale , les hommes se trouvent réunis par la nature même de leurs organes & par leur ressemblance ; ils forment des troupeaux que les animaux carnaciers poursuivent & dispersent de tous côtés : voilà l'état dans lequel l'Homme & tous les animaux doivent se trouver par la nature même de leur organisation.

Si nous suivons les hommes dans leur fuite , nous voyons que lorsqu'ils ont enfin

trouvé le repos & qu'ils sont en sûreté, lorsqu'ils ne sont ni pressés par le besoin de se nourrir, ni animés par le desir de se reproduire, un sentiment absolument différent de la faim, de la crainte & de l'amour, s'élève dans leur ame ; ils ne craignent point les animaux carnaciers, ils ne desirent ni de manger, ni de se reproduire ; & cependant ils ne sont point satisfaits ; il semble que le sentiment de l'existence soit embarrassant & pénible pour eux, ils s'ennuient en un mot, ils ont besoin de connoître : par-tout où ils sont réunis & tranquilles, je les vois, pour ainsi dire, sortir d'eux-mêmes ; ils s'approchent de tout ce qui les environne, ils le considèrent, ils se livrent à tout ce qui excite en eux des sensations vives, variées & nouvelles ; tout ce qui occupe, tout ce qui éclaire leur ame, rend leur existence agréable.

Voilà l'homme de la nature, il est foible, il a des ennemis redoutables : comme les autres animaux, il a besoin de se nourrir & de se reproduire ; enfin, il ne lui suffit pas d'être en sûreté & sans besoin, de se nourrir ou de se reproduire, il a besoin de connoître & d'étendre ses connoissances. Cherchons sa destination dans ses besoins & dans les ressources que la nature lui accorde pour les satisfaire.

CHAPITRE PREMIER.

*De la foiblesse de l'homme , & des moyens
qu'il a de se défendre.*

A juger des fins de la nature par le premier coup d'œil que nous avons jetté sur la terre , le bonheur du Lion , du Tigre & des animaux carnaciers , est l'objet de toutes ses opérations : tout y paroît créé pour le fort , tous les animaux foibles sont destinés à l'animal cruel & sanguinaire. Les différens degrés de force ou de foiblesse sont les Loix , par lesquelles elle semble vouloir gouverner la terre ; & l'homme doit y tenir le dernier rang : le moindre des quadrupedes paroît plus favorisé que lui ; tous ont des armes , ou la célérité : l'homme au contraire naît lent , foible & défarmé ; il n'a de ressource que dans son industrie.

C'est par la nature & par les effets de cette industrie qu'il me semble que doit commencer l'étude de l'homme.

Représentons-nous le donc dans toute sa foiblesse , & au milieu des animaux carnaciers & pâturans : la fuite est , comme nous l'avons dit , sa premiere ressource ; & lors-

qu'il se croit à l'abri de ses ennemis, il se nourrit des herbes des champs, des fruits des arbres; il abaisse les branches avec ses mains; en les tirant fortement à lui, il les détache du tronc; avec une branche détachée il fait tomber les fruits que sa main ne peut atteindre; avec cette même branche il écarte l'animal qui veut l'attaquer ou manger les fruits; elle devient une arme: il détache les feuilles qui en retardent le mouvement, ou qui en rendent l'usage difficile, il se fait un bâton, une massue, il voit qu'en rendant sa massue tranchante & son bâton aigu, il porteroit des coups plus dangereux: il l'arme d'une pierre tranchante; il fait de son bâton une pique, un épieu.

Par le moyen de ses mains, l'homme est donc armé de la dent du Lion, de la griffe du Tigre & de la corne du Taureau: mais il n'a ni leur force, ni leur légèreté. Ainsi, la nature n'a pas voulu que ces armes fussent offensives entre les mains de l'homme; elle ne les accorde que pour écarter les animaux malfaisans & pour se défendre.

Ce n'est même qu'en se réunissant que les hommes armés peuvent intimider l'animal féroce. Ainsi la foiblesse de l'homme

& la facilité qu'il a de s'armer, tendent à l'unir à ses semblables : il trouve dans cette union le repos & la sécurité ; il voit dans l'homme auquel il est uni, un appui pour sa foiblesse, un protecteur, un défenseur contre les animaux qui attaquent sa vie.

La présence de ses semblables lui inspire de la confiance ; la crainte & l'inquiétude naissent dans son ame aussi-tôt qu'il s'en éloigne. Chaque homme armé devient nécessaire au bonheur de celui auquel il est uni, c'est en quelque sorte une partie de lui-même, il est capable d'affronter le péril pour le défendre. Ainsi la foiblesse & la faculté de s'armer unissent étroitement les hommes, & font que les biens & les maux sont en quelque sorte communs, que le péril d'un seul est le péril de tous.

La crainte est un état si pénible, le calme & la sécurité qui lui succèdent sont si agréables, que sans cette sécurité la vie est un fardeau pour l'homme. On en a vu qui pour goûter ce repos, pour se garantir de la crainte, se sont cachés pendant le jour dans des cavernes, d'où ils ne sortoient que la nuit, pour se saisir de quelques légumes qu'ils emportoient dans leurs retraites. On les a vus se multiplier dans ces retraites, communiquer leurs craintes

à leurs enfans, & former en quelque sorte une espece particuliere d'hommes (a).

On en a vu d'autres se retirer dans des précipices que personne n'a osé franchir; on les a vus y vivre de poisson sans songer à sortir de ces affreuses demeures, parce qu'ils y étoient en sûreté (b).

Les hommes, même avec leurs armes, exposés aux attaques des animaux carnassiers, tournerent donc toute leur industrie vers la recherche des moyens propres à leur procurer ce repos & cette sécurité si nécessaires à leur bonheur. Rien de ce qui pouvoit les mettre à l'abri des atteintes des bêtes féroces n'échappa à leurs observations: ils virent les animaux foibles se réfugier dans des cavernes inaccessibles, dans des halliers impénétrables. Ils se retirèrent dans ces cavernes; leurs mains en formerent avec des pierres accumulées: ils rapprocherent les branches des arbres, ils formèrent des clayes, ils construisirent des cabanes plus inaccessibles que les halliers. En un mot, ils se firent des retraites où ils

(a) Introduction à l'histoire de Danemarck, p. 23, 24.

(b) Diod. & les anciens voyageurs en citent plusieurs exemples.

trouverent le repos , la paix & la sécurité : leur cabane devint le séjour du bonheur , ils y goûterent une satisfaction jusqu'alors inconnue , ils s'efforcèrent de se fixer dans cet état.

Avec leurs armes tranchantes , avec leurs épieux ils osèrent tendre des embuscades aux bêtes féroces , ils purent aller dans l'antre de la Lionne étouffer son faon , pénétrer dans le repaire de la Tigresse & y tuer ses petits , enfin ils opposèrent aux animaux carnaciers des forces plus redoutables que celles des animaux pâturans ; les bêtes féroces s'éloignèrent donc des cabanes des hommes , qui fixèrent leurs demeures dans les lieux où les fruits étoient les plus abondants ; ils s'efforcèrent d'en écarter les animaux qui pouvoient les consommer ou les détruire.

Mais la Biche , le Daim par leur légèreté se déroboient à leurs coups. Le Buffle , le Rhinocéros , l'Elephant étoient trop redoutables pour que l'homme osât les attaquer avec la pique ou avec la massue : les hommes armés cherchèrent donc le moyen de porter leurs coups sur l'animal fugitif & sur celui qu'ils n'osoient aborder ; leur bras lança la pique ou des pierres sur les animaux.

Les premiers coups portés sans succès ,
déter-

déterminerent les hommes à rechercher un moyen pour diriger sûrement leurs coups sur l'animal qu'ils vouloient écarter : le mouvement du bras qui lançoit la pique, ou des pierres sur les animaux, n'étoit pas dirigé avec assez de précision : le coup tomboit à faux, ou ne perçoit pas l'animal.

On chercha donc un moyen pour diriger sûrement la pique sur l'animal que l'on attaquoit. On s'apperçut bientôt qu'il falloit que l'œil la dirigeât : mais le bras ne pouvoit ni lancer la pique avec précision selon cette direction, ni la pousser à de grandes distances. Cette force étoit pourtant nécessaire au bonheur & à la tranquillité des hommes ; ils la chercherent & ils en trouverent mille modes dans la nature.

Les hommes, par exemple, avoient souvent abaissé des branches pour cueillir des fruits, ou les avoient courbées avec force pour les rompre ; ils avoient vu qu'elles se relevoient avec violence, lorsqu'elles s'échappoient de leurs mains ; souvent ils avoient assujetti ces branches avec des écorces pour cueillir plus commodément les fruits qu'elles portoient, ou pour les couper plus facilement avec une pierre tranchante. Ils avoient vu que ces écorces tendues, étoient elles-mêmes des ressorts puissants : on jugea donc qu'une branche aux

extrémités de laquelle on attacherait une écorce, céderait, & se courberait, qu'en tirant l'écorce on augmenterait cette courbure, & qu'en la relâchant la branche courbée ferait effort pour se redresser, qu'elle entraînerait avec violence tout ce qui ferait appuyé sur cette écorce, & que ce qui n'y ferait pas attaché continuerait à se mouvoir avec la vitesse, que lui aurait communiquée la branche en se redressant; que le ressort même de l'écorce augmenterait cette vitesse, que l'œil & la main pourroient diriger la pique appuyée sur cette écorce. La faiblesse de l'homme & son intelligence, lui firent donc découvrir le moyen de se faire un arc. Il fut facile de le perfectionner en rendant la pique plus légère, en faisant de cette pique une fleche, en armant cette fleche de la dent d'un animal, d'une pierre aiguë, d'un os pointu, ou d'une arête perçante; en la mettant en équilibre avec les plumes des oiseaux: l'homme donna en quelque sorte des ailes à ses fleches, à ses coups & à la mort. Il put du haut d'un arbre, ou caché dans une embuscade percer les animaux, & sans courir aucun péril, porter ses coups & la mort à de grandes distances; il put se réunir avec ses semblables, rendre son voisinage redoutable à tous les animaux & les attaquer.

La guerre que les hommes firent aux animaux, demandoit du concert ; il fallut observer les routes qu'ils suivoient & les y attendre, connoître les lieux où ils aimoient à pâture & les y surprendre, avoir des signes pour faire connoître où l'on devoit attaquer l'animal, & par où il fuyoit.

L'homme est tellement organisé, que la vue d'un objet terrible & imprévu lui fait pousser un cri. Ce cri fut le premier signal qui annonça aux hommes foibles & déarmés, l'approche du Tigre & du Lion : cette espece de signal étoit d'ailleurs plus commode & plus général que celui qui se donnoit aux yeux : ainsi le cri fut le moyen que les hommes chasseurs employèrent pour faire connoître le lieu des animaux qu'ils chassoient, & les mouvemens qu'il falloit faire : comme ils avoient besoin, tantôt de fuir, tantôt de s'approcher, il fallut trouver dans la variété du cri, le moyen de faire connoître ces différens mouvemens ; ainsi les hommes modifierent leurs cris.

Les modifications du cri ne se peuvent faire que par son intensité ou par les différens mouvemens des levres, de la langue ou du gosier : ainsi la foiblesse de l'homme lui fit varier les inflexions de ses cris ; il articula des sons qui exprimoient le mou-

vement des animaux qu'il falloit combattre, leurs refuites & leurs ruses.

La faculté d'articuler des sons, fournit aux hommes mille moyens de se communiquer leurs sentimens, leurs besoins, leurs paroles; ils purent former des projets, concerter les moyens de les exécuter, se réunir, se séparer comme ils le jugeoient à propos, & à des signes inconnus aux animaux, fonder ensemble sur eux, se secourir plus facilement dans tous leurs besoins.

Voilà donc la puissance souveraine de la terre ôtée aux animaux carnaciers, & remise entre les mains de l'Homme: il est devenu Lion, Tigre, Hienne, Loup, Eléphant, Rhinocéros. Voyons si la Nature veut qu'il use de sa puissance, comme les animaux auxquels il succede, usent de leur force.

Malgré ses armes, malgré les ressources que l'Homme trouve dans son industrie, il n'est point à l'épreuve du péril; il ne devient point invulnérable; il n'est pas capable de résister seul au Lion, au Tigre, au Loup: il faut nécessairement qu'il soit uni à ses semblables: ce n'est qu'avec eux qu'il peut goûter le repos & cette sécurité, sans laquelle il est malheureux. Ce n'est donc point à un seul homme, mais à l'espèce humaine qu'appartient l'Empire de la

terre , & l'homme n'y peut être puissant & heureux que par son union avec les autres hommes.

Si l'homme avoit eu une force redoutable aux animaux carnaciers , ou une vitesse capable de le dérober à leurs poursuites , il eût peut-être vécu solitaire ; ou les hommes ne se seroient réunis que pour former des troupeaux comme les animaux pâturans.

S'il n'eût point eu de mains , ou si ayant des mains , la plante de son pied n'eût pas été capable de le soutenir , & de lui fournir un appui ferme & solide ; si avec ses pieds & ses mains , il n'eût eu que l'intelligence d'un siége , il n'eût pu ni s'armer , ni se servir de ses armes ; il ne se fût point construit des asyles contre les animaux carnaciers , il n'eût pas inventé l'arc , découvert les arts , formé des sciences.

Ainsi les animaux carnaciers dont l'homme est environné , sa faiblesse , la nature de ses organes , la qualité de son intelligence , concouroient pour le déterminer à s'unir à ses semblables , & à former avec eux une société durable , fondée sur un intérêt égal , sur un attachement réciproque , qui rend à chaque homme la vie d'un autre homme agréable & précieuse.

Ce n'est donc point à une puissance fé-

roce & sanguinaire que la nature a donné l'Empire de la terre; elle a fait l'homme le plus foible des animaux par la constitution de ses organes, & c'est par la raison qu'il acquiert une force supérieure à celle de tous les animaux: elle a donc voulu que la puissance qui devoit dominer sur la terre, fût dirigée par la raison. Ce n'est point pour livrer l'homme aux animaux carnaciers qu'elle l'a créé foible, c'est pour le forcer de s'unir à ses semblables. Les animaux carnaciers répandus sur la surface de la terre, n'en sont point les maîtres ou les souverains; ce sont des sentinelles que la nature charge d'empêcher les hommes de se séparer & de vivre défunis; ce n'est point pour faire naître la guerre entre les hommes qu'elle leur donne la faculté de s'armer; c'est pour qu'ils vivent en paix.

La force n'est donc la loi de la nature, que pour les Lions & pour les Tigres; mais l'amour de la paix & l'attachement réciproque sont les liens qui doivent unir les hommes, à moins que la nature contraire à elle-même, n'ait mis en eux des besoins qu'ils ne puissent satisfaire que par la guerre, & en versant le sang de leurs semblables. Voyons donc ces besoins agir sur l'homme, voyons quels sont les effets de leur action.

Que la nature ait un dessein, ou qu'elle ne soit qu'une force aveugle, l'effet de ses loix sera de conduire l'homme à l'état de société; si tous les besoins tendent à l'unir à ses semblables, & le système de Hobbès est absurde, dans toutes les suppositions.

CHAPITRE II.

Du Besoin & des moyens que l'homme a de se nourrir.

LA Nature en formant l'Homme, n'a point armé son bras de la griffe redoutable du Tigre, ni sa bouche de la dent meurtrière du Lion, du Léopard, de l'Hienne, &c. Il n'a point comme ces animaux un estomac dévorant, dont la faim ne s'appaise que par le sang & par la chair: presque tous les végétaux lui fournissent une nourriture agréable & salutaire: il n'a pas besoin comme l'Eléphant & le Rhinocéros, de dévaler les forêts & les campagnes pour se nourrir: peu de légumes ou de grains suffisent à son estomac; tout ce qui se digere satisfait son appétit, & nourrit son corps.

Le gland, la châtaigne, ont long-tems servi d'aliment aux hommes : une grande partie vit encore de châtaignes, de pommes de terre, de racines, &c. En Pologne une partie du peuple se nourrit de la semence d'une plante qu'on nomme l'herbe de manne ; le manioque est la nourriture des Américains : les Indiens & les Chinois se nourrissent de millet & de ris : les Sauvages du Canada se nourrissent avec de la folle avoine qui croît dans les lacs : plusieurs avec du bled de Turquie.

Dans les contrées qui ne produisent que des pâturages, le lait & la chair des animaux pâturans fournissent une subsistance agréable & abondante. Telle étoit la nourriture des Scythes ; telle est encore celle des Tartares & des Arabes nomades.

Sous ces climats rigoureux où la nature ne produit ni fruits, ni grains, ni pâturages, les hommes vivent de poisson ; tels sont les Samogedes, les Kamchakdales, les peuples de la mer glaciale, un nombre prodigieux de familles répandues sur les bords de l'Irtisch, de l'Amur, de la Lena. Tels sont les Sauvages dont parle Dampiere qui n'avoient point de filets pour pêcher, & qui vivoient de moules, de pétoncles, de limaçons, qu'ils ramassoient sur les rochers, & des poissons que la mer en se retirant

laissoit dans les fosses qu'ils avoient creu-
fées (a).

Dans les lieux où la nature ne produit
ni fruits, ni légumes, ni grains, ni poisson,
les insectes, les vers, les escargots, les fau-
terelles, ont servi d'aliment aux hommes;
les Auteurs anciens font mention d'un peu-
ple qui dans une contrée déserte vivoit de
fauterelles (b).

Les habitans de Sainte - Marthe man-
geoient des limaçons, des cigales, des gril-
lets: les noirs de l'Afrique & les Indiens
de l'Amérique mangent des vers (c).

On a vu des nations qui se nourrissoient
des rameaux naissans des arbres, sur les-
quels ils s'étoient réfugiés; tandis que d'au-
tres s'étoient enfoncés dans des marais pour
se dérober aux animaux carnaciers: ils y
trouvoient des plantes aquatiques & des ra-
cines de roseaux dont ils se nourrissoient;
& cette nourriture ne leur manquoit ja-
mais: ils broyoient ces racines entre deux

(a) Hist. des Tatars, Voyage de le Brun.
Mœurs des Ostiaks, Voyage de Dampierre.
Gazette Littéraire en 1764.

(b) Diod. liv. I.

(c) Voyage de Madere. par Sloane Bibl.
Angloise, t. 3.

pierres ; ils en faisoient une pâte qu'ils mettoient cuire au soleil & qu'ils mangeoient (a).

Ainsi l'homme a pour se nourrir une facilité que la nature n'accorde point aux autres animaux ; elle lui a donné un estomac propre à digérer ce que produisent les différens climats & les différens élémens, racines, tiges, feuilles, graines, animaux ; elle a garni son estomac d'un dissolvant, qui opère sur toutes ces productions , qui tire de toutes, le chile & le suc nourricier.

Le besoin de se nourrir, qui attache les animaux à certains lieux, qui les fixe dans certains climats, peut devenir entr'eux un principe de guerre : l'homme au contraire peut le satisfaire sous tous les climats & dans tous les lieux ; ainsi le besoin de se nourrir n'est point un principe de guerre & de haine chez les hommes, leur multiplication, le besoin & la facilité qu'ils ont de se nourrir, peut & doit les disperser sur toute la terre, sans altérer la paix entr'eux ; & la nécessité de manger tend au contraire à les unir.

L'homme ne mange point dans les bois ou sur le bord des eaux, les fruits & les

(a) Diod. *ibid.*

légumes qu'il y a cueillis; il les porte dans sa cabane où il ne craint ni les insultes des animaux, ni les injures de l'air: il aime à partager sa chasse, ses fruits, ses légumes avec les autres hommes dont sa foiblesse lui a rendu la vie & le bonheur précieux, & auxquels il doit la sécurité dont il jouit dans sa cabane.

Les Sauvages qui n'avoient pour se nourrir que le poisson qu'ils pêchoient pendant le reflux, rapportoient leur pêche dans leurs demeures, où les vieillards & les enfans l'attendoient; ainsi le Sauvage chasseur partage sa chasse avec les autres Sauvages.

Dans les animaux pâturans, le besoin de se nourrir est difficile à satisfaire, les sucs qui les nourrissent sont si légers, qu'ils sont sans cesse occupés à manger. Dans les animaux carnaciers, ce besoin est une faim dévorante, & ils mangent avec tant de voracité, que leur estomac est accablé du poids de leur nourriture. Ils sont sans cesse pressés par le besoin, ou ensevelis dans le sommeil; il n'en est pas ainsi de l'homme: il lui est facile de se nourrir, il peut conserver des fruits, des légumes, sa chasse, son poisson, ses grains: il n'est point obligé de se séparer sans cesse des autres hommes pour se nourrir; il n'a point habituellement une faim extrême: l'aliment

qu'il prend, rétablit son organisation, & au lieu de l'accabler, lui inspire de la gaieté ; il est heureux lorsque son appétit est satisfait ; il attribue le bonheur qu'il éprouve aux alimens qu'il prend, aux hommes avec lesquels il les partage, à tout ce qui l'environne, il en devient l'ami.

Le besoin de se nourrir réunit donc les hommes, c'est une espece de lien ; il semble, comme le dit un Ancien, que dans un repas les convives ne forment qu'un corps & n'ont qu'une seule vie.

Les sensations que causent les alimens, sont le moindre des plaisirs que procure le besoin de se nourrir : voilà pourquoi toutes les nations, tous les peuples, tous les hommes sauvages ou policés, ont regardé la société que forme le repas, comme la plus agréable des sociétés. Jamais les hommes ne se donnent avec plus de plaisir, avec plus de sincérité des témoignages & des assurances de zèle & d'amitié. Le repas forme une espece de fête, & compose pour ainsi dire une famille de tous ceux qu'il rassemble : il fait disparaître toutes les distinctions d'institution & de préjugé, que l'orgueil & la vanité changent en autant de forces répulsives qui tiennent les hommes séparés, il développe ce penchant que les hommes ont à se regarder comme freres.

C'est-là principalement qu'ils font dans leur état naturel, qu'ils sentent leur égalité naturelle, le besoin qu'ils ont de s'unir, & le bonheur de vivre en société : c'est-là qu'ils oublient leurs maux, que les haines s'éteignent, que les inimitiés cessent (a).

C'est pour cela qu'Aristote regarde comme contraire à la sociabilité, la coutume des Egyptiens qui mangeoient séparément, & qui n'avoient point de repas communs : il loue au contraire Minos & Lycurgue, qui avoient établi dans leurs sociétés des repas communs.

La somptuosité de la table, la délicatesse des mets, la richesse des vases, le prix des meubles, n'augmentent point le bonheur que la nature attache au besoin de manger : les Spartiates trouvoient dans leurs repas, un plaisir que ne procuroient pas aux Rois de Perse, le luxe & les richesses de l'Asie : les Romains dans les premiers siècles étoient aussi heureux avec de la bouillie & quelques fruits, que Lucullus

(a) *Ut Sacra nobis antiquitas tradidit ; infestos animos placavere mensæ, & homines qui inter se armis atque exercitibus conflixerunt, tuti tamen jacutere cenæ fide. Quintil. declam. antiquit. Homer. Liv. 3, ch. 7.*

& Apicius par la délicatesse & par la somptuosité de leurs tables.

Ainsi la nature n'attache au besoin de manger aucun plaisir qui doive faire de ce besoin un principe de guerre; il est au contraire un principe d'union parmi les hommes.

Que cette facilité de se nourrir, que la nature accorde à l'homme, ne vous endurecisse pas sur le sort du pauvre, de l'indigent, du serf, vous tous, à qui ils sont soumis, ou qui êtes riches & puissans: ce n'est point leur nourriture simple, grossière & même peu abondante qui les rend malheureux, c'est qu'ils ne savent pas si demain ils ne manqueront pas de ce nécessaire.

Nous l'avons déjà dit, la crainte est un état si pénible, que pour s'en garantir, l'homme s'enfonce & se fixe dans des précipices affreux: or le payfan, le serf est sans cesse dans cet état de crainte.

Il ne redoute point le Lion, le Tigre, le Léopard, mais il craint le Despote, le Bacha, le Reis Effendi, le Tetterdar Bacha, le Beglierbey, le favori du Despote qui peut le chasser de sa maison, lui enlever son champ, ravager sa moisson; il craint le Seigneur féodal & ses satellites plus impitoyables que les Lions & les Tigres; il

craint dans les nations corrompues & livrées à un luxe effréné, les loix toujours terribles contre le foible, toujours impuissantes contre le grand, contre l'homme riche; il craint le Magistrat supérieur contre lequel le Magistrat inférieur n'ose & ne peut le protéger; il craint l'Intendant & les Subdélégués, le Voyer & ses préposés, le Receveur des tailles & ses Huissiers, le Fermier du Fisc & ses Commis; il craint dans les états corrompus tout ce qui a de la puissance & du crédit; il est dans tous ces états comme les hommes désarmés, dans les lieux où regnent les bêtes féroces.

Le Sauvage Africain caché dans les marais, trouve au moins une subsistance assurée dans les racines des roseaux, & ne craint point l'animal carnacier, auquel il est inconnu, & que les précipices empêchent d'arriver à lui; mais dans les états où regnent le luxe & l'amour des richesses, le cultivateur, l'artisan, le manœuvre n'a d'asyle que la prison; il est dans l'état des anciens Garamantes qui n'ayant ni asyle ni armes, contre ceux qui les attaquoient, trembloient au plus petit bruit, que tout faisoit fuir, & qui paroissoient dépourvus de raison (a).

(a) Herodot. Liv. 4, chap. 147.

Voilà la cause de la stupidité de ces hommes & de l'indolence, dont on a communément l'injustice de leur faire un crime.

Ces hommes feroient heureux, s'ils étoient sûrs de ne pas manquer du nécessaire le plus rigoureux, de ce pain noir, de ces légumes dont la vue seule met vos organes en convulsion : accordez leur la jouissance assurée & tranquille de cette nourriture, & loin de vous envier votre faste & vos mets exquis, ils se dévoueront avec reconnoissance à tout ce qui peut satisfaire

- vos besoins & accroître vos plaisirs.

Puisque de tous les animaux l'homme seul peut subsister dans tous les climats, la terre est en effet le patrimoine, l'héritage des hommes, & ils sont freres. Puisque tous peuvent se nourrir dans tous les climats, tous doivent y vivre en paix : puisque tous peuvent avec la facilité qu'ils ont de s'armer, jouir tranquillement des productions destinées à les nourrir, tous peuvent être également heureux.

Leur tempérament se forme sur le climat qu'ils habitent ; s'ils en sortent, leur santé s'altère, ils éprouvent de la douleur, du mal-aise qui les repousse dans leur patrie, il est pour eux le lieu le plus salutaire & même le plus commode & le plus agréable. On a vu des Groënlandois transférés

portés en Dannemarck soupirer après leur pays ; & Oléarius a vu en Moscovie un Samojede qui convenoit que la Moscovie avoit des beautés , mais qui prétendoit que son pays (qui pourtant confine à la mer glaciale) avoit infiniment plus de commodités , plus de douceurs , & plus d'avantages : il ne doutoit pas que , si le Czar le connoissoit , il ne quittât Moscou pour la Samogitie (a).

C'est ainsi que la nature rend tous les pays agréables à l'homme , prévient l'inconstance qui en le dégoûtant du pays qu'il habite pourroit devenir un principe de guerre. C'est ainsi que par des chaînes invisibles elle attache les hommes à tous les climats , afin que tous vivent en paix , heureux & sans rien envier aux autres hommes.

La foiblesse de l'homme , la facilité qu'il a de s'armer & de se défendre contre les animaux , de leur rendre son voisinage redoutable , la facilité de se nourrir dans tous les climats , de toutes les productions de la terre , prouve , comme nous l'avons dit , qu'elle est en effet son patrimoine , mais qu'il y doit vivre en paix , & que la Na-

(a) Oléarius , *Liv. 2.*
Tome I.

ture lui a voulu ôter jusqu'au prétexte de faire la guerre pour se nourrir.

CHAPITRE III.

Du besoin de se reproduire.

DANS presque toutes les espèces d'animaux , la femelle n'éprouve que peu de tems le besoin de se reproduire , & ce tems passé , elle se refuse impitoyablement aux empressemens & aux desirs du mâle ; la douleur que lui causeroit sa complaisance , la rend inexorable. Le besoin de se reproduire , plus durable dans le mâle , le détache de sa femelle , l'oblige à la quitter , & ne peut produire entre les deux sexes des animaux , qu'un attachement fugitif , une société passagère , semblable à l'association de deux animaux qui se concertent pour chasser.

Il n'en est point ainsi de l'homme & de la femme : la nature en leur inspirant le desir de se reproduire , ne leur a point prescrit des saisons comme aux animaux. La facilité qu'ils ont de se nourrir dans tous les climats , de se pratiquer des asiles où ils reposent sans inquiétude , où ils se pré-

parent & se conservent des alimens pour toutes les saisons, les rend dans tous les tems capables d'amour.

C'est la rencontre du besoin du mâle & du besoin de la femelle qui forme leur union ; c'est presque toujours dans l'un & dans l'autre une fureur dont rien ne subsiste, après que l'organisation qu'elle troubloit est rétablie. L'amour est toujours chez eux une maladie, & jamais le plaisir qu'il procure n'est un bienfait ; jamais ils ne le doivent à la complaisance ou à la tendresse. Il peut donc être souvent un principe de guerre entre les mâles, & n'est point un principe d'union entre le mâle & la femelle.

Le besoin de se reproduire a des effets tout contraires dans l'homme : comme la Nature produit à peu près un nombre égal d'hommes & de femmes, & qu'elle ne leur prescrit point de saisons pour aimer ; le besoin de se reproduire ne doit point, selon l'ordre de la nature, devenir une fureur & un principe de guerre entre les hommes : comme il fait naître la tendresse & la reconnoissance, il ne conduit ni au dégoût, ni à l'inconstance, ni à l'infidélité.

Le besoin de se reproduire, qui d'abord ne s'est offert que comme une suite de l'organisation, & qui paroïsoit n'avoir

pour objet que la multiplication & la perpétuité des animaux , produit donc entre l'homme & la femme , l'attachement , la tendresse , le zele , la reconnoissance ; comme la foiblesse & le besoin de manger produisent ces sentimens entre les hommes.

Ce n'est donc point par les sensations attachées à la satisfaction des besoins physiques , que l'homme doit être heureux , comme on auroit pu le croire d'abord ; & il ne paroît pas qu'on puisse se dispenser de reconnoître dans l'homme un Etre d'une espece essentiellement différente des animaux , un Etre dont tous les besoins ont pour effet son union avec ses semblables : ainsi la nature a remis la puissance suprême de la terre entre les mains de l'animal , qui a le moins de besoin de faire du mal pour être heureux.

Cette union dans laquelle l'homme n'a cherché d'abord qu'à satisfaire un besoin , donne naissance à l'enfant : à la vue de cet effet de leur amour , quels doivent être les sentimens des époux ?

Ils ne se portent point comme les brutes par un instinct machinal à nourrir & à soigner l'enfant ; ils sont capables de réfléchir : ils voient dans l'enfant l'ouvrage de leur amour ; ils voient qu'en s'aimant , ils ont produit un Etre semblable à eux ;

ils voient à la fois dans l'enfant, le garant & le monument de leur constance & de leur union ; ils éprouvent un renouvellement de tendresse , l'enfant à ce seul titre, devient cher & précieux ; ils voient qu'ils se sont donné une nouvelle existence ; ils pensent confusément qu'une portion de leur ame a passé dans l'enfant , & qu'elle l'anime : ils ressentent tout ce qu'il souffre , leurs cœurs s'unissent & se confondent, pour ainsi dire , dans l'enfant ; il semble que leurs ames réunies l'animent.

C'est ainsi que la nature intéresse le pere & la mere à la conservation de l'enfant, & qu'elle leur inspire une tendresse capable de remplir tous les soins qu'exigent sa foiblesse , ses infirmités & ses besoins ; il faut en quelque sorte que le pere & la mere s'oublient eux-mêmes pour veiller à la conservation de l'enfant ; & pour les y engager , la nature attache le plaisir & le bonheur à tout ce qu'ils font pour l'enfant.

Aucun animal ne croît avec autant de lenteur que l'homme ; aucun n'a besoin plus long-tems des soins du pere & de la mere : ainsi long - tems avant que l'enfant puisse réfléchir , il connoît les soins du pere & de la mere , il s'attache à eux par sentiment, & par cet instinct qui unit un

Etre sensible à tout ce qui lui fait du bien ; il prend l'habitude de vivre avec eux , de les aimer & de leur obéir , même avant que la raison lui en ait fait connoître la nécessité.

A mesure qu'il croît , & que ses forces augmentées lui rendant moins nécessaires , les secours & les soins du pere & de la mere , pourroient l'en détacher ; la raison se développe pour former de nouveaux liens qui l'attachent à ses parens , plus étroitement & plus inviolablement que la crainte , la foiblesse & le besoin : il devient capable de réfléchir sur le passé : la réflexion le replace dans l'état de sa foiblesse originelle ; c'est alors qu'il connoît tout ce qu'il doit à la tendresse de ses parens.

Il voit qu'en naissant il n'avoit en partage que la foiblesse , l'indigence & la douleur : c'est dans cet état plus fâcheux que le néant , qu'il voit la tendresse paternelle & maternelle se dévouer à sa conservation : il voit qu'il étoit incapable de nuire ou d'être utile à son pere & à sa mere , & que cependant leur tendresse généreuse veilloit à sa conservation : il se rappelle que ses pleurs jettoient dans leur cœur le trouble & l'inquiétude , que sa joie , ses caresses les combloient de satisfaction , qu'il étoit le centre de tous leurs travaux , que son

bonheur , son plaisir étoit l'objet de tous leurs vœux.

Il connoît que sans eux , il resteroit exposé à mille périls , en butte à mille maux , il voit la maison paternelle comme un asile sacré , comme le séjour de la paix & du bonheur.

A ce spectacle , la vénération , la confiance , l'amour , le dévouement naissent dans son cœur , comme la sensation agréable est produite par l'impression d'un fruit délicieux sur le palais.

Il n'aime point son pere comme il aime un autre homme , un allié , un ami : le pere & la mere ne s'offrent à l'enfant que comme deux divinités bienfaisantes ; ils en ont , par rapport à lui , tous les attributs : comme la divinité , ils étoient tout puissans sur lui , comme elle , sans avoir aucun besoin de lui , ils se sont dévoués à son bonheur : l'amour des enfans pour leurs peres est donc un sentiment religieux , une espèce de culte , c'est un acte de piété. Dans l'antiquité la plus reculée , la maison paternelle étoit regardée comme un temple , dont le pere & la mere étoient les divinités ; les enfans en étoient les prêtres consacrés par la nature même , pour leur rendre un culte. Dans les loix les plus anciennes , on les nommoit des Dieux , &

tout ce qui étoit uni à eux par les liens du sang, participoit à cette vénération, les enfans appelloient leurs oncles des divins (a).

L'amour paternel, la piété filiale ont leur source dans les relations que la nature même a mises entre le pere & l'enfant; ce ne sont point des sentimens factices & donnés par l'éducation; c'est l'éducation qui les étouffe dans tous ceux en qui on ne les trouve pas.

La confiance, la soumission, la vénération, l'amour d'un fils pour son pere, naissent & se fortifient dans le cœur de l'enfant, pour ainsi dire à son insu, sans le secours de l'instruction & de la lecture. C'est une multitude de réflexions insensibles, de sentimens imperceptibles qui reviennent sans cesse & donnent ce pli à son ame: c'est pour cela qu'on regarde la piété filiale comme un principe & comme un sentiment inné, comme une habitude infuse par la nature même, si je peux parler ainsi. On ne voit point en effet quand ce sentiment a commencé; ayant précédé la réflexion, il est impossible que la raison marque l'instant

(a) Hierocl. Fragm. Simplic. *Dissert.* 4.

de sa naissance, il est même impossible de déterminer le tems où l'homme commence à prendre une connoissance réfléchie de ce qu'il doit à ses parens. La piété filiale a donc dû être regardée comme un sentiment inné; & si l'on prétend qu'il ne l'est pas, il faut au moins reconnoître qu'il est naturel à l'homme.

Il semble que la nature ait voulu que la piété filiale fût la première & la plus forte des habitudes de l'homme, & qu'elle fit constamment pour le bonheur des peres, tout ce que la tendresse paternelle fait pour le bonheur des enfans : que par elle l'obéissance & le zele fussent toujours sans réserve dans l'enfant, comme la tendresse est sans bornes dans les peres : que comme la tendresse paternelle étudie tous les besoins de l'enfant pour les satisfaire, & fait descendre le pere dans l'état de l'enfance, pour cacher en quelque sorte à l'enfant sa foiblesse, & l'horreur de son état : de même la piété filiale doit s'occuper sans cesse du bonheur des peres & s'appliquer sans relâche à leur masquer leur affoiblissement & leur décadence, par une obéissance plus prompte, par des témoignages plus fréquens de respect & de confiance, en adoptant tous leurs goûts, en devenant esclaves de leurs fantaisies; c'est ainsi

que la nature récompense la tendresse paternelle des soins qu'elle prend pour la conservation de l'enfant.

Je n'attribue point des effets chimériques à la piété filiale : les Chinois renoncent aux plaisirs, aux affaires, à leurs charges, pour soigner la vieillesse de leurs peres, on les voit adopter tous leurs goûts, & lorsque les années & l'affoiblissement des organes les ont ramenés à l'état de l'enfance, les fils se font en quelque sorte enfans & trouvent leur gloire & leur bonheur dans tout ce qui amuse leurs parens décrépits : ils conservent dans tous les âges la même soumission & le même amour pour leurs peres.

La piété filiale affronte les périls ; elle se dévoue pour la conservation & pour le bonheur des peres. On a vu Scipion sortant de l'enfance dégager son pere du milieu des ennemis, à la bataille du Tefin : on a vu des fils se jeter au milieu des flammes pour sauver leurs peres : on a vu ce sentiment percer au travers de mille obstacles qui sembloient devoir l'étouffer : elle agit & produit des actions héroïques dans des hommes à qui nous ne ferions pas un crime de ne le pas sentir. Tels sont en Espagne ces deux hommes qui apprennent que les enfans de Pericles offroient

douze mille sesterces à celui qui tueroit le Tyran Epaste , meurtrier de leur pere , l'ennemi de la patrie & le fléau des peuples ; demandent la récompense , la dorment à leur pere & à leur mere , vont tuer Epaste , & meurent sans regret.

Tel est l'exemple de la piété filiale que nous offre l'histoire du Japon.

L'Empereur venoit par un Edit de proposer une somme considérable à ceux qui arrêteroient un coupeur de bourse. Deux hommes arrivent incontinent , amenant un troisieme qui reconnoit qu'en effet il est coupable du crime dont on l'accuse : on délivre la récompense aux dénonciateurs , qui les larmes aux yeux disent à celui qu'ils viennent de livrer , le plus tendre adieu. L'Empereur étonné de cette étrange sensibilité , fait suivre ces hommes jusques dans leur maison & découvre qu'ils sont les freres de celui qu'ils ont livré : qu'il n'est point en effet coupeur de bourse , & qu'il a feint de l'être , de concert avec ses freres pour procurer à leur mere la récompense promise par l'Empereur , & que ces trois freres , après avoir épuisé pour leur mere toutes leurs ressources , n'avoient point d'autre moyen pour la faire subsister.

Voilà le triomphe de la piété filiale dans toute sa pureté ; aucun autre sentiment ne

partage avec elle l'honneur de ces actions ; elle les inspire à des hommes sans lettres , sans connoissances , condamnés en naissant à l'humiliation & à la misère , qui pouvoient envisager la vie comme un présent funeste , qu'ils avoient reçu de leurs parens. Nulle espérance de gloire ou de pardon n'altère la générosité de leur sacrifice : ils sont sûrs de périr comme des criminels , & leur état est si abject que l'histoire qui nous a transmis leurs actions , ne nous fait pas connoître leurs noms (a).

Les histoires ancienne & moderne contiennent un grand nombre d'autres exemples ; & il n'est point d'homme dont le cœur ne soit ému & attendri , lorsqu'il les lit ou qu'il les entend : la peinture qui les représente , excite dans tous les spectateurs une admiration tendre ; l'imagination anime tous les personnages du tableau : on croit voir l'action , chacun voudroit l'avoir faite , parce que tous sont destinés par la nature à la faire.

Jamais le fils dont l'ame n'est pas pervertie par le vice , ne se dispensera des obligations & des devoirs de la piété filiale ,

(a) Val. Max. *liv. 5, chap. 4.* Solier. *hist. du Japon, liv. 15, chap. 2.*

en regardant l'ouvrage de sa naissance comme la suite d'un plaisir dont il n'étoit pas l'objet.

Si cette affreuse idée s'offroit jamais à son esprit, elle en seroit bientôt bannie par le souvenir des soins pénibles donnés à son enfance. Le tableau de tout ce que la tendresse paternelle a fait pour lui, ne lui permettroit pas de confondre le principe qui a uni son père & sa mère, avec l'instinct qui assemble & perpétue les brutes. En réfléchissant sur les effets de la tendresse paternelle & maternelle, il ne douteroit point qu'il n'eût été l'objet de leur union, qu'il n'eût été prévu par son père & par sa mère; il jugeroit qu'ils l'ont aimé avant qu'il existât: il penseroit que, si dans leur union ils n'eussent eu pour mobile que l'instinct qui perpétue les brutes, ils l'auroient abandonné aussi-tôt qu'il est né, ou du moins long-tems avant qu'il pût satisfaire ses premiers besoins, & se défendre contre les bêtes féroces, contre les élémens: que, si par la constitution physique de la mère, l'enfant lui étoit nécessaire comme aux brutes, la tendresse maternelle & paternelle ne s'étendroit point au-delà de ce terme: en un mot, il penseroit tout ce qui pourroit lui rendre son

pere & sa mere plus chers ; il adopteroit comme des vérités précieuses , toutes les idées qui étendroient ses obligations , & rejetteroit comme des erreurs funestes , tout ce qui tendroit à les diminuer.

Que dis-je ? jamais rien de ce qui peut affoiblir la piété filiale , ne s'offre à l'homme qui ne suit que l'inspiration de la nature : ce n'est qu'à la suite d'une longue corruption , que l'esprit humain arrive à ces systèmes affreux qui justifient l'ingratitude & l'insensibilité des enfans pour les peres & meres. Ce n'est que chez les peuples où les peres & les meres violent les premiers , les loix que la nature prescrit envers les enfans , où l'enfant à sa naissance est arraché du sein de la mere & enlevé des bras du pere pour être confié à des mercenaires. Dans cette espee d'exil , la piété filiale ne se développe point ; lorsqu'il est rappelé à la maison paternelle , il n'est point l'objet des soins & de la tendresse du pere & de la mere ; il ne peut éprouver les mouvemens , les transports de la piété filiale , il ne doit souvent à ses parens que la soumission d'un esclave. La mere qui ne nourrit pas son fils , renonce en quelque sorte aux droits que la nature lui avoit donné sur son cœur ; puisqu'elle viole les

loix qu'elle lui prescrivait envers son fils (a).

Tous les enfans d'un même pere sont élevés dans la même maison ; le premier objet que l'enfant aime & connoît, c'est son pere & sa mere ; le second c'est son frere : les freres ont par leur éducation les mêmes inclinations, les mêmes mœurs ; ils sont également chers à la tendresse du pere & de la mere , tous s'empreslent également de procurer leur bonheur ; ils ont un intérêt égal à leur conservation , ils sont donc unis entr'eux par tous les motifs qui peuvent unir des Etres sensibles & capables d'aimer.

L'amitié fraternelle s'étend à tout ce qui peut intéresser les freres & leurs enfans ; elle devient un lien universel qui embrassera toute la postérité du chef de famille.

Les effets de l'amitié fraternelle ne sont pas moins célèbres dans l'histoire , que les effets de la piété filiale : on l'a vue dans Scipion refuser les honneurs pour les procurer à son frere : on l'a vue céder ou partager l'autorité souveraine : on a vu des freres se dévouer à la mort pour conserver la vie de leurs freres. Tels furent ces deux

(a) Voyez Hecquet. Dissert. sur l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans.

jeunes Grecs , l'un dans la fleur de la jeunesse , l'autre prêt d'y entrer , qui ayant été pris par les Thraces furent amenés à Diégylis leur Roi , dans le tems de ses nocces ; le Tyran les fait aussi-tôt mettre en robes de victimes : on étend le plus jeune sur l'Autel ; Diégylis leve le bras pour l'immoler ; l'ainé se précipite & se couche sur son frere pour le couvrir de son corps & pour lui sauver la vie ; Diégylis frappe & d'un seul coup les coupe tous deux par la moitié (a).

La nature ne fait pas naître dans chaque famille un nombre égal d'hommes & de femmes. Le desir de se reproduire , oblige donc les différentes familles à s'unir par des alliances , & à former de plusieurs familles une seule famille , dont tous les membres sont unis par les liens qui unissent les freres.

Pour forcer les hommes à former ces alliances , la nature a mis entre le frere & la sœur , une répugnance naturelle pour

(a) Val. Max. l. 5, c. 5. Diod. Fragment. Diodore dit qu'après cette horrible action, Diégylis chercha des yeux des applaudissemens de son adresse , & qu'il en trouva parmi les Courtisans.

l'union

l'union conjugale ; elle a opposé au desir de se reproduire , la pudeur ; & par ce moyen elle a obligé les hommes & les femmes de chaque famille à s'unir aux hommes & aux femmes des autres familles.

„ Ces causes qui empêchent le mariage
 „ des parens , sont si fortes & si naturel-
 „ les, dit l'Auteur de *l'esprit des loix*, qu'el-
 „ les ont agi presque par toute la terre ,
 „ indépendamment d'aucune communica-
 „ tion. Ce ne sont point les Romains qui
 „ ont appris aux habitans de Formose , que
 „ leur mariage avec leurs parens au qua-
 „ trieme degré étoit incestueux : ce ne sont
 „ point les Romains qui l'ont dit aux Ara-
 „ bes ; ils ne l'ont point enseigné aux Mal-
 „ dives ”.

„ Que si quelques peuples n'ont point
 „ réjetté les mariages entre les peres & les
 „ enfans , les sœurs & les freres , c'est que
 „ les Etres intelligens ne suivent pas tou-
 „ jours leurs loix ” (a).

La nature fait naître à-peu-près un nombre égal d'hommes & de femmes ; & le desir de se reproduire doit naturellement réunir les hommes en différentes familles à-peu-près égales.

(a) *Esprit des Loix. Liv. 26, chap. 14.*
 Tome I. D

Le desir de se reproduire, & les moyens que la nature emploie pour perpétuer l'espèce humaine, tendent donc à unir étroitement les hommes : l'amour conjugal, la piété filiale, l'amitié fraternelle unissent tous les membres de chaque famille ; ils n'ont qu'un seul intérêt, ils semblent n'avoir qu'une seule ame & un même cœur ; tous éprouvent la douleur de celui qui souffre, tous ressentent le bonheur de celui qui est heureux.

Les alliances que ce même desir produit entre les familles voisines, tendent à faire naître entre ces familles les mêmes sentimens qui unissent les membres de chaque famille particulière, & de proche en proche à unir tous les hommes répandus sur la surface de la terre, & à n'en composer qu'une grande famille unie par la tendresse, par le zèle & par la bienfaisance.

Le desir de se reproduire, qui nous avoit d'abord paru, dans l'homme comme dans la brute, n'avoir d'autre fin que la multiplication & la perpétuité de l'espèce humaine, est donc destiné à faire naître dans son cœur, l'amour conjugal, la tendresse paternelle & la satisfaction que procure la naissance des enfans.

Le bonheur constant & durable, est la fin à laquelle la Nature fait tendre l'hom-

me, & celui que procure l'amour conjugal, la tendresse paternelle & le spectacle de la piété filiale, est constant, dure autant que la vie, & procure à l'homme une satisfaction plus délicate que la volupté. Ce plaisir est donc le but de la nature, & doit être la fin de l'homme, animé du desir de se reproduire.

C'est en séparant tous ces effets du desir de se reproduire, qu'il devient parmi les hommes un principe de discorde, de guerre, & de crimes : dans l'homme qui n'éprouve point ces sentimens, dans le voluptueux, le desir de se reproduire n'est, comme dans la brute, qu'un besoin physique : dans le voluptueux comme dans la brute, il ne contribue au bonheur que par l'action qui le satisfait ; il peut donc devenir dans le voluptueux un principe de guerre, comme dans l'animal en rut ; mais il n'est tel que dans l'homme abruti & dénaturé. Dans le pere de famille il contribue moins à son bonheur que la tendresse conjugale, que l'amour paternel, que le spectacle de la piété filiale, de la reconnaissance & du bonheur de toute la famille. Comme l'homme ne veut qu'être heureux, ces sentimens le fixent dans le sein de sa famille, il ne desire point d'autre bonheur que celui qu'il y trouve, aucun

crime n'est nécessaire ou utile à son bonheur ; ce ne sont point des hommes heureux , des peres de familles qui ont imaginé l'art d'aimer , & cet art ne les rendit point heureux : c'est de ceux qui cherchent le bonheur dans cet art , & non du pere de famille qu'Ovide a dit :

*Quod juvat exiguum est , plus est quod ledit
amantes.*

Ce n'est point chez des peuples heureux & simples , que sont nés Ovide , Catulle , Tibulle , &c.



CHAPITRE IV.



Du desir, ou du besoin de connoître.

Nous avons vu la crainte réunir les hommes, les armer, & construire des cabanes ; nous avons vu sortir, pour ainsi dire, de leur foiblesse une force redoutable à tous les animaux : avec cette force les hommes se sont dispersés sur la terre, ils ont trouvé dans tous les lieux une nourriture agréable & abondante : le besoin de se reproduire a formé des familles dont la tendresse a réuni les membres plus étroitement que la crainte de la mort, & que le besoin de se reproduire.

Parcourons présentement ces différentes familles, & voyons si nous trouverons dans tous les hommes ce desir de connoître, que nous avons mis au nombre de ses besoins primitifs & essentiels.

Examinons un enfant : aussi-tôt que ses yeux peuvent supporter la lumière, il cherche à connoître les objets qui l'environnent : s'il n'avoit pas une ame active, si

cette ame n'avoit pas un besoin essentiel d'acquérir de nouvelles idées, il resteroit attaché au sein de la nourrice, comme la plante reste attachée à la terre qui contient les sucs qui la font végéter : c'est l'activité intérieure de son esprit qui lui fait rechercher, mesurer, examiner tout ce qu'il voit ; c'est par elle qu'il apprend à connoître l'usage de ses organes, & qu'il corrige les erreurs de ses sens, sur la distance & sur la figure des corps qui l'environnent : lorsque par les différens essais qu'il fait de ses organes & de ses sens, il fait éviter les corps dont la rencontre peut lui être nuisible ; lorsqu'il a appris à se procurer les alimens propres à le nourrir, dans le tems qu'il n'est point pressé par le sentiment de la faim ou de la soif, il examine, il compare, il rapproche les objets qu'il a sous les yeux ; il est triste & chagrin, si un nouveau spectacle de perceptions nouvelles n'occupent pas son ame.

Le Sauvage rassasié devient sombre & rêveur, il court au bord d'un ruisseau, offrir pour ainsi dire son ame à la variété des objets que le mouvement de l'eau met sous ses yeux, ou se renfermant au-dedans de lui-même, il se retrace les choses qu'il a faites, les pays qu'il a parcourus,

les objets qui l'ont étonné, les positions qui lui ont paru agréables (a).

Ce besoin existe dans le Laboureur, dans l'Artisan : chacun d'eux trouve dans l'objet de son travail un aliment à la curiosité de son esprit ; mais c'est sur-tout dans les intervalles de loisir que lui laisse la cessation de ses travaux, & les nécessités de la vie, que ce besoin de connoître se manifeste : on ne le voit point se livrer au sommeil ou retomber dans une espece d'insensibilité, qui devroit naturellement succéder au travail & à la fatiété dans un Etre purement matériel, ou dont l'esprit ne seroit naturellement ni actif, ni avide de connoître. Il cherche, au contraire, dans la promenade, dans la culture d'un arbruste, dans la conversation de ses pareils, des idées, des perceptions nouvelles, pour satisfaire ce besoin de connoître : il écoute avec une attention respectueuse, celui de ses pareils qui lui fait des récits nouveaux & intéressans.

C'est pour satisfaire ce besoin que l'homme riche & frivole se jette dans la dissipation, qu'il invente des modes, qu'il ima-

(a) Tous les Voyageurs attestent ces faits ; voyez entr'autres *l'hist. des Antilles*, & le Voyage de *le Brun* au Canada.

gine des commodités, qu'il donne des fêtes, qu'il court au spectacle : incapable d'une application suivie, il cherche dans ces objets un aliment à la curiosité de son esprit, comme l'enfant le cherche dans ses babioles, parce qu'en effet la vie de l'homme frivole n'est qu'une enfance prolongée.

C'est encore pour satisfaire ce besoin, que le Savant, le Physicien, le Géometre, le Philosophe, l'homme de Lettres, se dérobe aux sociétés tumultueuses, aux occupations assujettissantes qui l'arrachent à son cabinet : c'est un supplément à tous les plaisirs, une consolation dans tous les malheurs ; c'est, comme le dit un Ancien, la nourriture de l'homme ; celui qui n'éprouve pas ce besoin, cesse en quelque sorte d'être homme, il est au nombre des morts (a).

Le besoin de connoître est donc commun à tous les hommes, il semble même qu'il soit un des plus essentiels & des plus étendus. Si les besoins physiques commandent plus impérieusement, ils font de peu de durée, faciles à satisfaire, & cessent aussitôt qu'en les satisfaisant on a rétabli l'organisation dont le dérangement rendoit

(a) Humanitatis cibus. *Cic. de Fin.*

l'homme incapable de s'occuper à étendre ses idées, & de satisfaire le desir de connoître : il semble que la nature n'ait donné aux besoins physiques un empire aussi absolu & une durée aussi courte, que pour obliger l'homme à tenir ses organes en état de servir le desir, ou le besoin de connoître ; en sorte que le besoin de connoître soit l'objet principal de la nature, & les besoins physiques son objet secondaire ; les plaisirs des sens un moyen, & les connoissances de l'homme, avec la satisfaction qu'elles procurent, la fin principale dans la formation de l'homme.

Plutarque rend cette vérité sensible par une comparaison que je ne puis m'empêcher de rapporter : „ Tout ainsi, dit-il, „ comme les nourrices pendant qu'elles „ donnent la bouillie ou la panade à leurs „ enfans, y prennent & en sentent quant „ à elles bien peu de plaisir, mais après „ qu'elles les ont fait manger & qu'elles „ les ont mis dormir, de sorte qu'ils ne „ crient plus, alors étant toutes seules, „ elles prennent leur réfection, & font „ bonne chère ; aussi l'ame participe aux „ appétits du corps, ni plus ni moins „ qu'une nourrice, le servant & l'accommodant à ses nécessités ; mais quand il „ est suffisamment traité, & qu'il se re-

„ pose, alors étant quitte de sa besogne
 „ & de son service, delà en avant, elle
 „ se met à prendre ses propres plaisirs en
 „ se repaissant de discours, de lettres &
 „ d'histoires, desiruse d'enquérir, ouir
 „ & apprendre toujours quelque chose de
 „ singulier; & qui pourroit dire autre-
 „ ment, vu que ceux même qui sont en-
 „ nemis des lettres & adonnés à des plai-
 „ sirs imposteurs, après le souper, appli-
 „ quent leur entendement à d'autres jeux
 „ qui sont bien éloignés du corps, propo-
 „ sant & mettant en avant des énigmes à
 „ répondre, & des questions embrouillées
 „ à deviner, & les nombres compris sous
 „ les notes de certains nombres; outre
 „ cela les banquets ont donné lieu aux
 „ farces & moralités, à Menandre & à
 „ ceux qui les jouent. Tous lesquels passe-
 „ tems n'ôtent aucune douleur au corps,
 „ ni n'apportent aucun doux & gracieux
 „ chatouillement à notre chair, mais c'est
 „ parce que la partie spéculative & studieu-
 „ se, qui est en chacun de nous, deman-
 „ de quelque plaisir & récréation parti-
 „ culière, quand elle est déchargée de l'oc-
 „ cupation que lui donne le corps à le
 „ traiter. (a)

(a) Histoire des propos de Table. Liv. 5.

Voilà l'idée que tous les peuples se sont faite de la nature de l'homme & de sa destination essentielle; tous ont cru que l'essence du bonheur consistoit dans le plaisir de connoître; les champs Elysiens où ils placent les bienheureux, sont des lieux éclairés par une lumière douce, pure & inaltérable; la terre y est couverte de fleurs, les bosquets & les vallées y sont formées par des arbres d'une beauté exquise, la variété en est infinie, mais ils sont sans fruits, la terre y est couverte de fleurs, les rivières y coulent sans bruit, pour ne pas interrompre les entretiens des bienheureux qui se communiquent tout ce qu'ils ont su, & se racontent tout ce qu'ils ont fait, tandis que les âmes des méchants sont ensevelies dans les ténèbres, dépouillées de toutes leurs connoissances & livrées au desir de connoître sans pouvoir le satisfaire. Voilà le vrai Lethé des enfers, & le vautour qui ronge les âmes des méchants, des hommes frivoles, inutiles & voluptueux, après la mort. Ils n'étoient occupés pendant leur vie qu'à se procurer des sensations agréables, qui s'évanouissoient, lorsqu'ils sont dépouillés par la mort de leurs organes grossiers. Ils avoient en effet tout oublié, il ne leur restoit que le desir

de connoître & une impuissance absolue de le satisfaire : la vérité s'offre sans cesse à eux , mais ils sont incapables d'en sentir les charmes. (a)

Le desir de connoître donné par la Nature à tous les hommes, les arrache à l'inertie & à la paresse, pour appliquer leur esprit à la recherche de tout ce qui peut être salutaire, utile ou agréable à chacun dans le lieu qu'il habite.

La nature en donnant à l'homme le besoin de connoître, l'a doué du don de la mémoire, & de la faculté de comparer entr'eux les objets dont il conserve le souvenir, ou qu'il a sous les yeux, de connoître leurs rapports, leurs liaisons, leurs différences, de réunir ces différens rapports, & d'en former des idées générales, qui tiennent le passé présent à l'esprit, qui dévoilent l'avenir, qui font sortir l'homme de la classe des Etres purement sensibles, & l'élevent au dessus de tous les Etres à qui la Nature semble accorder une organisation semblable à la sienne.

La Nature, dit un Philosophe, qui avoit étudié profondément l'homme, donne à tous les animaux le desir & les moyens

(a) Cic. de Fin. Liv. 5. chap. 10.

de conserver leur vie, tous ont, comme l'homme, le desir de se perpétuer; ils aiment leurs petits comme les hommes aiment leurs enfans; mais il y a entre l'homme & les animaux cette différence essentielle, c'est que les animaux n'ont d'activité que par leurs sensations, & d'objet que le présent, qu'ils ne conservent qu'un léger souvenir du passé, & ne paroissent avoir qu'une foible connoissance de l'avenir; tandis que l'homme voit les causes & les conséquences des choses; il connoît ce qui les précède & ce qui les suit, il voit dans sa raison, comme dans un tableau, tout le cours de sa vie. (a)

Hobbes reconnoît lui même, que cette curiosité ne paroît pas pouvoir convenir à un animal qui n'est capable que de sensations, & qui n'a de sentimens & de passions que celles qui naissent de l'organisation, telles que la faim, la soif, l'amour, la colere: il reconnoît encore que rien n'autorise à supposer cette curiosité dans aucun des animaux. (b)

L'homme animé par le desir de connoître, & doué de la faculté de remonter des

(a) Cic. de Offic.

(b) Hobbes Leviathan, chap. 3.



effets aux causes, & de descendre des causes aux effets, recherche & découvre les qualités, les propriétés des productions de la nature, les différens usages auxquels il peut employer les différens objets qui l'environnent; il a seul en partage cette espece de curiosité. La Nature n'accorde qu'à lui les organes propres à la servir, & à employer les productions de la terre aux différens usages qu'elles peuvent avoir; par ce moyen elle a élevé l'homme au-dessus de tous les animaux, c'est par-là qu'elle le constitue le roi de la terre; sa raison est le titre le plus légitime, & le fondement le plus incontestable de son empire sur toutes les productions de la terre, puisqu'il en connoît seul l'usage, & que la Nature refuse cette connoissance aux autres animaux.

Puisque l'homme prévoit les biens & les maux, il a dans le desir de connoître, non-seulement une source de plaisir, mais encore un flambeau qui l'éclaire, un guide qui le conduit, un maître qui le dirige; il craint le mal, & il aime le bien; les lumieres que le desir de s'éclairer lui procure sur ce qui lui est utile ou nuisible, sont des ordres qu'il reçoit de la Nature & des motifs qui le déterminent. Or ces lumieres lui font voir qu'il ne peut

être heureux que par son union avec les autres hommes, elles tiennent donc l'homme attaché à ses semblables, lors même qu'il n'a pas besoin de leurs secours, lorsque la contrariété des goûts, ou la colère, tendent à l'en éloigner.

Le desir de connoître est joint dans l'Homme au desir de communiquer les connoissances qu'il acquiert, & la Nature a rendu l'homme aussi empressé d'éclairer ses semblables, que de s'instruire lui-même; le plaisir qu'il goûte en communiquant les idées qu'il acquiert, l'empêche de s'arrêter dans une contemplation infructueuse de ses découvertes, & l'oblige à chercher les autres hommes pour les inviter à jouir de la lumière qui l'éclaire.

Il semble que la Nature ait voulu que les vérités dont elle nous accorde la connoissance soient un bien commun, une espèce de patrimoine que chaque homme est intéressé à partager, & que le plaisir qu'elle attache à la communication que l'homme fait de ses connoissances, soit un moyen destiné à l'obliger à éclairer son semblable.

Ainsi le besoin de s'éclairer, le plaisir que l'homme procure à ceux qu'il éclaire, celui qu'il ressent lui-même en instruisant, tendent à réunir tous les hommes; com-

me le besoin qu'ils ont du secours & de l'assistance des autres, & ce motif est aussi puissant & plus général que les besoins physiques ; il produit l'attachement, le respect & la reconnoissance, il devient un principe de subordination, l'homme avide de s'instruire écoute avec respect & avec confiance l'homme qui l'éclaire, il se soumet à ses jugemens. Voilà le premier principe de subordination, la vraie & la seule supériorité naturelle d'un homme sur un autre homme dont il n'est pas le pere. Il semble que comme la Nature a soumis tout à l'homme sur la terre, en lui donnant une raison supérieure au principe qui conduit tous les animaux qui l'habitent, elle a de même donné aux hommes éclairés un empire naturel sur les hommes ignorans, non pour les dominer, mais pour les conduire, pour leur apprendre à être heureux, & non pour les faire servir à leur bonheur personnel : l'homme animé du desir de s'éclairer, ne contracte point les besoins & les habitudes qui rendent les hommes mal-faisants.

C'est par son expérience que l'homme s'éclaire sur les objets qui peuvent intéresser la société : ainsi le desir ou le besoin de connoître, attache les plus jeunes aux plus anciens, les soumet à leurs conseils,
les

les intéresse à leur conservation. Le desir de s'éclairer rend au vieillard tous les avantages que lui ôtent les années : un sage vieillard est au milieu de la société, comme le dépositaire de la lumière qui doit la diriger & la conserver ; c'est une espèce de palladium.

Ce n'étoit ni la naissance ni les richesses qui regloient les rangs dans les premiers siècles, c'étoit l'âge ; par-tout on regardoit les vieillards comme les Souverains naturels, par-tout ils étoient honorés par les jeunes gens, comme les peres le sont par leurs enfans, & presque comme des Dieux. On a vu des peuples qui n'avoient ni Temples, ni idoles, & qui dans chaque famille adoroient les Vieillards. (a)

Tel fut l'effet du desir de connoître & de communiquer ses connoissances, dans les Héros, dans les Législateurs & dans les Philosophes de l'antiquité la plus reculée, & la plus voisine de l'état de nature ; tel fut l'empire qu'ils exercèrent sur les hommes sauvages ou policés, réunis ou dispersés ; ce fut pour s'éclairer & pour instruire leurs concitoyens, leurs compa-

(a) Anlugelle *Liv. 2. chap. 15.* Plutarq. vie de Lycurgue. Xenophon sur Lacédémone. Ovid. *Fest. Liv. 5.*

triotés & les hommes ignorans , que Lycurgue , Thalès , Pythagore , Anacharsis , Solon , Platon abandonnerent leur Patrie , parcoururent l'Orient , l'Egypte , & la Grèce , aux dépens de leurs fortunes , au milieu des périls , avec des peines infinies. La docilité , le respect , la confiance qu'ils inspiroient , semblent l'effet d'un charme secret , & d'une puissance surnaturelle qui agit sur les âmes , & qui transforme les hommes. C'est cet effet naturel de la sagesse éclairant les hommes , que l'antiquité nous a transmis sous la fable d'Orphée qui adoucit les tygres & les lions , qui se fait suivre par les forêts , qui rend les pierres & les rochers sensibles & dociles à sa voix.

Loin de nous donc la politique inhumaine & barbare de ces hommes médiocres & durs , qui regardent l'ignorance des peuples comme un principe de soumission & de paix , qui font la guerre à tous ceux qui s'efforcent d'éclairer les hommes ; ce sont les Bacchantes qui mettent Orphée en pièces & qui forcent l'Helicon à rentrer dans les entrailles de la terre & à porter ses eaux dans d'autres contrées. (a)

Avocats & protecteurs intéressés de l'igno-

(a) Pausan. liv. 9. chap. II.

rance, jetez les yeux sur l'Afrique, voyez-en les vastes contrées désertes, ou inondées de sang humain; voyez y toutes les loix violées sans scrupule & sans remords.

Cependant les hommes y sont encore plus ignorans que vous.

Non, ce n'est ni la paix ni le bonheur des peuples que vous vous proposez, lorsque vous voulez faire régner l'ignorance: vous laisseriez aux peuples la sensibilité; la misère & les douleurs, si vous pouviez leur ôter la faculté de se plaindre.

Les Scythes en battant le lait de leurs cavales en tiroient une boisson agréable, & ils faisoient battre ce lait par leurs esclaves; mais pour leur ôter les sujets de distraction & les moyens de s'échapper; ou de se révolter, ils leur crevoient les yeux.
(a)

Voilà votre image fidelle: ou plutôt plus barbares que les Scythes qui ne crevoient les yeux qu'à des ennemis, vous voulez ôter la raison à vos Concitoyens & les réduire à la classe des brutes, pour être sûrs que vos vexations & vos iniquités seront inconnues & impunies.

Consultez toutes les histoires, & voyez

(a) Hérodote. liv. 4.

s'il n'y a pas mille révolutions chez les nations ignorantes contre une chez les peuples éclairés? Peut-on douter que l'Europe ne doive en partie la paix dont elle jouit , aux efforts que firent Charlemagne, Alfrède, Frédéric second , pour en bannir l'ignorance & pour ressusciter dans les esprits , le desir de s'éclairer , étouffé par la fureur des guerres , par la dissipation , par le mépris des sciences.

La politique sage , au lieu d'éteindre le desir de connoître , doit donc l'exciter , l'augmenter , & le diriger vers des connoissances utiles.

Si ce desir est étouffé , la nation devient féroce , comme les Antropophages , & comme les hommes qui vivent de brigandage , ou stupide , comme les anciens Garamantes , comme les Troglodytes , comme les peuples conquis par les Turcs , comme les Russes , comme sont enfin les hommes , pour la plupart , dans ces états où l'on interdit l'usage de la raison sous prétexte qu'elle égare.

Il n'y a point de milieu , si vous anéantissez dans l'homme le desir de connoître , vous éteignez pour lui la lumière de la raison , il n'a plus pour guide que ses besoins physiques comme les brutes , il n'a plus de principe de subordination , il se

Révolte s'il n'est pas subjugué, & devient féroce : s'il ne se révolte pas, ce n'est que parce que la crainte lui a ôté le desir & l'idée même de la liberté, il devient un automate, un instrument entre les mains de tous les factieux & de tous les ambitieux.

Lycurgue, le sage Lycurgue connut cette activité de l'esprit humain & l'art de la diriger : il ne la porta point vers les arts de luxe & d'agrément, mais vers les idées propres à former des Citoyens soumis aux loix, attachés à leur patrie, éclairés sur leurs vrais intérêts : le Spartiate ne travailloit point & n'étoit cependant point oisif, il faisoit tous les exercices propres à fortifier le corps, & dans les momens de repos, il exerçoit son esprit. Ces momens de repos qui chez les autres nations se passoient en amusemens, étoient destinés chez les Lacédémoniens à s'entretenir du gouvernement, du prix de la tempérance & de la sobriété, à railler ingénieusement & sans aigreur ceux qui se trompoient, ou qui s'écartoient des idées ou des mœurs générales. On donnoit de bonne heure ce pli à la curiosité ou à l'activité de l'esprit : les enfans à l'âge de douze ans étoient confiés à des Gouverneurs qui leur faisoient presque continuellement

des questions toutes relatives aux idées & aux devoirs du Citoyen : on leur demandoit par exemple quel étoit le plus homme de bien de la ville , ce qu'ils pensoient d'une telle action ?

Il falloit que la réponse fût prompte & accompagnée d'une raison ou d'une preuve conçue en peu de mots & claire : par ce moyen l'esprit de l'enfant étoit obligé de faire effort pour découvrir à la fois les idées les plus justes & les expressions les plus propres , il acquéroit de la sagacité & de la précision.

Un enfant qui répondoit non - chalemment étoit mordu au pouce , & ce châtiment se faisoit le plus souvent en présence des Magistrats. „ L'éducation , dit „ Plutarque , s'étendoit jusqu'aux hommes faits : quand on ne leur avoit point „ donné d'ordres & qu'ils n'avoient rien „ à faire , ils alloient avec les enfans leur „ enseigner quelque chose d'utile , ou l'apprendre eux-mêmes de ceux qui étoient „ plus âgés. Ils passaient la plus grande „ partie du jour dans des lieux d'exercice , & dans des salles où l'on s'assembloit „ pour la conversation , & où l'on se divertissoit honnêtement , non à parler „ des moyens de trafiquer & de s'enrichir , mais à louer les choses honnêtes ,

„ d'une maniere mêlée de jeu & avec cer-
 „ taine plaisanterie , qui fans que l'on y
 „ prit garde , corrigeoit en divertissant :
 „ Car Lycurgue même , ajoute Plutarque ,
 „ n'étoit pas de cette austérité triste , qui
 „ ne se relâche jamais : au contraire , ce
 „ fut lui qui consacra une petite Image
 „ du ris , dans toutes les salles , entremê-
 „ lant ainsi à propos dans tous leurs repas ,
 „ la joie comme le plus agréable assaisonne-
 „ ment de leur table & de leurs tra-
 „ vaux. (a)

On ne voyoit à Sparte aucun des spec-
 tacles & des amusemens qui ont rendu
 Athenes si célèbre & si malheureuse. On
 n'estimoit à Sparte un excellent joueur de
 flûte , un grand musicien , que comme un
 bon cuisinier , & l'on fait ce que valoit
 un cuisinier à Sparte. Lycurgue en avoit
 également banni les arts de luxe , les Poë-
 tes voluptueux , les Poètes dramatiques ,
 & les bouffons de toute espece.

(a) Plutarque vie de Lycurgue.



SECTION SECONDE.

Des inclinations & des penchans que l'Homme reçoit de la Nature.

LES besoins que nous avons découverts dans l'homme, ne sont point son ouvrage; ils existent en lui indépendamment de sa volonté, & sans qu'il puisse s'en affranchir. Il éprouve du plaisir en les satisfaisant, il est malheureux s'ils ne sont pas satisfaits; c'est pour cela que nous les avons appelés des besoins primitifs ou essentiels.

C'est par le plaisir & par la douleur; que la Nature porte l'homme à rechercher les objets destinés à satisfaire ses besoins essentiels; mais ce n'est pas seulement à l'usage ou à la privation de ces objets qu'elle attache le plaisir & la douleur: lors même que tous les besoins de l'homme sont satisfaits, les corps étrangers font sur ses organes des impressions agréables ou désagréables; & le plaisir ou la douleur que la Nature attache à ces impressions, portent l'homme à rechercher les moyens de se les procurer, ou de les faire cesser.

Il y a donc dans l'homme des inclinations ou des aversions qui naissent de sa

fenfibilité, ou de fon organisation, & qui font par conféquent des inclinations ou des averfions naturelles.

L'homme éprouve du plaifir en fatisfaisant le befoin qu'il a de connoître, & ce n'eft pas feulement à la variété ou à la nouveauté des connoiffances, des idées ou des perceptions que la Nature attache du plaifir, il y a certaines idées, certaines connoiffances, auxquelles la Nature attache une fatisfaction, un plaifir, un fentiment agréable qui differe du plaifir que procure le befoin de connoître. L'Homme a donc auffi des inclinations naturelles attachées à fa qualité d'être pensant.

Ces inclinations font, pour ainfi dire, les forces motrices de l'Homme, qui n'eft prefé par aucun des befoins primitifs : voyons fi elles le portent à s'unir à fes femblables, ou fi elles le rendent ennemi de leur bonheur.



CHAPITRE PREMIER.

*Des inclinations qui naissent de la sensibilité
de l'Homme.*

LES sens de l'homme le mettent en commerce avec tout le monde visible. Les hommes, les animaux, les plantes, les fruits, les couleurs, les odeurs, les sons agissent sur ses organes, & font sur lui des impressions qui l'intéressent, mais diversement. L'impression que font sur nous la vue d'un homme, ses mouvemens, ses cris, ses gestes, est absolument différente des impressions que causent les couleurs, les mouvemens, les sons des autres corps. Les premières impressions nous touchent, nous émeuvent, nous pénètrent; les autres nous affectent moins vivement, & semblent en quelque sorte exister hors de nous. Examinons dans des articles séparés des inclinations si différentes, & voyons quels sont leurs effets par rapport à la sociabilité.



ARTICLE PREMIER.

De la sensibilité de l'Homme, par rapport à ses semblables.

TOUT ce qui attaque la vie de l'homme, tout ce qui dérange son organisation, excite en lui des sentimens de surprise, de crainte & de douleur, qui lui arrachent des cris, des plaintes, des larmes, des gémissemens. Le principe qui éprouve en lui de la surprise, de la crainte, de la douleur, agit donc sur tous ses organes, pour la manifester.

Les cris, les gémissemens, les larmes agissent sur les organes des autres hommes ; & leurs organes ébranlés font passer ces impressions jusqu'à leur ame : elle se trouve affectée par l'image de la douleur, pour ainsi dire, comme la cire se trouve figurée par l'empreinte du cachet : & telle est la nature de l'ame humaine & de son union avec le corps, qu'elle ne peut être affectée par l'image de la douleur sans en éprouver le sentiment. Ainsi par l'organisation de l'homme, s'il souffre, son ame agit non-seulement sur ses organes pour le manifester, mais encore sur les

ames de tous les autres hommes , pour faire ressentir sa douleur à tous ceux qui entendent ses cris , ou qui voient ses larmes.

L'ame du malheureux est une espece de centre , où se réunissent en quelque sorte toutes les ames des autres hommes pour souffrir tant qu'il souffre. Ses cris , ses gémissemens , ses prieres sont des ordres auxquels tout obéit ; aucun ne peut cesser de souffrir que lorsque le malheureux qui l'implore est sans douleur. Ainsi par le moyen de la sensibilité , le malheureux a un empire naturel sur les autres hommes.

On voit ces effets de la sensibilité dans tous les hommes.

Considérez cette portion de l'humanité que l'orgueil appelle dédaigneusement du nom de peuple : un malheureux est-il blessé ou renversé , succombe-t-il sous le poids dont il est chargé ? il est aussi-tôt environné & secouru par tous ceux qui le voient : ceux qui ne peuvent l'approcher , conseillent , exhortent , encouragent ceux qui le secourent : la douleur , l'inquiétude se peignent sur tous les visages ; on y voit renaître le calme & la sérénité , lorsque l'homme blessé ou renversé n'est plus en danger : ceux mêmes qui n'ont été que témoins de sa chute , & dont le secours

lui étoit inutile, ne se retirent qu'après qu'ils se sont assurés qu'il n'a plus rien à craindre. Presque tous s'approchent pour le consoler, & tâchent par des discours obligeants de s'acquitter du service qu'ils lui devoient, & qu'ils n'ont pu lui rendre; ils louent, ils félicitent celui qui le premier a secouru le malheureux: il semble qu'ils le remercient d'un service qu'ils en ont reçu personnellement.

Les riches & les grands éprouvent cette sensibilité. C'est en vain que le cortège qui les environne, s'efforce de faire disparaître à leurs yeux, les ressemblances par lesquelles la Nature unit tous les hommes. Malgré ces précautions ils sont soumis à la loi de la sensibilité, au milieu de l'appareil qui les sépare du peuple, le cri du malheureux les atteint, il pénètre jusqu'à leur ame, ils sont inquiétés, ils souffrent, ils sont obligés de le secourir, pour se soustraire au sentiment douloureux qu'ils éprouvent. Voilà en partie le principe de ces aumônes faites sans lumière & sans réflexion, par les riches & par les grands, à tout ce qui les sollicite avec l'apparence de la douleur. Le cri du malheureux, le sentiment fâcheux qu'il produit dans l'ame du grand & du riche, est la voix & l'ordre de la Nature qui le rappelle à cette

sensibilité qui doit unir tous les hommes.

Puisque par son organisation l'homme ressent les maux qu'il voit souffrir aux autres, il ne peut les blesser sans se blesser lui-même; il ne peut être malfaisant sans être malheureux. Ainsi la sensibilité produit dans l'homme une répugnance naturelle à faire du mal. Il a naturellement de la répugnance à faire souffrir un autre homme, comme à manger un fruit nuisible ou désagréable.

Tels sont les effets de la sensibilité dans des hommes calmes & tranquilles, c'est-à-dire dans l'état habituel de l'homme. Si quelque passion subite les porte avec violence à faire du mal, alors la force de la sensibilité croît subitement, & triomphe de l'impétuosité de la colère & de la passion.

Par le moyen de la sensibilité, le foible arrête & désarme le fort qui veut l'opprimer. Par cette même sensibilité le fort pardonne au foible qui l'offense & se réconcilie avec lui. L'art avec lequel la Nature produit ces effets, n'est pas indigne de l'attention du lecteur.

Représentons-nous donc un homme fort & robuste poursuivant un homme foible : il l'atteint, le saisit & le renverse. La colère impitoyable est peinte dans ses yeux,

Son bras est levé pour frapper : quelle autorité, quelle force peut l'arrêter ? la sensibilité ; & pour donner à l'humanité cette puissance, la Nature n'emploie qu'un regard du malheureux : au moment même où l'homme foible & renversé voit le coup qui va le faire périr, la crainte, la douleur, la rage, le désespoir se peignent dans ses yeux, sur son visage, dans toute sa personne. Cette image va rapidement se peindre dans l'ame de l'homme fort & en fureur, elle y produit tous les sentimens qu'éprouve le foible renversé & prêt à périr. Par la loi de la sensibilité, la Nature produit dans son cœur un sentiment de douleur & d'inquiétude, plus puissant que le sentiment qui l'irrite, elle fixe sur lui-même son attention & sa crainte, elle suspend sa colere. Dans cet instant de repos & d'équilibre, l'espérance renaît dans le cœur du foible, elle se peint sur son visage, avec la soumission, l'amour & la reconnaissance. Cette image va se peindre dans l'ame du fort, elle dissipe l'inquiétude, la crainte & la douleur qu'il ressentait ; il est dans un état de calme, de paix & de sécurité, semblable à celui qu'éprouve le foible.

C'est le regard touchant du foible qui a dissipé l'inquiétude, la crainte & la douleur

qu'il ressentoit ; il ne l'envisage plus comme un ennemi , mais comme un bienfaiteur ; il cesse de l'haïr , il l'aime , il éprouve pour lui une espece de reconnoissance , il le rassure , il le console , & dispose le foible à l'aimer.

La sensibilité est le bouclier du foible contre le puissant ; par elle la Nature soumet l'homme qui veut abuser de ses forces ; ce n'est donc point pour faire du mal , que l'homme a de la force , il semble qu'une puissance invisible l'en dépouille aussitôt qu'elle peut devenir funeste aux foibles.

C'est sans doute l'idée que les Athéniens & tant d'autres peuples s'étoient faite de l'humanité , ou de la sensibilité dont nous exposons les effets , lorsqu'ils lui érigerent des Autels sous le nom de la pitié.

Le sentiment de l'humanité , n'est point comme le prétend Spinoza , un sentiment peu actif , une espece d'amitié foible : il peut éteindre la haine & triompher des passions.

Lorsque les riches de Sparte soulevés contre Lycurgue le poursuivent , il reçoit un coup violent dans l'œil ; son visage en est ensanglanté : il se tourne vers le peuple , aussi tôt la honte , la douleur succèdent à la colere & à la fureur ; on lui livre le méchant qui l'a blessé , tous ceux
qui

qui le poursuivoient l'accompagnent jusqu'à sa maison, avec des témoignages de respect, de douleur & d'attendrissement, que l'on éprouve pour un ami, pour un parent outragé & blessé, on lui livre l'homme qui l'a blessé (a).

Ce fut la robe sanglante de César qui arma Rome contre les défenseurs de sa liberté.

Lorsque Léopold Duc d'Autriche, à la tête de vingt mille hommes, veut soumettre les cantons de Schwits, d'Uri & d'Underval, la Noblesse qui fait la plus grande partie de son Armée, prend la résolution de mettre tout à feu & à sang dans ces cantons; l'image de tant d'horreurs pénètre Humeberg, un des Gentilshommes de l'Armée de Léopold; il avertit les Suisses du jour & du lieu où ils seront attaqués, & par cet avis il les met en état de remporter la fameuse victoire de Morgarten, où cette Noblesse si cruelle & si insolente fut détruite par treize cens paysans (b).

C'est l'humanité qui a fait échouer la

(a) Plutarque, vie de Lycurgue.

(b) Simler de repub. Helvetiorum.
Lib. I.

conspiration formée contre Venise , par les hommes les plus déterminés , & avec un art , un secret , & une intrépidité dont l'histoire ne fournit point d'exemples. Lorsque Renault peint l'état de Venise au pouvoir des conjurés , le soldat furieux retirant ses mains fumantes du sein des Vénitiens , la mort errante de toute part , & toutes les horreurs que peuvent produire la licence , l'avarice & la barbarie , il fait naître dans l'ame de Jaffier , la compassion & l'horreur : cette funeste image l'obsède nuit & jour , le presse & le force de découvrir un secret que la mort & les tourmens ne lui eussent jamais arraché (a).

Par une suite de son organisation & de sa sensibilité , l'homme manifeste le bonheur qu'il éprouve , aussi-bien que la douleur qu'il ressent , & en le manifestant il le communique. Les mouvemens de l'homme heureux , ses gestes , l'air de son visage , les accens de sa voix portent dans l'ame de tous les spectateurs l'image du bonheur dont il jouit , il les rend semblables à lui , il les place machinalement dans l'état où il se trouve lui-même ; ils

(a) Histoire de la Conjur. de Venise , par l'Abbé de saint Real.

prennent tous les sentimens , toutes les affections , il n'a plus d'ennemis , il aime tout le monde , il voudroit faire passer dans tous les cœurs , le bonheur qu'il ressent : cette bienfaisance est une suite nécessaire du bonheur que l'homme éprouve.

C'est à cette disposition qu'il faut attribuer la joye que cause dans les compagnies la présence de l'homme gai , doux & serein , la tristesse qui se peint sur tous les visages à l'arrivée du misantrope , de l'atrabilaire , de l'homme dur & despotique. Le premier offre un homme heureux , sa présence seule fait passer dans notre ame la sérénité , la paix de la sienne. Le second nous attriste , parce que nous ne pouvons voir l'image du malheur sans le ressentir ; & voilà le principe de nos égards & de notre indulgence , pour le misantrope , pour l'atrabilaire , pour l'homme dur , qui ne se présente d'abord que comme un malheureux. Le premier mouvement de notre cœur à la vue de l'homme triste & mélancolique est un sentiment de pitié , de crainte de l'offenser & en quelque sorte de respect. Si ce sentiment s'éteint , c'est que nous voyons que nous ne pouvons adoucir ses maux , & que sa dureté nous force de voir en lui , non un malheureux qui demande du secours , mais un ennemi qui

abuse de notre indulgence & de notre sensibilité.

Ainsi, lorsque la sécurité dont jouissoient les hommes armés & réunis, eût banni la crainte; lorsque ne redoutant plus les animaux carnaciers, & que sentant moins vivement le besoin qu'ils avoient du secours des autres, ils pouvoient s'intéresser moins à leur conservation réciproque; la Nature développa dans leur ame le sentiment de l'humanité qui leur fit ressentir les maux de leurs semblables, qui leur rendit leur bonheur précieux, parce qu'ils en jouissoient, qui les porta à partager avec eux celui qu'ils ressentoient, parce qu'en le communiquant, ils l'augmentoient. L'amour du bonheur qui agit continuellement sur tous les hommes, les porta donc à procurer un bonheur général & commun.

Par le sentiment de l'humanité, la ligue que la crainte avoit formée entre les hommes, se change en une société qui a pour loi fondamentale, la bienfaisance & l'amour du prochain, qui compose de tous les hommes une seule famille. La Nature en inspirant à l'homme le sentiment de l'humanité, devient en effet la mere commune des hommes, ils naissent véritablement freres, les biens & les plaisirs répandus sur la terre, sont un patrimoine com-

mun qu'elle partage également , & les maux attachés à la condition humaine font des dettes communes.

L'intérêt personnel , comme on le voit , n'est point distingué de l'intérêt général de l'espèce humaine , puisque l'intérêt personnel n'est que l'amour du bonheur , & que dans l'institution de la Nature , l'homme ressent les maux des autres , & qu'il leur communique son bonheur.

Pour distinguer les actions utiles ou nuisibles aux autres , l'homme a reçu de la Nature une organisation qui lui fait ressentir le bien & le mal qu'ils éprouvent. L'homme a donc un guide qui le conduit dans ses actions , par rapport aux autres hommes , comme le goût le conduit dans le choix des corps propres à le nourrir. Un guide , qui avant que l'homme puisse réfléchir , lui apprend à ne point faire aux autres , ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fit , & à leur procurer le bonheur qu'il voudroit qu'on lui procurât.

Le plaisir que l'homme ressent en faisant du bien , la douleur qu'il éprouve lorsqu'il fait du mal aux autres , ne sont-ils pas une publication continuelle que la Nature fait à tous les hommes de ce principe de la loi naturelle : *Faites aux autres le bien que vous voudriez qu'on vous fit , & ne leur faites*

point le mal que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Le plaisir & la douleur que l'homme éprouve, lorsqu'il est bienfaisant ou méchant, a la source dans l'organisation même de l'homme ; la Nature a donc voulu que ce principe fût une Loi générale qui n'admît jamais d'exception ; elle a voulu que l'obligation qu'elle imposoit, fût aussi étendue que la vie, puisqu'elle est fondée sur l'organisation même de l'homme, qui est le principe de la vie.

L'homme de la Nature est donc juste, bienfaisant par sentiment, indépendamment de son éducation, & pour ainsi dire, par instinct ; il n'est ni cruel, ni envieux naturellement, puisqu'il ne peut, ni être heureux sans communiquer son bonheur, ni voir un heureux sans ressentir du plaisir.

Quelque certains que soient ces principes, ils auront des contradicteurs. On ne manquera pas de les combattre par des exemples de barbarie & de cruauté, qui ne pourroient, dit-on, avoir lieu, si le sentiment de l'humanité existoit dans l'homme avec la force que nous lui attribuons ; telles sont les cruautés que les Sauvages exercent sur leurs prisonniers, & le plaisir qu'ils ont à voir leurs souffrances ; telles sont les barbaries des despotes sur leurs

ſujets , tel a été le plaifir que cauſoient les combats des gladiateurs , telle eſt la curioſité du peuple , pour les exécutions de la Juſtice criminelle.

Je reconnois ces faits , mais je n'ai garde d'en conclure que les hommes naiſſent ennemis de leurs ſemblables , cruels & féroces , ce ſeroit tirer une concluſion abſolue , ſimple & ſans reſtriction , de ce qui n'eſt vrai que par accident.

Il eſt certain que l'organifation du corps humain doit naturellement l'entretenir dans un état de ſanté. Croira-t on rendre cette vérité douteuſe , en diſant qu'il y a des malades , & que l'homme n'eſt pas immortel ? les maladies prouvent que l'organifation du corps humain peut ſ'altérer , & non pas que l'homme naît dans un état de maladie , ou que ſes organes ne puiſſent ſ'entretenir dans un état de ſanté. Il en eſt de même des faits que l'on oppoſe au ſentiment que nous défendons ; ils prouvent que le germe de l'humanité peut ſ'altérer , qu'il peut être ſtérile dans quelques hommes , & non pas qu'ils ſoient nés cruels & ſans humanité.

Examinons ces faits , & nous verrons en effet que l'éducation , des calamités , les préjugés , la ſuperſtition , l'ignorance ont éteint ce ſentiment dans le cœur des

hommes qu'on nous cite en exemple. Nous verrons que leur insensibilité, leur cruauté même n'est point l'ouvrage de la Nature, & qu'on ne les a rendu méchans & inhumains qu'en détruisant les principes d'humanité qu'ils avoient reçus en naissant, en rompant entr'eux & les hommes qu'ils faisoient souffrir, tous les liens par lesquels la Nature les avoit unis, en effaçant, pour ainsi dire, tous les traits de ressemblance, destinés à produire dans ces hommes la sensibilité compatissante & bienfaisante.

1°. Les Sauvages n'emploient les supplices contre leurs ennemis, que pour empêcher la mauvaise foi dans les traités, & pour contenir des ennemis infidèles & dangereux. Ils n'exercent même ces cruautés que sur des ennemis qui n'invoquent point la sensibilité naturelle, qui bravent les tourmens, qui insultent leurs vainqueurs & qui les raillent; qui provoquent en quelque sorte la cruauté des vainqueurs, en leur racontant qu'il a fait souffrir des tourmens mille fois plus cruels à leurs amis, à leurs parens, à leurs frères, à leurs peres. Ils menacent d'en faire souffrir de plus cruels encore. Ces prisonniers conservent donc, par rapport à ceux qui les font souffrir, la qualité d'ennemis, & la sensibilité naturelle n'agit plus en leur faveur; au

contraire , ses menaces , ses bravades , jointes à l'impuissance où il est de les exécuter le rendent odieux & ridicule aux yeux des vainqueurs , & les signes de douleur qu'il donne font rire.

2°. C'est principalement la ressemblance des hommes , le sentiment de leur égalité naturelle qui donne naissance à la bienfaisance & à l'humanité. Tout ce qui fait disparaître cette ressemblance & cette égalité , affoiblit la sensibilité naturelle , & peut rendre l'homme inhumain. Ainsi le Despote de l'Orient qui se croit un Etre d'une espèce différente de ses sujets , est insensible à leurs maux , & cruel sans scrupule , pour satisfaire la moindre de ses fantaisies. Il sacrifie à son caprice ses Sujets comme les animaux qu'il tue à la chasse.

Mais peut-on regarder l'erreur de ces Despotes comme un sentiment naturel ? L'égalité naturelle des hommes n'est-elle pas la vérité la moins susceptible de difficultés ? elle est dans son cœur , tous ses sens l'attestent , tous ses besoins la lui font sentir ; enfin , on a vu des Despotes justes , humains , & bienfaisants. Ainsi ce n'est ni comme homme ni comme puissant que le Despote est cruel.

3°. Ce n'est point pour se procurer le

plaisir de voir couler le sang humain que l'on a institué les combats des Gladiateurs, c'est la superstition & la politique qui leur ont donné naissance.

Lorsque l'on eut attribué les malheurs qui affligent les hommes à des divinités, à des génies, à des puissances pour qui le mal étoit un spectacle agréable; on regarda la mort comme leur ouvrage, ou comme un effet de leur haine. On croyoit qu'un Général, un Capitaine qui périroit dans les combats, étoit poursuivi par ces puissances; on craignit qu'elles ne les tourmentassent encore après leur mort. Pour faire une espèce de diversion, ou pour assouvir leur haine, on immoloit une certaine quantité d'hommes sur les tombeaux des grands Capitaines & des Rois. On croyoit que l'ame séparée du corps ne s'en éloignoit pas beaucoup, & se tenoit aux environs du tombeau; c'étoit donc là qu'elle étoit exposée aux attaques des puissances malfaisantes; en faisant mourir des hommes sur ce tombeau, on donnoit à la méchanceté de ces génies, de nouveaux objets; on procuroit à l'ame du Capitaine la facilité de s'échapper & de se dérober aux poursuites des mauvais génies, ou peut être des secours pour leur résister.

Comme on croyoit que ces Puissances se

plaisoient sur-tout à voir couler le sang , & à voir périr les hommes dans les batailles , on crut faire cesser plus efficacement leur acharnement sur les ames des Rois & des Capitaines morts , en faisant périr les victimes , les armes à la main , & couvertes de blessures. (a)

On voit dans cet établissement même les répugnances de l'humanité pour cette barbarie , car d'abord , on n'immoloit que des ennemis ou des criminels qui méritoient la mort ; on rendoit leur mort utile aux Citoyens qui avoient défendu la patrie , & pour ne pas tremper ses mains dans le sang humain , on les forçoit de s'entretuer.

Lorsqu'on eut imaginé des Puissances , pour qui la mort & les souffrances des hommes étoient un spectacle agréable , on fit combattre les Gladiateurs avant de faire la guerre & de mettre des armées en

(a) On trouve dans Homere , & dans toute l'antiquité , des exemples de cette superstition , elle étoit en usage chez presque toutes les nations Celtiques : voyez l'histoire des Celtes. Val. Max. *Liv. 2. Chap. 1. Flor. Lib. 16. Capitolin in Maxim. & Balbin. Lypse des Gladiat.*

campagne , ou de combattre , afin de se rendre propices les divinités malfaisantes.

Enfin , la politique même s'unit à la superstition , pour l'établissement des combats des Gladiateurs. On crut par ce spectacle , par la vue des blessures & de l'effusion du sang , familiariser les jeunes Citoyens avec les horreurs de la guerre. Ces combats étoient destinés à rendre l'idée de la mort moins effrayante , & à faire tomber la répugnance naturelle que l'homme éprouve , lorsqu'il faut qu'il la donne à ses semblables.

Comme les combats des Gladiateurs avoient d'abord été une espèce de sacrifice , offert pour les grands hommes , on les regarda comme l'apanage de la puissance & de la grandeur ; ainsi , la vanité s'unit à la superstition & à la politique , pour les multiplier & pour les perpétuer : à mesure que les richesses s'accrurent , on vit plus de combats de Gladiateurs , on augmenta le nombre des combattans ; il fut impossible de trouver dans les criminels , dans les prisonniers de guerre un nombre d'hommes suffisant pour tous ces combats ; la pauvreté , la misère , la débauche fournirent aux riches ce fond de Gladiateurs , il se trouva des hommes qui s'exposèrent à mourir pour une somme d'argent , com-

me on vit autrefois les Gaulois jouer leur liberté, comme on a vu des habitans de Sumatra jouer leur vie contre un petit couteau, ou contre un petit miroir.

Il y eut donc des Gladiateurs de profession, & des maîtres qui les instruisoient dans l'art de se battre.

Les Gladiateurs à gages risquoient leur vie pour de l'argent, ils vendoient leur sang à qui vouloit l'acheter, ils le verfoient à prix d'argent, ils se louoient pour donner ou pour recevoir la mort : les Gladiateurs ne s'offroient donc plus que comme des animaux qui faisoient peu de cas de leur vie, & de celle des autres : on voyoit en eux des Tigres & des Lions, sous la figure humaine. La sensibilité naturelle n'agissoit plus en leur faveur, ou du moins elle n'agissoit que foiblement.

Le peuple perdit de vue l'origine superstitieuse & politique des combats des Gladiateurs, on les regarda comme un honneur qu'on rendoit aux morts, comme une partie de la pompe funébre, ils devinrent des spectacles.

D'ailleurs les peuples chez qui les combats de Gladiateurs s'établirent, devinrent riches, oisifs, voluptueux, légers, frivoles, & se livrerent au luxe : or le luxe,

la frivolité , la volupté affoiblissent le sentiment de l'humanité , ou ne lui permettent pas d'agir.

Un homme livré au luxe & à la volupté , n'est heureux que par les sensations qu'il éprouve ; pour que ces sensations soient agréables , il faut qu'elles soient prodigieusement variées ; comme l'homme de luxe & l'homme frivole sont incapables de réfléchir , du moins sans beaucoup d'effort & de fatigue ; il faut que le spectacle agisse uniquement & fortement sur les sens , il faut que les objets qu'il offre l'intéressent puissamment , & l'émeuvent sans l'occuper & sans l'inquiéter. Or le spectacle que donnoient les Gladiateurs , réunissoit toutes ces qualités. Le sentiment de l'humanité affoibli chez eux , faisoit qu'ils étoient touchés par la vue du péril des Gladiateurs , sans que leur cœur fût pénétré de cette douleur , qu'ils auroient éprouvée , s'ils eussent été dans leur état naturel. Le plaisir que caufoient les combats des Gladiateurs , ne prouve donc pas que l'homme naît sans le sentiment de l'humanité , mais que l'éducation , la superstition , les préjugés , le luxe peuvent l'éteindre ou l'affoiblir.

Athènes avoit des mœurs simples , lorsqu'elle érigea des Autels à l'humanité ,

se ne fut qu'après qu'elle eût contracté les vices des nations étrangères, qu'on y vit des combats de Gladiateurs. Ce fut par superstition, par désœuvrement & non par inhumanité, que les Athéniens donnèrent le spectacle des combats des Gladiateurs. C'est le propre de la légèreté, de la frivolité, de réunir les contraires, & avec de l'humanité dans le cœur, de se plaire à voir les hommes en péril, ou même répandre leur sang.

Quant à l'empressement du peuple pour voir les exécutions de la Justice criminelle, il ne faut point l'attribuer à un principe d'inhumanité. L'homme qu'il va voir périr, est un ennemi: il ne voit en lui qu'un méchant qu'il est bon qu'il périsse. Peut-être qu'à ces motifs, se joint un sentiment de curiosité sur la manière dont l'homme meurt: il est bien aise de voir comment l'homme envisage & reçoit la mort. Il le considère comme un malade qu'il voit expirer.

Il y a donc des causes qui peuvent altérer ou même rendre inutile la sensibilité, l'humanité naturelle, & il seroit injuste de conclure de ces exemples, que les hommes naissent inhumains & cruels, comme il seroit absurde de conclure qu'ils naissent

tous aveugles ou boiteux, de ce qu'il y a des aveugles & des boiteux.

Je ne nie pas qu'il ne puisse y avoir des hommes qui naissent avec une constitution organique, qui les porte à faire du mal, & à voir avec satisfaction les souffrances des autres; mais on ne peut pas conclure de ces exemples que la Nature produit tous les hommes cruels & méchants, comme on ne peut conclure que tous les hommes naissent sourds & aveugles, parce que quelques-uns naissent privés de la vue & de l'ouïe. Les hommes que leur constitution organique rend inhumains, sont certainement aussi rares que les aveugles nés.

Nous traiterons dans un ouvrage particulier, des causes qui ont rendu les hommes malfaisans, & nous ferons voir qu'on ne peut imputer ni leur méchanceté, ni leurs vices à la Nature, qu'ils ne sont devenus méchants & vicieux qu'en se dépravant. Ce que j'ai dit au reste, suffit ce me semble, pour convaincre tout Lecteur équitable, que l'homme n'est point naturellement cruel, qu'il est au contraire naturellement compatissant & bienfaisant. Les principes sur lesquels j'ai établi cette vérité, sont fondés sur l'organisation même de l'homme, & confirmés par l'expérience

rience. On ne peut les attaquer que par quelques faits particuliers qui peuvent causer peut-être de l'embarras pour l'esprit, & non pas faire des difficultés pour la raison. Enfin, que ceux qui proposent ces difficultés rentrent en eux-mêmes, & qu'ils voient s'ils y trouvent le germe des cruautés qu'ils nous opposent, & si elles n'excitent pas leur indignation. Par ce seul trait il est évident, que l'homme n'est pas essentiellement cruel & mal-faisant, & qu'il est humain & bienfaisant.

ARTICLE II.

Des inclinations & des goûts qui naissent des sensations que produisent les impressions des corps sur les organes de l'Homme.

LES figures, les couleurs, les sons, les mouvemens des corps agissent sur nos organes, & font naître dans notre ame différentes sensations.

C'est par le moyen de ces sensations que nous connoissons la distance, les qualités des corps, leurs rapports avec le nôtre; sans elles nous ne pourrions faire un pas

sur la terre , & telle est la loi de la Nature , que les figures , les odeurs , les sons , les mouvemens produisent des sensations agréables ou désagréables , selon qu'elles sont favorables ou contraires à la conservation de notre corps : c'est une espèce de récompense que la Nature attache à l'usage des objets destinés à satisfaire ses besoins , ou à le garantir du froid , du chaud , & en général de toutes les incommodités.

La Nature en accordant à l'homme avec profusion tout ce qui est nécessaire à ses besoins , lui a donné des organes , des mains , une intelligence capable d'arranger , de combiner , de façonner toutes les productions de la terre : il a fait usage de tous les dons qu'il a reçus de la Nature , il a façonné , combiné , imité toutes ses productions , les arts sont nés , & l'homme s'est créé de nouveaux plaisirs.

Réfugié d'abord sous le feuillage des arbres , il a fait des toits , bâti des cabanes , construit des maisons.

Les maisons sont un asile contre l'intempérie des saisons ; elles garantissent de l'humidité , elles servent à conserver les fruits , les grains , les légumes ; elles fixent les hommes dans un canton : tous les hommes peuvent jouir de ces avantages , & par conséquent les arts & l'indus-

trie ont rendu toutes les contrées habitables à l'homme.

Il n'y a point de contrée dans laquelle l'homme n'ait à essuyer l'intempérie des saisons, des incommodités, des sensations désagréables : par-tout il trouve des ressources & des remèdes contre les sensations douloureuses ou désagréables ; & telle est encore la loi de la nature , que la cessation des sensations incommodes est un plaisir.

Ainsi par le moyen des arts ou de l'industrie, il y a à peu près une égale portion de bonheur sur la terre , pour tous les tems, pour tous les climats, pour tous les hommes ; du moins la Nature leur donne par-tout, tout ce qui est nécessaire pour exister agréablement, & par conséquent pour être heureux par toute la terre habitable. Les arts & l'industrie sont donc une source de bonheur , & une cause de paix parmi les hommes.

L'homme en se procurant par son industrie une habitation sûre & commode, une nourriture saine & abondante, un moyen pour conserver ses fruits, ses légumes, ses grains, augmente son loisir, il l'emploie à rechercher les choses qui peuvent rendre son habitation plus riante & plus commode, la nourriture plus agréable.

Ces arts ne sont point un principe de guerre parmi les hommes, ils peuvent au contraire les unir par un commerce d'agrémens & de commodités qu'ils peuvent se procurer réciproquement.

Soit que par une suite du desir de connoître, l'ame se dégoûte des objets qui l'occupent, sans l'éclairer, soit que l'impression continuelle des mêmes objets sur ses sens, trouble son organisation & la déränge; il est certain que les sensations les plus agréables cessent de l'être, si elles sont continuelles, & que l'homme fait effort non-seulement pour se procurer des sensations agréables, mais encore pour les varier.

L'homme heureux & tranquille, cherche donc à mettre de la variété dans les objets qui lui procurent des sensations agréables; les arts d'agrément & de commodité naissent dans le sein du loisir & de l'abondance.

„ Le travail & la contrainte déplaisent
 „ à l'homme autant que l'uniformité. L'es-
 „ prit aime à voir, ou à agir, ce qui est
 „ la même chose pour lui; mais il veut
 „ voir & agir sans peine: & ce qui est
 „ à remarquer, tant qu'on le tient dans
 „ les bornes de ce qu'il peut faire sans
 „ effort, plus on lui donne d'action, plus

„ on lui fait de plaisir : il est actif jusqu'à
 „ un certain point , au-delà il est très-
 „ paresseux. (a)

La nature a donc placé l'homme entre l'inconstance & la paresse , même pour les objets que produisent les arts d'agrément. Le desir des sensations agréables le porte vers tout ce qui peut les procurer , & la crainte de la fatigue , ou l'amour du repos le déterminent à ne les chercher que dans les objets faciles à acquérir , & communs à tous les hommes. Ces arts ne sont donc point un principe de discorde & de guerre. Renfermés dans les bornes que la Nature leur prescrit , ils peuvent contribuer au bonheur de l'homme , en lui procurant des objets de délassement , & des plaisirs qui ne l'empêchent point de s'occuper utilement pour la société , & qui ne le portent point à nuire aux autres.

Les arts d'agrément n'ayant pour objet ni les besoins , ni les commodités , ni les choses utiles à la santé ou à l'instruction , mais des degrés de délicatesse dans les mets , dans les habillemens ; un homme qui feroit consister son bonheur dans la jouissance des productions des arts d'agrément ,

(a) Fontenelle , réflex. sur la Poésie.

n'aimeroit que ces objets, n'estimeroit important que ce qui flatte les sens, ne seroit ni actif, ni laborieux ; & s'il le pouvoit, forceroit les autres hommes à lui procurer ces objets : mais par les loix de la Nature, cet homme, loin d'être heureux, n'éprouveroit que des dégoûts, de l'ennui, des maladies, des malheurs.

Les productions des arts d'agrément ne peuvent contribuer au bonheur de l'homme, qu'en lui procurant des sensations agréables ; mais comme il veut toujours être heureux, il ne pourroit le devenir par le moyen des arts d'agrément, qu'autant que leurs productions exciteroient continuellement en lui des sensations agréables : or, il est impossible que les productions des arts d'agrément excitent continuellement dans l'homme des sensations agréables. Ce n'est que par leur action sur les organes, que ces productions excitent des sensations agréables ; & elles cessent de produire cet effet, aussi-tôt que l'action de ces objets n'est plus nécessaire pour la conservation des corps.

Ainsi, par exemple, les alimens excitent des sensations agréables, tant qu'ils sont nécessaires ou utiles pour la conservation des corps, pour l'harmonie de l'organisation, & ils cessent d'exciter ces sen-

sations agréables aussi-tôt qu'ils sont superflus. L'homme ne peut prolonger la durée de ces sensations agréables, qu'en donnant à ses organes une sensibilité qu'ils n'ont pas reçue de la Nature, & aux alimens des saveurs actives & pénétrantes que la terre ne leur donne pas, qui produisent dans les organes des impressions extraordinaires: d'où il résulte que l'homme prend des alimens qui n'ont point avec les organes de la vie, la proportion qu'ils doivent avoir, & que les organes destinés à entretenir la vie du corps, contiennent une plus grande quantité de suc nourricier qu'ils n'en peuvent faire circuler, & qu'il n'en faut pour la nutrition des différentes parties du corps; en sorte qu'il n'y a plus entre les organes & le suc nourricier, la proportion que la Nature a établie, ce qui entraîne l'altération des viscères & de l'organisation, les infirmités, les douleurs & la mort.

Le suc nourricier devenu surabondant circule avec plus de lenteur, s'épaissit & cause des obstructions. Ce même suc ne peut circuler plus lentement, ou séjourner, sans acquérir une qualité caustique; par ce moyen toutes les fibres des viscères & des organes se trouvent imbibées d'une lymphe irritante; le cerveau même en est

rempli ; toutes les perceptions deviennent confuses , l'homme devient triste , chagrin , tous les objets extérieurs font sur lui des impressions douloureuses : renfermé en lui-même , il est inquiet sans cesse par l'irritation que produit dans toutes les fibres de son corps , la lymphe âcre & corrosive qui les baigne ; il est malheureux & tout dans son corps tend à la mort.

Il en seroit de toutes les productions des arts d'agrément , comme de l'art d'assaisonner les alimens. Un homme , par exemple , qui chercheroit son bonheur dans les meubles agréables & commodes , meneroit une vie sédentaire , ses organes perdrieroient leurs ressorts , les humeurs ne circuleroient plus avec la vitesse nécessaire pour y entretenir la fluidité qui leur est nécessaire pour toutes les sécrétions ; elles s'épaissiroient , produiroient des engorgemens , des obstructions , toute l'organisation s'altéreroit , l'homme deviendrait mélancolique & malheureux , comme l'expérience journalière le prouve.

Si pour prévenir ces effets , un homme sans se fixer à une espèce particulière de sensations agréables , cherchoit son bonheur dans toutes les sensations ; tous ses sens seroient dans une agitation continuelle & violente qui altéreroit bientôt la constitution

de ses organes & de son corps , & produiroit l'épuisement , les maladies & la mort.

Ce n'est donc point par les productions des arts d'agrément que l'homme doit prétendre être heureux ; & par une loi immuable de la nature le bonheur finit , & le malheur commence où naissent les arts qui par leurs productions rendent l'homme inutile à la société , ou ennemi des autres hommes.

La Nature apprend à l'homme cette vérité par la voie de l'instinct & du sentiment : c'est la constitution organique de l'homme , c'est le dégoût & la douleur qui le rappellent aux vrais besoins de la Nature , à ces besoins qu'il peut satisfaire sans peine , & sans troubler la paix & le bonheur de ses semblables.

C'est ainsi que la Nature affranchit l'homme de l'empire de son corps , & qu'elle l'arrache à la tyrannie des sens , qu'elle l'élève au-dessus de l'ordre des Etres purement sensibles.

Ces bornes étroites que la Nature a prescrites aux plaisirs des sens , tandis qu'elle donne à l'homme un amour insatiable pour le bonheur ; ne prouvent-elles pas que ce n'est point dans les sensations & dans les objets qui les produisent , que l'homme doit chercher le bonheur , mais

au-dedans de lui-même, dans les sentimens & dans les affections de son ame.

La Nature invite par l'attrait du plaisir, l'homme à faire usage des objets nécessaires à la conservation de son corps : mais elle a chargé le dégoût de l'en écarter aussi-tôt qu'ils sont inutiles ; & s'il est rebelle à l'avertissement qu'elle lui donne par le dégoût, elle commande à la douleur de repousser l'homme vers ses semblables, & de le faire rentrer en lui-même, ou elle fait naître des inclinations & des penchans qui ne produisent pas un plaisir rapide & fugitif, comme les objets sensibles, mais une satisfaction vive & constante que le tems augmente : elle n'exige que pendant quelques instans qu'il s'occupe de sa conservation, & si je peux parler ainsi, de son propre individu, & pendant tout le reste du tems elle l'invite, elle le presse de s'occuper du bonheur des autres. La Nature n'attache qu'une satisfaction momentanée à l'action qui n'est utile qu'à celui qui la commet, & le contentement, la joie produite par une action utile au bonheur général, est aussi durable que la vie. La première n'a, si je peux parler ainsi, que la surface du bonheur, & l'autre en est la source : ainsi le système de l'intérêt personnel n'est pas le système de la Nature.

Voyons si nous n'exagerons pas les effets de ces inclinations, & si elles ne sont point contraires aux principes de la sociabilité que nous avons découverts.

CHAPITRE II.

*Des inclinations , des penchans & des goûts
de l'Homme , attachés à sa qualité d'être
pensant.*

QUELLE que soit la cause qui a produit le monde , il est certain que les besoins auxquels elle assujettit les hommes , & les loix qu'elle leur prescrit pour les satisfaire , tendent à les unir étroitement , & les obligent à vivre en paix. Lorsqu'elle les a mis dans cet état , elle fait naître l'humanité pour les obliger à s'aimer , à se secourir , à se défendre : ainsi tout ce que nous avons découvert jusqu'ici dans l'homme , tend naturellement à le mettre dans un état de calme , de repos & de paix.

L'anaour du bonheur toujours agissant sur lui , produit des goûts & des inclinations qui restent ensevelies dans ceux qui ne jouissent pas de ce calme ; & tous les

sentimens qui vont naître dans son cœur seront accompagnés de réflexion : ce ne seront plus des mouvemens excités dans l'organisation de son corps, ce seront des affections qui naîtront de ses jugemens; il ne sera plus confié à la direction de l'instinct; il va passer sous l'empire de la raison.

Comme l'homme ne sera point absolument exempt de maux, même dans cet état de calme, le sentiment de l'humanité le portera à secourir ses semblables, & il en recevra du secours.

¶ Dans l'état de foiblesse, de crainte & de besoin, les secours que les hommes se procurent, sont des engagements contractés & remplis par l'intérêt : dans l'état de calme & de paix, un service est un bienfait, & le sentiment qu'il fait naître est différent de l'attachement que produit le secours que se procurent deux hommes attaqués par une bête féroce.

Dans le besoin extrême, ou dans l'état de crainte & de guerre, l'homme repousse & prend en aversion un autre homme qui l'attaque; mais un homme qui dans l'état de calme attaque un autre homme produit une aversion bien différente, il allume dans son cœur la haine, la colere, & le desir de punir celui qui lui a fait du mal.

Entraînés par le besoin, ou déterminés

par la crainte , les hommes réfléchissent peu sur ce qui intéresse les autres ; mais dans l'état de calme où le sentiment de l'humanité se développe , les hommes partagent en quelque sorte les biens & les maux de tous ceux qu'ils connoissent : aucun n'est indifférent pour les actions qui ont de l'influence sur le bonheur , ou sur le malheur des autres ; tous jugent ces actions , chacun les condamne ou les approuve , & ces différens jugemens sont suivis d'un sentiment d'estime ou de mépris , d'amour ou de haine.

Dans l'état de crainte & de besoin , l'intérêt porte tous les hommes à se secourir , & les empêche de se nuire , ou de s'attaquer : dans l'état de calme , l'humanité est le supplément de l'intérêt ; elle porte à secourir , à rendre heureux , même ceux dont on n'attend aucun secours ; mais ce sentiment n'agit point , ou il n'agit que foiblement en faveur de ceux dont les actions sont nuisibles aux autres , & que nous jugeons ennemis du bonheur des hommes : ainsi dans l'état de calme & de paix , aucun homme n'est indifférent aux jugemens que les hommes portent sur ses actions , il desireroit qu'ils portent de lui des jugemens favorables , il recherche leur es-

time & leur amour, il craint leur mépris & leur haine.

Les effets que produisent les actions d'un homme sur l'esprit & sur le cœur des autres, ne lui permettent pas d'être indifférent sur ses propres actions, & sur le principe qui doit les diriger. Il est obligé de rentrer en lui-même, il y découvre une règle, une loi qu'il doit suivre, il se juge lui-même, il s'approuve ou se désapprouve, & devient heureux ou malheureux par cette approbation, ou par cette improbation de soi-même.

Enfin, hors de l'état de calme & de paix, où la Nature conduit l'homme, il est toujours tyrannisé par ses besoins ou par la crainte; la crainte & les besoins absorbent tous les efforts de son esprit, il ne réfléchit point sur d'autres objets, il cherche les moyens de se procurer des fruits & de se garantir des attaques des bêtes féroces; mais il ne réfléchit point sur la stérilité ou sur la fertilité des arbres, il ne recherche point la cause pour laquelle ils produisent des fruits plus ou moins abondamment: il se détobe à la pluie ou se garantit des intempéries des saisons & des climats, sans réfléchir sur ce qui les produit. Dans l'état de calme il en est étonné, il

penſe que ces phénomènes ont une cauſe, il voit que cette cauſe peut procurer ſon bonheur, ou cauſer ſon malheur ; puis- qu'elle eſt plus puiffante que lui, il ſ'ef- force de la connoître, il la craint, il juge qu'elle agit ſur les élémens, comme ſon eſprit agit ſur ſon corps, il regarde cette cauſe comme un eſprit & il l'invoque. L'homme dans cet état de calme devient donc religieux : il voit que cette cauſe produit des biens & des maux, il croit qu'elle s'irrite & qu'elle ſe calme : il cher- che ce qui lui plaît ou ce qui lui déplaît, c'eſt-à-dire, ce qu'elle approuve ou ce qu'elle défapprouve, ce qu'elle aime & ce qu'elle hait. Il ſe fait lui-même une règle ſelon laquelle il juge les actions des autres hommes, & ſes propres actions ; il penſe que la cauſe des biens & des maux, juge les hommes ſelon cette règle ; ainſi la religion à laquelle l'homme s'élève naturel- lement, augmente la force de tous les principes de ſociabilité, & les change en loix ſacrées, plus générales & plus puis- ſantes que les loix pénales des ſociétés.

Voilà des inclinations, des plaisirs qui n'ont les ſens ni pour principe, ni pour fin, elles n'exiſtent ni dans les animaux, ni dans les ſtupides, ni dans les imbécil- les ou dans les inſenſés qui ont tous leurs

fens , & qui font toutes les fonctions animales. Ces inclinations naissent des jugemens des hommes ; elles sont donc des affections ou des inclinations qui n'appartiennent qu'à l'Etre raisonnable & immatériel. Voyons si ces inclinations existent en effet dans l'homme , & quels sont leurs effets par rapport à la société.

ARTICLE PREMIER.

De l'attachement & du zèle qu'inspire un bienfait , ou de la reconnaissance.

UN bienfait reçu , un service rendu , procurent à celui qui en est l'objet , une satisfaction inattendue , & le placent dans un état de bonheur qu'il n'avoit pas lieu d'espérer , & qu'il n'étoit pas en droit d'exiger. Il voit aussi-tôt dans l'homme qui l'oblige , un bienfaiteur généreux qui , sans avoir besoin de lui , s'occupoit de son bonheur : il le respecte , il l'aime , il desire de lui plaire & de contribuer à son bonheur. Tous ces sentimens sont nécessairement liés à l'idée du bienfaiteur & au sentiment du bonheur qu'il procure. Les Sauvages de la nouvelle Albion adorerent
comme

comme des Dieux , les Anglois qui leur apportèrent des médicamens.

Par une suite de l'organisation du cerveau de l'homme , sa mémoire unit l'idée du bienfait & celle du bienfaiteur avec le souvenir du bonheur qu'il a éprouvé ; il ne peut ni se rappeler son bonheur sans penser à son bienfaiteur , ni penser à son bienfaiteur sans se rappeler le souvenir du bonheur qu'il lui a procuré. Ainsi par l'institution même de la Nature, la présence , l'image, le souvenir du bienfaiteur , replacent , pour ainsi dire , l'homme dans l'état de bonheur que le bienfaiteur lui a procuré , & font renaître dans son cœur tous les sentimens d'attachement & de zèle que le bienfait , ou le service rendu avoient produits.

Le sentiment d'attachement & de zèle produit par le souvenir du bienfait , ou du service , est ce que l'on nomme reconnaissance , & le bienfait ou le service le produit aussi naturellement dans le cœur de l'homme qui réfléchit , que l'impression qui blesse les organes cause de la douleur. La reconnaissance que la Nature inspire , porte donc l'homme à contribuer au bonheur de son bienfaiteur , toutes les fois que son idée s'offre à son esprit ; & il ne peut penser qu'il souffre sans souffrir lui-même.

me, & par conséquent sans s'efforcer de le secourir ; c'est une récompense attachée à la bienfaisance, & par les loix de la Nature le bienfait est utile au bienfaiteur.

L'homme bienfaisant qui en obligeant n'avoit obéi qu'à l'impulsion de la bienfaisance naturelle, voit avec plaisir le sentiment que son bienfait a produit : car l'homme ne voit point indifféremment qu'on l'aime, qu'on desire de lui plaire & de contribuer à son bonheur. L'homme devient par sa reconnoissance même plus cher à son bienfaiteur.

Ainsi par les loix de la Nature, la reconnoissance même est utile. Mais cette utilité n'est point l'objet de l'homme reconnoissant ; c'est la récompense de la reconnoissance, & non pas son motif. La reconnoissance naît par le bienfait seul, comme nous l'avons fait voir, & elle n'a pour objet que le bonheur & la satisfaction du bienfaiteur ; comme la générosité du bienfaiteur n'a pour fin que le bonheur de celui qu'il oblige. La Nature a voulu que ces vertus agréables par elles-mêmes, & par conséquent gratuites dans leurs principes, fussent utiles dans leurs effets, afin que l'homme eût toujours un motif pour les pratiquer, & jamais de raison pour s'en dispenser.

Par tout ce que nous avons dit sur l'origine & sur l'essence de la reconnoissance, elle renferme de l'attachement pour le bienfaiteur, & le desir de procurer son bonheur. Ces sentimens, comme nous l'avons vu, sont intimement liés à l'idée ou au souvenir du bienfaiteur. La reconnoissance que la Nature inspire, porte donc l'homme à contribuer au bonheur de son bienfaiteur, toutes les fois que l'idée de ce bienfaiteur s'offre à son esprit. L'homme reconnoissant ne calcule donc point les services qu'il rend, afin de s'acquitter : il ne cherche qu'à se satisfaire. Quelque service qu'il rende à son bienfaiteur, son idée sera toujours unie avec le sentiment du bonheur qu'il en a reçu : il desirera par conséquent toujours de procurer son bonheur, toujours il s'efforcera de le procurer, sans songer jamais si c'est une dette qu'il acquitte. Il devient ingrat aussi-tôt qu'il rend service à son bienfaiteur pour s'acquitter, & pour cesser de lui devoir. La Nature ayant uni l'idée du bienfaiteur au souvenir du bonheur qu'il procure, & le souvenir du bonheur qu'il procure au desir de le rendre heureux, c'est violer les loix de la nature que de chercher à éteindre l'idée du bienfaiteur, en jouissant du bonheur qu'il a procuré. L'ingrat est donc

injuste, il viole les loix de la Nature, & elle le punit ; car l'idée du bienfaiteur qui ne s'offre jamais à l'homme reconnoissant sans un sentiment de plaisir, est toujours accompagnée d'un sentiment de douleur & d'humiliation dans l'aine de l'ingrat.

Voilà les effets naturels de la reconnoissance dans le cœur de tous les hommes pour un bienfaiteur. Le bonheur du bienfaiteur devient inséparable de celui de l'homme obligé. Tel est l'effet que produisit sur un Capitaine Turc, la bienfaisance & l'humanité. Il fut pris par un des Vaisseaux de la flotte de M. du Quesne lorsqu'il alloit bombarder Alger, & rendu six semaines après, pendant une négociation qui s'ouvrit, mais qui ne procura point la paix : quelque tems après M. le Comte de Choiseul fut pris par les Chaloupes Algériennes ; M. du Quesne fait d'inutiles efforts pour obtenir sa liberté ; le peuple en fureur demande sa mort. Le Capitaine Turc pris avant le bombardement par le Vaisseau sur lequel servoit M. le Comte de Choiseul, & rendu par M. du Quesne, se jette aux pieds du Roi d'Alger, offre sa fortune pour sauver M. le Comte de Choiseul, mais inutilement, on l'attache au canon ; le Reys désespéré l'embrasse étroitement, & s'adressant au canon-

nier, *Mettez feu*, lui dit-il; *puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, je veux mourir avec lui.* A ce spectacle le peuple se calme & la reconnoissance conserve M. le Comte de Choiseul (a).

Si l'homme reconnoissant ne se croit jamais dispensé de procurer le bonheur de son bienfaiteur, le bienfaiteur qui en obligeant n'a suivi que son penchant naturel, croit que la reconnoissance qu'on lui témoigne est excessive, & regarde l'homme reconnoissant comme un bienfaiteur, il desire de contribuer à son bonheur, il en cherche les moyens.

Le bienfaiteur & l'homme reconnoissant se voient donc animés d'un zele, d'un dévouement réciproque pour leur bonheur, & ils voient que ces sentimens ne sont point produits par des vues d'intérêt, ils les regardent comme des dispositions naturelles & constantes de leur cœur : dès-lors leur ame n'est plus ouverte à la défiance & aux soupçons, ils ne peuvent attribuer ni au desir de se nuire, ni à l'indifférence, les manquemens, les inadvertences, les distractions inévitables dans le

(a) Mercure en 1623. Juillet, Août & Octobre. Mém. de Forbin.

commerce habituel de la société ; elles ne s'offrent que comme de légères imperfections de l'humanité , ou comme des effets de la confiance. Ainsi la bienfaisance & la reconnoissance produisent entre les hommes une indulgence qui flatte toujours celui qui en est l'objet , & qui ne l'humilie jamais , parce qu'elle n'a pour principe que la confiance en l'attachement de la personne qui paroît nous offenser , & non la supériorité de celui qui pardonne. La première est une justice & un témoignage d'estime : la seconde est toujours une grâce , & souvent une manière de faire sentir sa supériorité sur l'homme qui ne rend pas ce qu'on croit mériter. La reconnoissance & la bienfaisance ne sont donc pas seulement propres à produire entre les hommes un attachement tendre & généreux , mais encore à prévenir les divisions entr'eux.

Par la nature même de la reconnoissance , chaque témoignage que l'homme en donne est un plaisir pour lui , autant que pour son bienfaiteur ; la reconnoissance est donc une source de bonheur pour l'homme , & dans l'ordre de la nature , il est déterminé à procurer le bonheur de ceux qui l'ont obligé , par le seul plaisir de leur faire du bien , indépendamment de tout autre intérêt.

La reconnoissance est donc une inclination naturelle qui unit les hommes plus puissamment que la simple humanité, plus intimement que l'intérêt, plus tendrement que la raison.

Comme il n'y a point d'homme qui n'ait besoin du secours des autres, la reconnoissance est un lien général qui embrasse tous les hommes, & qui tend à produire sur la terre une bienveillance, une tendresse, une indulgence générale, & par conséquent à prévenir les causes qui divisent les hommes & qui les rendent ennemis.

Par le moyen de la reconnoissance, la foiblesse de l'homme, ses besoins, les maux auxquels il est sujet, que Hobbes & Spinoza regardent comme des principes de guerre, qui ont fourni tant de sujets de déclamation à Bayle, & qui sont encore aujourd'hui le sujet de tous les argumens de leurs échos, contre la providence : tous ces maux, dis-je, sont des principes d'union entre les hommes, & des sources de bonheur pour ceux qui les éprouvent & pour ceux qui les soulagent ; le plus grand des maux c'est d'ignorer ces plaisirs ; c'est alors qu'on sent en effet les maux de la nature humaine, sans aucun adoucissement ; c'est alors qu'ils sont affreux.

Voyez ce pere de famille , ce vieillard , cet homme infirme , qui ne croit ni à la bienfaisance , ni à la reconnoissance : il est au milieu de ses enfans , de ses parens , de ses domestiques , comme un prisonnier chargé de fers , au milieu des ennemis ; il croit qu'ils voient avec satisfaction sa foiblesse , ses douleurs , & l'impuissance où il est de se garantir du mal qu'ils peuvent lui faire. Il ne les voit intéressés à sa conservation que comme l'ennemi s'intéresse à la vie d'un prisonnier dont il attend une rançon , il les voit prêts à le livrer à celui qui en offrira le plus , à le sacrifier par ennui , par lassitude ; il voit qu'il a tout à craindre de leur intérêt , & rien à espérer de leur attachement. Les soupçons , l'inquiétude l'environnent , la haine & le désespoir déchirent son cœur , les douleurs qu'il ressent sont les moindres de ses maux , son sort est affreux : le scélerat qui expire sur la roue , souffre moins que lui.

Considérez au contraire ce pere de famille , cet homme bienfaisant , qui a senti la reconnoissance & qui l'inspire. Il voit dans ses enfans , dans ses parens , dans ses amis , dans ses domestiques , dans tous ceux qui l'approchent , des amis tendres , zélés , attentifs à le soulager , qui acheteroient au prix de leur fortune & de leur

santé, des remèdes à ses maux, & qui les ressentent. Au milieu des infirmités & sous le poids des années, il est sans inquiétude & sans allarmes. Le spectacle de la tendresse, du zèle & des offices de ses amis, remplit son ame de satisfaction, & y fait naître cet attendrissement délicieux qui fait oublier les malheurs, qui suspend les douleurs, qui charme tous les maux; il aime trop, & il est trop aimé pour être malheureux.

Par les loix de la sensibilité naturelle, l'image, le tableau de tous ceux qui environnent ce pere de famille, va se peindre dans son ame, & y produire tous les sentimens qu'ils éprouvent; c'est par ce tableau que son ame est, pour ainsi dire, modifiée: elle ne connoît son existence que par ce sentiment. Il n'a plus d'existence propre, il ne sent ni sa vieillesse ni ses infirmités, il ne sent que l'amour de ses enfans & l'attachement de ses amis; la douleur n'agit plus que sur son corps, elle ne va pas jusqu'à son ame; un enthousiasme délicieux le soustrait à ses coups: son ame s'est, pour ainsi dire, multipliée & unie à tous ses enfans, à tous ses parens, à tous ses amis, il ne mourra pas, il va continuer d'exister dans tout ce qu'il aime. Il peut bien dire sans exagération, ô dou-

leur ! tu n'es pas un mal , puisque tu me procures un si grand bien.

La reconnoissance est donc , non-seulement un sentiment naturel à l'homme , mais encore un principe de sociabilité , nécessaire à son bonheur personnel , & au bonheur de la société.

L'expérience générale est conforme à nos principes. Dans tous les tems , chez tous les peuples , l'ingratitude est un crime contre la nature ; par-tout les ingrats ont excité l'horreur & l'indignation. Nous éprouvons encore aujourd'hui , ce sentiment d'horreur & d'indignation pour les Athéniens , lorsque nous lisons les effets de leur ingratitude pour Thésée , pour Solon , pour Aristide , pour Phocion. Les ombres de ces grands hommes , comme le dit Valere Maxime , sont forcées par la loi irrévocable du Destin , à garder le silence : mais il n'est point de nation qui ne blâme hautement les Athéniens , & qui ne leur reproche leur ingratitude (a).

Si l'on a vu la reconnoissance s'affoiblir , ou même s'éteindre : si l'ingratitude est devenue si commune , ce n'est point

(a) Val. Max. Liv. 5. chap. 831.

à la nature qu'il faut l'imputer, c'est à l'éducation, au luxe, à la frivolité.

L'enfance destinée à développer le sentiment de la reconnaissance, & à le changer en habitude, par le retour continuel des services dont l'enfant a besoin, est confiée à des mercénaires, dont les soins sont des devoirs, & qui n'ont jamais l'apparence de la bienfaisance. L'air impérieux & hautain des parens envers tout ce qui est chargé du soin de l'enfant, la contenance humble & timide de tous ceux qui sont destinés à le servir, la tendresse aveugle, l'imbécille complaisance des parens, offrent sans cesse des esclaves à l'enfant; & jamais des bienfaiteurs : jamais on ne lui fait sentir sa faiblesse, jamais on ne le force de réfléchir sur lui-même, sur le besoin qu'il a de la bienveillance des autres, & sur ce que font pour lui des hommes auxquels sa faiblesse le met hors d'état de nuire ou de faire du bien. Il semble au contraire que l'existence des autres dépende de lui, & soit attachée à son bonheur & à sa satisfaction.

Si des étrangers lui donnent quelque témoignage d'amitié, on lui fait faire une révérence, ou balbutier un compliment qu'il n'entend point, & qui ne signifie rien. On examine avec une attention scru-

puleuse , s'il se courbe & se relève avec noblesse & avec grace : on lui applaudit s'il a suivi les préceptes de son maître de danse : on fixe toute son attention sur la manière de remercier , & jamais on ne lui parle du sentiment de la reconnoissance.

Lorsqu'il s'agit de l'instruire , d'éclairer son esprit , & de former son caractère , on appelle des maîtres que l'on a grand soin de lui faire envisager comme des mercénaires , semblables à ceux qui ont soigné son enfance , mais chargés de travaux différens. Ainsi le principe de la reconnoissance reste enseveli dans son cœur jusqu'à ce qu'il entre dans le monde. Il y voit ses supérieurs , ses égaux & ses inférieurs , animés du desir de s'avancer , n'agir & ne rendre service que pour acquérir des richesses , pour obtenir des dignités , pour avoir du crédit ; il n'apperçoit ni bienfaisance , ni reconnoissance dans leurs actions & dans leur conduite : il ne voit ces sentimens que comme des préjugés populaires , ou tout au plus comme des sentimens inutiles : enfin , il trouve des personnes qui lui disent que l'homme n'agissant que pour son intérêt, c'est une duperie , & même une sottise que de croire à la bienfaisance & à la reconnoissance. L'éducation peut donc étouffer dans le cœur

de l'homme le principe de la reconnoissance.

La frivolité n'est pas moins contraire au développement de cette inclination. Le sentiment de la reconnoissance tire principalement sa force de ce que l'homme en réfléchissant sur son bienfaiteur , ou sur celui qui lui rend service , le considère comme un homme bienfaisant & zélé pour son bonheur : or , un homme frivole ne réfléchit point , il ne voit donc point dans son bienfaiteur les qualités qui produisent le respect , l'attachement & le zèle qui font l'essence de la reconnoissance , & qui la rendent active & constante.

L'homme frivole , l'homme de luxe n'est heureux que par une succession continuelle & rapide d'une multitude de sentimens , ou plutôt de sensations agréables. Aucun sentiment n'a une influence constante sur son bonheur , sa reconnoissance s'éteint avec la sensation qui l'a produite , il ne conserve point un sentiment vif du bonheur que lui a procuré celui qui lui a rendu service. L'idée du bienfaiteur ne le remplace point dans cet état de bonheur , qui excite le zèle & le desir de rendre son bienfaiteur heureux.

Si dans une nation , beaucoup de personnes étoient animées de la passion des

richesses, ou de celle du crédit, on ne trouveroit communément du plaisir, que dans les choses qui procureroient du crédit ou des richesses : on n'en éprouveroit donc communément ni dans la bienfaisance, ni dans la reconnoissance ; la multitude n'agiroit que pour devenir riche, ou pour acquérir de la puissance : la reconnoissance seroit donc une sottise aux yeux de la plus grande partie de cette nation. Toutes ces différentes causes réunies étoufferoient la reconnoissance dans une nation, ou la rendroient inutile ; & ceux qui ne jugeroient de l'humanité que par les actions de ces hommes, jugeroient mal à propos que les hommes sont essentiellement ingrats, comme nous voyons qu'on le pense assez communément aujourd'hui.

Mais, dit-on, l'homme agissant essentiellement pour son intérêt personnel, la reconnoissance, avec les caracteres que vous lui attribuez, n'est-elle pas une chimère aussi bien que la bienfaisance désintéressée qui la produit ? ne retrouve-t-on pas cet intérêt personnel dans toutes les actions de l'homme ? & tout le monde ne doit-il pas dire avec M. de la Roche-Foucault, qu'il en est de la reconnoissance comme de la bonne foi des marchands : qu'elle entretient le commerce & que nous

payons , non parce qu'il est juste , mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent.

Pour faire disparaître cette difficulté , il suffit d'expliquer ce que signifie cette phrase : *l'homme agit nécessairement pour son intérêt personnel.*

Cette proposition signifie que nous ne faisons rien qu'en vue d'une utilité , distinguée de l'action : ou elle signifie que nous ne faisons une action que parce qu'elle contribue à notre bonheur.

La proposition est fautive dans le premier sens : car un homme qui est trop près du feu & qui se brûle , ne s'éloigne que pour faire cesser la douleur qu'il ressent. Un homme qui sans avoir ni faim , ni soif , mange une belle pêche , ne la mange que pour se procurer une sensation agréable.

Lorsqu'on dit , que *l'homme agit toujours pour son intérêt personnel* , on ne veut dire rien autre chose , sinon que l'homme agit toujours pour se procurer du bonheur , qu'il ne fait une action que parce qu'il juge qu'elle contribuera à son bonheur. Il suit de-là que l'homme peut être reconnoissant , parce qu'il trouve son bonheur dans le sentiment & dans l'exercice de la reconnoissance , & non parce qu'il espere que le témoignage de la recon-

noissance lui procurera d'autres bienfaits : ainsi pour juger que la reconnoissance dé-sintéressée est une chimere, parce que l'homme n'agit que pour son intérêt personnel, il faudroit prouver que le sentiment de la reconnoissance par lui-même, n'est point agréable : car si le sentiment de la reconnoissance est agréable par lui-même, l'homme pourra ressentir pour son bienfaiteur une reconnoissance généreuse, pure & déintéressée, quoiqu'il agisse toujours pour son bonheur, ou pour son intérêt personnel. Or, nous avons fait voir que le sentiment de la reconnoissance est un sentiment agréable en lui-même, & que l'homme éprouve du plaisir, lorsqu'il contribue au bonheur de son bienfaiteur.

Par ce que nous avons dit sur la nature de l'homme, il n'a de principes d'action que les besoins, & ses inclinations ; il n'agit donc que pour contenter un besoin, ou pour satisfaire une inclination. Si par la constitution naturelle, il éprouve du plaisir lorsqu'il contribue au bonheur des hommes, il a une inclination naturelle à leur faire du bien, sans que pour s'y porter, il ait besoin d'autre motif que le plaisir qu'il éprouve en faisant du bien. L'intérêt personnel n'empêche donc pas que l'homme ne puisse avoir une bienfaisance gratuite,

uite, généreuse, & qui dans un bienfait, ne se propose que le plaisir de contribuer au bonheur d'un autre homme.

De même si par sa constitution naturelle, l'homme éprouve du plaisir lorsqu'il contribue au bonheur de son bienfaiteur, il a une inclination naturelle à contribuer au bonheur de son bienfaiteur, sans que pour y contribuer, il ait besoin d'autre motif que de ce plaisir. L'intérêt personnel n'empêche donc pas que l'homme ne soit capable d'une reconnoissance pure, généreuse & gratuite, puisqu'elle n'a pour objet que le bonheur du bienfaiteur.

Il faut distinguer soigneusement dans toute action, le motif & l'objet.

L'objet est l'effet que nous nous proposons de produire par cette action, & le motif est le plaisir, ou le bonheur que nous trouvons à produire cet effet. Lorsqu'un ami prête de l'argent à son ami, l'objet qu'il se propose est le bonheur de son ami, voilà l'effet de son prêt; le motif c'est le plaisir qu'il trouve à procurer le bonheur de son ami. L'usurier qui prête, a pour objet, non de procurer le bonheur de celui auquel il prête, mais de gagner de l'argent, & son motif est le plaisir qu'il trouve à gagner de l'argent.

Le plaisir est le motif de l'usurier, aussi

bien que celui de l'ami généreux : conclura-t-on delà , que l'ami n'est pas plus désintéressé que l'usurier , & qu'on ne doit pas plus de reconnoissance à l'ami qu'à l'usurier ? De ce que l'ami éprouve du plaisir à prêter de l'argent à son ami , conclura-t-on que l'ami qui prête se propose de retirer de son argent quelque utilité ?

Une action est donc intéressée ou désintéressée , non par son motif , mais par son objet ; si dans un service qu'on rend , on ne se propose que de procurer le bonheur de celui à qui on le rend , l'action est désintéressée , quoiqu'on ait du plaisir à procurer le bonheur de cette personne ; mais si dans le service qu'on rend à un homme , on ne se propose que de le porter à être utile , alors son bonheur n'est plus l'objet du service qu'on lui rend , c'est l'utilité de celui qui le rend , le service est intéressé.

L'homme peut donc être désintéressé dans sa bienfaisance & dans sa reconnoissance , quoiqu'il trouve son bonheur dans ces sentimens.

On voit par-là que l'idée de *l'intérêt personnel* , considéré comme principe des actions de l'homme , est une idée vague , confuse , dont l'usurier & le méchant peuvent abuser pour s'excuser ou même pour

s'estimer autant que l'homme juste & bien-faisant.

Cette proposition, *les hommes agissent toujours pour leur intérêt personnel*, n'est d'ailleurs d'aucune utilité en morale : si elle veut dire quelque chose, comme nous l'avons fait voir, elle signifie que l'homme n'agit que pour son bonheur, & tous les hommes le savent, tous le sentent ; mais cet amour du bonheur en lui-même, est une force aveugle qui meut l'homme, & qui ne le dirige pas, elle est dans tous les hommes, & elle ne conduit personne. De ce que l'homme agit nécessairement pour son bonheur, en peut-on conclure qu'il faut faire, ou ne pas faire telle action, qu'elle est utile, ou contraire à notre bonheur ? Non certainement.

Ne disons donc pas aux hommes, vous n'agissez que pour votre bonheur, mais apprenons leur que la nature qui a mis en eux un amour invincible du bonheur, ne les rend pas heureux au hasard, ou à leur gré, & que l'amour du bonheur a des loix qui ne sont que les besoins & les inclinations de la nature. Faisons leur connoître que la bienfaisance & la reconnoissance pure & désintéressée, procurent à l'homme une satisfaction plus délicieuse & plus touchante que les sensations, tandis

que la bienfaisance & la reconnoissance intéressées entraînent après elles , le chagrin & le mécontentement : car de l'aveu de M. de la Roche-Foucault , l'orgueil de celui qui donne, & l'orgueil de celui qui reçoit, ne pouvant convenir du prix du bienfait , jamais ils ne trouveront que des ingrats dans ceux qu'ils auront obligés , & des injustes dans ceux qui leur auront rendu service.

Jamais leur cœur n'aura le bonheur d'aimer un bienfaiteur , un homme qui leur aura marqué de l'amitié , du zèle , de l'attachement. Jamais ils ne goûteront le plaisir que procure au bienfaiteur , à l'homme obligeant , le spectacle de la reconnoissance.

J'en appelle au témoignage de tous les hommes sur les caracteres & sur les effets que j'attribue à la bienfaisance & à la reconnoissance.

Il n'est point d'homme assez infortuné pour n'avoir pas obligé quelqu'un , rendu quelque service , témoigné du zèle , de l'attachement , de la sensibilité , de l'amitié à un malheureux , à un affligé , à un malade ; n'a-t-il pas vu son zèle , ou les témoignages de son amitié , suspendre les douleurs du malade , adoucir les chagrins de l'affligé ; n'a-t-il pas éprouvé une satisfaction vive , un attendrissement délicieux , une espece d'enchantement , en voyant

les effets de sa bienveillance ? A-t-il dans ce moment pensé à tirer avantage de la reconnaissance de l'homme qu'il obligeoit ou qu'il consolait ? Sa mémoire ne conserve-t-elle pas le souvenir du plaisir qu'il a causé, de la reconnaissance qu'il a produite ; n'est-il pas heureux en se retraçant cette image ? Le bonheur qu'il a éprouvé ne lui fait-il pas desirer & rechercher les occasions & les moyens d'être encore utile & bienfaisant ?

S'il n'y a point d'homme qui n'ait rendu quelque service, il n'y en a point d'assez heureux, ou plutôt qui soit assez à plaindre pour n'en avoir reçu aucun, à qui l'on n'ait donné aucune marque de zèle ou d'affection dans un chagrin, dans un malheur, sur un événement heureux. Qu'il dise si dans ce moment, son cœur n'éprouvoit pas un amour sincère pour celui qui s'intéressoit à lui, s'il ne formoit pas secrètement le projet de contribuer toute sa vie à la satisfaction de ceux qui lui témoignent de la sensibilité, de l'attachement.

Ainsi la reconnaissance est non-seulement une inclination naturelle, mais encore un principe de paix & d'union entre les hommes, & une source de bonheur ; puisqu'elle procure une satisfaction constante ;

& au bienfaiteur & à l'homme reconnoissant.

ARTICLE II.

De l'amitié.

AIMER un objet, c'est ressentir de la joie ou éprouver du plaisir lorsqu'on le voit, lorsqu'on y pense, lorsqu'on en jouit.

L'homme veut nécessairement & toujours être heureux; lorsque ses besoins primitifs sont satisfaits, l'amour du bonheur agit encore; c'est donc pour lui un besoin que d'aimer; & il aime naturellement les objets qui font sur lui des impressions agréables.

Par son organisation même, il éprouve du plaisir en voyant un autre homme, il l'aime donc naturellement.

Cette affection de l'homme pour son semblable, est essentiellement différente de la bienveillance, de l'amour & de l'attachement que produit le besoin, puisqu'elle a sa source dans le plaisir que cause à l'homme la vue de son semblable. Cette affection se nomme amitié, c'est sur cet

effet de la ressemblance qu'est fondé l'axiome si connu, chacun aime son semblable, ou selon l'expression latine, chacun se réjouit en voyant son semblable : *Simile simili gaudet.*

Ce que l'attraction est pour les parties homogènes de la matière, la ressemblance naturelle l'est pour les hommes. Ils ne naissent donc point dans un état de guerre produit par une haine naturelle, comme Hobbes le prétend, ni dans un état de paix produit par la crainte, comme le dit l'Auteur de *l'esprit des loix*. Ils sont destinés à vivre en paix, parce qu'ils naissent amis.

Lorsque la vue d'un objet nous cause du plaisir, ou de la joie, nous désirons de nous assurer sa présence, de nous unir à lui, & de le rendre heureux, s'il est sensible & susceptible du bonheur : l'amitié n'est donc pas seulement une cause de paix, elle est encore un motif de bienfaisance, & une source de bonheur. Elle ne réunit point les hommes, comme la ressemblance assemble les animaux qui vivent en troupeau ; elle ne produit dans l'homme ni cette satisfaction indolente que cause la vue d'un lieu agréable, ni ce zèle intéressé que l'on éprouve pour un associé, mais un désir sincère & actif du bonheur

de l'homme que l'on aime ; on desire qu'il soit heureux, parce qu'on ne peut penser sans douleur qu'il ne l'est pas. On s'efforce de le rendre heureux, parce qu'il est agréable de savoir que l'homme que l'on aime est heureux, & plus agréable encore de penser qu'il est heureux par nous. C'est le seul intérêt personnel qu'on ait dans tout ce que l'on fait pour un ami, & c'est une contradiction qu'une amitié intéressée.

La crainte réunit l'homme à ses semblables, & l'intéresse à leur conservation ; l'humanité l'empêche de leur faire du mal, la bienfaisance le porte à les secourir, l'amitié plus pure, plus généreuse, plus active, écarte tout ce qui peut nuire à ceux auxquels elle s'unit. Elle devine, elle prévient les besoins des amis, elle veille pour leur procurer tout ce qui peut contribuer à leur bonheur.

L'amitié produite par la ressemblance extérieure augmente à mesure que les hommes apperçoivent dans les autres plus de traits de ressemblance, elle est plus vive entre les voisins qu'entre les personnes éloignées ; elle devient plus forte entre les personnes qui ont les mêmes mœurs, les mêmes loix, beaucoup d'idées semblables, qu'entre les personnes qui ont moins de ces ressemblances. Par ce moyen,

il y a entre les Citoyens d'une ville une amitié plus étroite que l'amitié naturelle, une amitié qui rend chaque citoyen plus cher à ses concitoyens, que les autres hommes, & qui les porte à s'intéresser plus vivement à son bonheur.

Voilà un second degré d'amitié qui s'unit au premier, pour fortifier la paix & pour augmenter la bienfaisance.

Entre les hommes qui sont éloignés, le premier degré d'amitié suffit pour les engager à se rendre les services dont ils ont réciproquement besoin, & à vivre en paix. Entre les hommes qui sont plus voisins, qui ont des relations plus fréquentes, qui ont plus souvent besoin les uns des autres, qui peuvent avoir plus souvent des sujets de querelle & de division, la nature a voulu que l'amitié fût plus puissante, afin de rendre la paix plus durable, & la bienfaisance plus généreuse.

Les hommes ne se ressemblent pas seulement par la figure, par l'organisation & par la manière de vivre. Ils reçoivent de la nature des inclinations semblables, ils desirent de mériter l'estime des autres, c'est pour eux un bonheur que de l'obtenir; ils ont naturellement de l'aversion pour la méchanceté, du mépris pour ceux qui ne sont ni utiles, ni estimables: c'est

par toutes ces inclinations que l'homme s'estime lui-même, c'est par elles qu'il devient cher & respectable aux autres hommes, qu'il s'élève au-dessus de tous les autres animaux, au-dessus des hommes qui ne sont considérables que par la naissance & par la fortune, au-dessus même des injustices du sort, & des malheurs attachés à la condition humaine.

Si l'homme a naturellement du plaisir à voir les ressemblances extérieures que la nature met entre lui & un autre homme; avec quel plaisir ne voit-il pas dans un autre des qualités dont le spectacle le charme dans sa propre personne, auxquelles il doit la paix & le bonheur dont il jouit? Il l'aime donc plus qu'il n'aime les autres hommes, parce que le spectacle des inclinations & des qualités morales de cet homme est infiniment plus agréable pour lui, que la ressemblance générale qui est entre tous les hommes, ou même que les ressemblances particulières qui sont entre les citoyens d'une même ville: c'est un bonheur pour lui que de connoître cet homme, parce que son idée seule renferme un spectacle agréable. Elle devient une partie de son bonheur, il ne pourra plus penser que cet homme est malheureux, sans souffrir lui-même; les périls, les

biens & les maux seront communs entr'eux.

Cette affection est une vraie amitié, elle n'a pour principe aucun des besoins physiques de l'homme, aucun intérêt de volupté, d'ambition ou d'argent, mais le plaisir que cause le spectacle de la bienfaisance & des qualités estimables de cet homme.

La Nature a donc mis entre les hommes des ressemblances morales, destinées à les unir par un sentiment d'attachement, indépendant du tems & de l'intérêt; un principe qui unit toutes les conditions, qui rapproche l'inférieur du supérieur, qui rend le supérieur agréable, & l'inférieur respectable.

La diversité dans les opinions & dans la croyance, n'est point un principe de discorde ou de haine, entre les personnes qui sont unies par ces qualités personnelles.

Ce n'est point précisément parce qu'un homme ne pense pas comme nous, que nous le haïssons, ou que nous le méprisons; c'est parce que persuadés que nous connoissons la vérité, & que nous la voyons clairement, nous regardons celui qui ne croit pas ce que nous croyons, comme un vicieux qui n'aime pas la vé-

rité, ou qui la craint; comme un orgueilleux qui s'exagère ses lumières, & qui fait peu de cas de notre sentiment ou de notre jugement & de notre esprit, comme un jaloux qui nous hait, qui veut nous humilier. Or nous ne pouvons supposer rien de pareil dans un homme pour lequel nous ressentons une amitié véritable, puisque cette amitié a sa source dans des qualités opposées à ces vices.

Un homme dont nous connoissons que la probité, la bienfaisance, l'honneur font le caractère, & qui pense autrement que nous, est toujours à nos yeux un ami de la vérité, nous croyons que son cœur la désire, que son esprit la cherche, qu'il aimeroit à nous la devoir.

Tous les honnêtes gens, quelque sentiment qu'ils aient adopté, sont donc amis, parce que tous ont des qualités communes, dont le spectacle leur plaît, qui les intéressent réciproquement à leur bonheur. Voilà la troisième classe d'amis, ou la troisième espèce d'amitié.

La Nature met peut-être assez peu de différence entre les hommes, peut-être forment-ils de ses mains parfaitement égaux; mais il est certain que la naissance, l'éducation qu'ils reçoivent, le climat & le gouvernement sous lequel ils vivent, met-

tent beaucoup de diversité dans leurs opinions, dans leurs occupations, dans leurs habitudes : chacun a un genre de vie, des inclinations, des mœurs, des goûts qui lui sont propres, qui forment, pour ainsi dire, sa personne, & qui sont la source de sa félicité particulière.

Deux hommes qui, avec les qualités du cœur qui unissent les honnêtes gens, auroient des idées, des goûts, des affections, un genre de vie, des habitudes semblables, s'offriroient réciproquement le spectacle le plus agréable & le plus intéressant, ils éprouverojent en se voyant, une joie beaucoup plus vive, une satisfaction beaucoup plus touchante que la joie ou la satisfaction produite par le spectacle de la bienfaisance, de la probité, de la vertu qui ne seroient pas réunies avec ces rapports particuliers.

Nos goûts, nos opinions, notre manière de vivre, sont de notre choix, ou du moins nous le croyons; nous les approuvons, nous les croyons conformes aux lumières de la raison, aux règles de la prudence, aux principes de la sagesse, nous nous estimons, nous nous aimons par le choix que nous avons fait de ces opinions, de ces goûts, & de cette manière de vivre. L'homme juste, bienfaisant & ver-

tueux, qui a des opinions, des goûts, une maniere de vivre différente de nous, nous offre donc quelque chose que nous condamnons, ou que nous désapprouvons : il semble lui-même condamner ou désapprouver nos opinions, nos goûts, notre maniere de vivre ; il rend douteuses la sagesse & la bonté de notre choix ; nous n'éprouvons donc pas en le voyant une joie parfaite, nous l'aimons beaucoup & très-sincèrement, mais imparfaitement.

Pour l'homme juste, bienfaisant & vertueux, qui a nos goûts, nos opinions & notre maniere de vivre, il ne nous offre rien que nous désapprouvions, rien que nous condamnions ; il approuve au contraire nos goûts & nos opinions, & il confirme la croyance dans laquelle nous sommes, que nous n'avons suivi que les lumieres de la raison & les principes de la sagesse, dans nos goûts, dans nos opinions, dans notre maniere d'être : il nous offre donc un spectacle plus agréable que l'homme vertueux qui n'a pas avec nous ces rapports.

Un homme estimable & vertueux qui a nos goûts, nos opinions, notre maniere de vivre, nous rassure contre les inquiétudes que nous donnent sur la solidité de notre bonheur, les jugemens & l'impro-

bation des autres hommes : car l'homme bienfaisant & simple craint naturellement de s'écarter du sentiment des autres, ou de les choquer par des singularités ; il est fâché d'être désapprouvé, même dans les choses qui ne sont pas importantes, parce qu'on n'est désapprouvé que par ceux que l'on choque, & que l'improbation est une raison de douter de notre sagesse. Or la présence, l'idée d'un ami vertueux qui a nos goûts, nos opinions, notre manière de vivre, nous délivre de cet état de crainte & d'inquiétude si pénible pour l'homme ; il nous soutient contre le choc continuel des jugemens de nos ennemis, des jaloux & des détracteurs : il est une apologie constante, un éloge continuel de nos opinions, de nos goûts, de notre manière de vivre, qui nous est toujours chère, & que souvent il ne dépend point de nous de changer. Nous ne pouvons envisager notre ami, nous ne pouvons nous rappeler son idée sans être parfaitement contents de nous-mêmes : la vue d'aucun objet ne nous procure autant de plaisir & de joie ; sa présence est une espèce de vision béatifique : nous ne sommes parfaitement contents qu'avec lui : comme les ressemblances morales sont des forces attractives, les dissonances morales sont des for-

ces répulsives ; toutes les diversités de goûts, de mœurs & d'opinions qu'on rencontre dans la société, nous repoussent à la longue vers notre ami, comme vers notre place naturelle, comme vers notre terme, comme à notre fin, comme dans notre lieu de repos : ce n'est qu'avec lui que nous sommes parfaitement contents de nous-mêmes, & par conséquent, ce n'est qu'avec lui que nous sommes aussi heureux que la condition humaine le permet. Nous aimons donc cet ami, autant que nous pouvons aimer ; nous avons pour lui une amitié parfaite : car puisque l'amitié naît de la ressemblance, & qu'elle unit les hommes plus étroitement à mesure qu'ils ont plus de ressemblance ; deux hommes justes, bienfaisans & vertueux, qui ont les mêmes opinions, les mêmes goûts, la même manière de vivre, sont unis par une amitié parfaite ; chacun d'eux aime son ami comme il s'aime soi-même ; il fait pour procurer le bonheur de son ami, tout ce qu'il feroit pour procurer son propre bonheur. Il expose & sacrifie sa vie pour lui ; car il est le supplément de tous les biens, & rien ne peut le remplacer. Or il est certain que l'homme expose sa vie pour un objet auquel son bonheur est attaché.

Nous l'avons dit au commencement de
cet

cet article : aimer un objet , c'est éprouver du plaisir , lorsqu'on le voit , lorsqu'on en jouit , lorsqu'on y pense : l'homme ne peut donc être heureux qu'en aimant.

L'homme veut nécessairement & toujours être heureux , il lui faut donc un objet qu'il puisse toujours aimer , dont la vue , la présence , le souvenir lui procurent du plaisir sans cesse , dans tous les tems , à tous les âges , dont la vue , l'idée ou l'image ne soit jamais importune , incommode , ou fastidieuse. Or cet objet si nécessaire au bonheur de l'homme , l'amitié parfaite le procure , puisqu'elle lui donne toujours une raison de l'aimer , & qu'elle ne craint ni les atteintes du tems , ni les caprices de la fortune.

Un ami dans l'infortune conserve tout ce qui nous attachoit à lui , tout ce que nous aimons à y voir , nous voyons en lui ses qualités , nous pénétrons au fond de son cœur pour les y contempler ; lorsque la vieillesse ou les infirmités ne lui permettent plus de les manifester , nous les voyons toujours subsistantes dans son cœur , parce qu'elles nous ont paru former son caractère , & en quelque sorte l'essence de sa personne ; l'ami dont la caducité ébranle les organes & affoiblit la raison , n'est à nos yeux qu'un ami qui sommeille , la mort

même ne le fait disparoître qu'à nos sens. Comme il n'y a point d'objet plus agréable pour nous que le spectacle de ses qualités, son idée, son image ont fait sur notre cerveau une impression plus profonde que tous les autres objets; les esprits animaux accoutumés à circuler dans les traces qui nous le représentent ne nous permettent pas de l'oublier; son idée existe toujours dans notre mémoire comme une idée bienfaisante, elle ne peut s'effacer de notre souvenir, il continue d'exister & dans notre esprit & dans notre cœur; tout ce qui nous reste de lui, le rappelle & nous devient précieux, comme la connoissance de la conformité de nos goûts, avec ceux de notre ami, fait une partie essentielle de notre bonheur, comme nous avons pris l'habitude d'être heureux par les mêmes objets, & en quelque sorte par les mêmes plaisirs, nous aimons tout ce qu'il a aimé, il vit encore en nous; nous agissons par tous les motifs, nous remplissons toutes ses vues, nous exécutons tout ce qu'il a désiré.

Un ami véritable connoît la fidélité de son ami pour exécuter toutes ses volontés; cette connoissance prolonge sa vie & la fait durer autant que la nôtre, il jouit en effet du plaisir qu'il auroit eu à exécu-

ter tous ses projets, par la certitude qu'il a qu'ils seront exécutés par son ami.

D'après les principes que je viens d'établir sur l'amitié, je bannirois de la morale, les noms d'amitié utile, d'amitié de plaisir; je n'admettrois que quatre especes d'amitié, ou plutôt une seule espece d'amitié qui est le plaisir produit par la ressemblance qu'un homme apperçoit entre lui & les autres hommes, & je la partagerois en quatre classes différentes, selon les différentes ressemblances qui unissent les hommes. L'amitié naturelle qui unit tous les hommes par leurs ressemblances générales; l'amitié civile qui unit plus étroitement tous les sujets d'un état, tous les Citoyens d'une ville, par la ressemblance des mœurs publiques, des idées particulières, des intérêts communs; l'amitié vertueuse & d'estime qui unit tous les honnêtes gens par la ressemblance des qualités estimables & des vertus; enfin l'amitié parfaite qui unit les personnes estimables & vertueuses par une ressemblance plus particulière de mœurs, d'idées, de goûts, & qui n'en fait qu'un tout animé par le même esprit & dirigé par la même ame.

Par ces différentes classes d'amitié, la nature tend à unir tous les hommes plus ou moins étroitement, selon qu'ils ont plus

ou moins besoin de l'être pour leur bonheur particulier & pour la paix générale : semblable à l'attraction qui en agissant sur les corps en raison de leurs distances & de leurs analogies , produit l'ordre immuable que nous admirons dans le monde physique : l'amitié en unissant les hommes plus ou moins selon le degré de leurs ressemblances , tend à produire dans le monde moral une harmonie constante , une concorde universelle , & un bonheur égal pour tous les hommes.

Par les ressemblances extérieures que la nature met entre tous les hommes aucun n'est étranger sur la terre , ces ressemblances seules unissent tous les hommes qui se rencontrent , & les portent à s'aimer , à se secourir , avant qu'ils puissent se communiquer leurs idées & leurs desseins , avant qu'ils puissent faire aucune convention ou se donner aucun témoignage d'estime , elle les dispose à s'estimer , c'est une sympathie douce , qui ne permet pas à l'homme d'être indifférent pour un autre homme , qui l'intéresse à son sort dans le tems même qu'il n'implore point son secours , qui produit dans son cœur une sollicitude secrète sur son bonheur , qui le force de s'en occuper pour faire cesser l'inquiétude qu'il ressent ; c'est une foible image de la charité chrétienne qui

n'est jamais indifférente, jamais oisive.

Entre les hommes qui sont éloignés, ce premier degré d'amitié suffit pour les engager à se rendre les services dont ils ont réciproquement besoin, & à vivre en paix. Entre les hommes qui sont plus voisins, qui ont des relations plus fréquentes, qui ont plus souvent besoin les uns des autres, qui peuvent avoir plus souvent des sujets de querelle & de division, il faut que l'amitié soit plus puissante; & la nature produit cette augmentation de force & d'activité, par les rapports même qui se trouvent entre les voisins & les concitoyens.

Les hommes justes, bienfaisants & vertueux, sont les plus nécessaires au bonheur de l'humanité, & en même tems les plus indifférents sur leur propre bonheur, & sur leur conservation: l'amitié qu'ils inspirent est plus puissante que l'amitié naturelle, & plus active que l'amitié civile, afin qu'ils soient aidés & secourus par préférence, avec plus de zèle & plus constamment que les citoyens inutiles ou malfaisants. Par l'amitié vertueuse tous les hommes justes & bienfaisants sont unis, de quelque âge, de quelque religion, de quelque secte qu'ils soient; elle arrête les effets de la haine & de l'inimitié qu'inspire l'esprit de faction & de parti, parce qu'elle fait que l'homme

de parti au lieu de voir dans l'homme du parti opposé un ennemi, n'y voit qu'un homme qui s'égare : elle empêche entre les Citoyens , entre les peuples voisins les effets de l'esprit de faction , & du zele aveugle & barbare. L'amitié vertueuse prépare par-tout des asiles à la vertu persécutée , elle ose pour sa défense ce que l'amitié civile ne fait pas même imaginer pour l'homme juste & bienfaisant que l'on persécute, elle fait faire les efforts que l'on feroit pour un fier opprimé ; car tous les hommes vertueux sont freres , ils sont unis par les mêmes liens qui unissent les enfans d'un même pere.

Enfin l'amitié parfaite unit les hommes auxquels il est plus agréable & plus avantageux de vivre ensemble, elle assortit pour ainsi dire les caractères , & tend à procurer une paix générale, en prévenant toutes les querelles que peuvent faire naître les différences des goûts , des opinions , des mœurs particulieres entre des hommes qui s'aimeroient & qui s'estimeroient pour leurs vertus. Elle associe à l'homme vertueux , un ami capable de lui rendre sans dégoût, sans répugnance , sans distraction les services les plus importants , dans tous les tems, dans toutes les circonstances ; qui trouve son bonheur dans le dévouement le plus

entier & le plus généreux pour son ami, L'amitié parfaite est le supplément des richesses & de la puissance, elle est l'équivalent de tout ce que la naissance ne donne pas, ou que la fortune refuse ; elle est donc un principe de paix & de bonheur pour tous les hommes & pour toutes les conditions.

Ainsi par le moyen de l'amitié, la Nature tend à procurer un bonheur égal pour tous les hommes ; en déposant dans leur cœur le germe de l'amitié, elle a mis un principe de paix générale & perpétuelle sur la terre.

C'est pour cela que les anciens regardoient l'amitié comme un des plus puissants ressorts de la politique : elle étoit, selon eux, la gardienne des villes & la source de la félicité publique, Où les Citoyens sont amis, dit Aristote, il n'est plus besoin de justice ; & où la justice regne, il faut encore de l'amitié (a).

En effet, les sujets d'un état, les Citoyens d'une ville, les habitans d'un quartier, les voisins, lorsqu'ils ne sont pas unis par le sentiment de l'amitié, se gênent, s'incommodent, se donnent récipro-

(a) Arist. moralium. Liv. 8. chap. 1.

quement mille sujets de mécontentement & d'indisposition qui font naître la haine, des querelles, des procès. Pour les prévenir & pour les arrêter, les Législateurs établissent & multiplient les loix : la multiplication des loix les obscurcit ; il est même difficile qu'en se multipliant, elles ne se contredisent pas, la connoissance en devient prodigieusement difficile, & l'observation exacte, impossible : la mauvaise humeur & la fraude trouvent dans les loix des moyens d'attaquer & de se défendre, aussi-bien que la justice, l'innocence & la bonne foi : les hommes de loi se multiplient & deviennent une espèce de champions toujours prêts à servir la haine & l'injustice contre la bienfaisance & contre la droiture. Tous sont intéressés à perpétuer la haine & les divisions entre les Citoyens ; c'est sans doute l'objet de ces déclamations, de ces satyres injustes, outrageantes, inutiles au sujet, qui remplissent si souvent les plaidoyers & les écrits des gens de justice : ainsi où la justice règne sans l'amitié, les Citoyens se haïssent, & ne se procurent pas réciproquement les secours, les avantages & les agrémens de la société : ils se font une guerre funeste à leur repos & à l'état. Le plaideur, au lieu de défricher un terrain inculte, de des-

lêcher un marais , de fertiliser une lande , de soulager un malheureux , de lui rendre la vie par son assistance , enrichit l'huissier , le procureur , l'avocat , le fermier du papier timbré , & tombe bientôt lui-même dans la pauvreté ; l'homme pauvre & mécontent , que les loix ont réduit à l'indigence , qui n'aime point ses Concitoyens , n'a point d'ami , point de patrie ; il est prêt à entrer dans tous les desseins des factieux , dans tous les complots des méchans : Voilà l'effet de la justice , sans l'amitié.

L'amitié eût étouffé tous ces principes de division , & prévenu tous ces maux :
 „ car l'amitié est en effet , comme le dit
 „ un Ancien , un exercice continuel qui
 „ nous enseigne à vivre avec les hommes ;
 „ elle apprend la politesse , car on cede
 „ avec plaisir les premières places en tout
 „ à son ami ; la patience , car on souffre
 „ sans ressentiment les fautes de son ami ;
 „ l'honnête liberté , car on parle à son ami
 „ avec vérité & avec franchise ; la reconnaissance , car on cherche à rendre à son
 „ ami les bienfaits qu'on en a reçus , &
 „ l'affection qu'il a témoignée ; l'humanité & la bonté , car on est ravi de trouver l'occasion d'en donner des marques
 „ à son ami ; la générosité & le courage ,

„ car nous secourons avec joie notre ami,
 „ dans les périls, & nous combattons pour
 „ lui jusqu'à la mort même, & s'il étoit
 „ possible de composer une armée de bons
 „ amis, cette armée quelque petite qu'elle
 „ fût, battrait assurément une armée beau-
 „ coup supérieure ” (a).

Ainsi la saine politique n'admet point la maxime qui porte que pour regner il faut diviser ; elle dit au contraire, si vous voulez regner heureusement & avec gloire, faites que vos sujets s'aiment.

Mais ce système d'amitié que nous attribuons à la nature, n'est-il point une chimère ? tous les principes que nous avons établis, ne sont-ils pas démentis par l'expérience ?

Oui, si la vue d'un homme ne cause pas naturellement du plaisir à un autre homme ; si l'homme bienfaisant & vertueux n'éprouve pas du plaisir, lorsqu'il voit un autre homme juste, bienfaisant & vertueux ; si l'homme juste, bienfaisant & vertueux n'éprouve pas un très-grand plaisir, lorsque dans l'homme qu'il aime pour

(a) Simplicius dissert. 4. à la suite du manuel Epictète, tom. 2. pag. 338. trad. de Dacier.

ses vertus , il voit les mêmes opinions, les mêmes goûts , & la même maniere de vivre qu'il a.

Mais si tous ces rapports , toutes ces ressemblances forment pour l'homme un spectacle agréable , comme nous croyons qu'on ne peut en douter ; l'amitié pure, généreuse, désintéressée & même parfaite n'est point une chimere; c'est le sentiment le plus naturel à l'homme, le don le plus précieux qu'il pût recevoir de la nature.

Toute la question sur la possibilité de l'amitié pure , généreuse , désintéressée , ou même parfaite , se réduit donc à savoir si l'homme éprouve du plaisir , lorsqu'il apperçoit dans un autre des ressemblances avec lui ; car dès ce moment , cet Etre semblable à lui contribue à son bonheur, par le seul spectacle qu'il lui offre , & il l'aime pour lui-même, il desire de le rendre heureux, par le seul plaisir que l'homme éprouve lorsque l'objet qu'il aime est heureux.

Si les rapports ou les ressemblances qu'un homme apperçoit entre lui & un autre homme, lui procurent le spectacle le plus agréable, il aimera cet homme jusqu'à se dévouer pour lui , parce que l'homme expose sa vie pour conserver un objet sans

lequel il ne pourroit exister que malheureux.

L'amitié s'affoiblit à mesure que l'homme éprouve moins de plaisir dans le spectacle de ces ressemblances ou de ces rapports avec un autre homme : ainsi l'homme avide de célébrité, de crédit, ou d'argent, est incapable d'amitié : plus il en montre, moins elle est vraie : il n'aime ceux qu'il appelle ses amis que comme des instrumens ou comme des moyens d'arriver à la réputation, aux richesses, au crédit. Ces adorateurs bas & rampants des hommes puissants, ces complaisants si flexibles, si assidus & si vils, qui feignent de goûter un plaisir délicieux dans le commerce d'un homme avec lequel ils n'ont aucune ressemblance de goût, de caractère ou de sentimens ; ces louangeurs banaux qui n'approuvent que pour se faire des prôneurs, ne sont point des amis ; ils n'éprouvent point le sentiment de l'amitié, ce n'est point le spectacle des qualités estimables ou des vertus qui fait leur bonheur, ce n'est point ce qu'ils aiment dans ceux auxquels on les voit si empressés de plaire. Leur ingratitude, leur perfidie même envers ceux qu'ils appelloient leurs amis, ne prouvent donc rien contre la possibilité de l'amitié véritable &

parfaite ; ils n'étoient point en effet les amis de ceux qu'ils abandonnent si indignement.

Le voluptueux est plus capable d'amitié que l'homme avide : mais son amitié est toujours foible , parce que ce n'est point dans le spectacle des qualités de son ami qu'il fait consister son bonheur ; il ne faut point attendre d'amitié parfaite, ni même d'amitié vive, d'un homme qui , comme disoit Caton , a plus de sentiment dans le palais que dans le cœur.

L'homme frivole est plus capable d'une amitié vive : mais , comme tout ce qui fait sur ses sens des impressions agréables , a droit de le rendre heureux, comme tout ce qui l'occupe le fatigue & le rend malheureux , il n'a que des accès d'amitié , il est incapable de la constance qui fait l'essence de l'amitié parfaite.

Pour l'homme vain : heureux uniquement par la contemplation de ses perfections & de ses qualités personnelles, il est incapable d'amitié.

Ce n'est point non plus dans les hommes livrés à l'esprit de parti , que l'amitié se développe. Ce n'est presque jamais l'honneur , la probité , la bienfaisance , les vertus sociales que l'on aime dans un prosélyte , c'est le zèle & le dévouement : les

avantages , le succès , le triomphe d'un parti , est le souverain bien de tous les sectateurs de ce parti : ils n'aiment que le parti. La plupart des Ligueurs eussent préféré Jacques Clément à Saint François de Sales. Il est donc impossible que l'amitié vraie , l'amitié parfaite , naisse dans une ame livrée à un parti.

Il en faut dire autant des Duellistes , des Conjurateurs ; ils ne voient dans leurs associés , dans leurs camarades , que des instrumens propres à servir leur vengeance , leur ambition , ou leur cupidité ; ils n'aiment ni n'estiment en eux , ni la probité , ni l'honneur , ni la vertu , ils n'y desirerent que de la bravoure & de l'adresse : ils ne peuvent donc éprouver le sentiment de l'amitié. Rien n'a surpassé l'intrépidité , l'audace des Flibustiers , leur dévouement pour leurs camarades , auxquels ils ôtoient la vie pour la plus légère contradiction , ou pour le plus petit intérêt.

Ce que nous avons dit sur les causes destructives de l'amitié , prouve qu'elle doit être extrêmement rare dans les nations vaines , frivoles , livrées au luxe , & passionnées pour les richesses , pour le crédit , où regnent les factions , & les partis : semblables aux terres imprégnées de l'acide métallique , qui ne produisent que des

bruyeres, quelques arbustes foibles, quelques arbres rabougris, les nations livrées au luxe, aux plaisirs, à l'amour des richesses, à la fureur des partis, ne produisent que des amis foibles & imparfaits: mais il ne faut pas en conclure que la vraie amitié, l'amitié parfaite soient des chimeres. Il y a même dans ces nations, de vrais amis. C'est ainsi que dans les landes stériles, on voit épars çà & là des bouquets d'arbres forts & vigoureux. Il n'est pas même impossible dans ces nations, de rappeler les hommes à la vraie amitié: comme le cultivateur peut, en brûlant la terre, détruire l'acide métallique, & lui rendre sa fécondité. Le philosophe, le politique, le moraliste peuvent éclairer, toucher les hommes, détruire l'amour du luxe & de la frivolité, & rendre aux ames leur fécondité pour les vertus sociales qui forment l'amitié.

Il n'est personne qui, au sortir de l'enfance, dans la jeunesse, avant qu'il eût embrassé un état, n'ait éprouvé pour l'homme juste, doux & bienfaisant une affection vive & tendre; il n'en est aucun qui au moment où ces sentimens sont nés dans son cœur, n'ait désiré de le rendre heureux. Cette espece d'enthousiasme, ou, si l'on veut, cet enjouement, est néces-

fairement l'effet d'un plaisir vif & touchant, produit par le spectacle de la bienfaisance, de la justice & de la douceur. Tout le monde a donc en effet éprouvé le sentiment de l'amitié vraie, pure & désintéressée ; il n'est personne à qui la nature n'ait appris qu'il est destiné à aimer ses semblables, & que l'amitié est une source de bonheur.

Il n'est personne, quelle que soit sa condition, son âge, son état, pour qui le récit des effets de l'amitié vraie, généreuse & parfaite ne forme un spectacle agréable, qui ne desiré dans ce moment un ami véritable, un ami parfait, qui ne se croie capable de l'être ; le principe de l'amitié subsiste donc toujours dans le cœur de l'homme ; & il agit sans cesse pour unir tous les hommes ; il les unit encore en effet, quoiqu'il ne produise pas tous les effets qu'il a produits dans des siècles moins livrés au luxe.

C'est donc en vain que l'on prétend justifier les incrédules ou les indifférens à l'amitié, en disant que ce sont moins des hommes insensibles que des hommes défabusés. On se défabuse sur les amis & non sur l'amitié : comme les alimens qui ont été nuisibles, ne détruisent point en nous le besoin de manger, les faux amis ne détruisent

truisent point dans notre cœur le besoin d'aimer. Mille fois trompé, le cœur capable d'aimer soupire encore après des amis véritables, les cherche & ne désespère jamais d'en trouver. Ces hommes défabusés ont manqué d'amis, dit Sénèque, parce qu'ils manquoient d'amitié.

S'il étoit nécessaire de confirmer par des autorités, une vérité dont l'homme porte la démonstration dans son cœur, nous pourrions citer toutes les nations.

L'amitié chez les Anciens étoit une divinité, & les symboles sous lesquels on la représentoit, formoient en quelque sorte un traité d'amitié pour le peuple: elle étoit peinte sous la forme d'un jeune homme dont la tête étoit nue; il étoit vêtu d'un habit grossier, au bas duquel étoient écrits ces mots, *la mort & la vie*; sur son front étoit écrit, *l'hiver & l'été*: son côté étoit ouvert jusqu'au cœur, que le jeune homme touchoit, & montrait avec son doigt: là étoient écrits ces mots, *de loin & de près*: au-dessous de la peinture étoit l'explication suivante.

La figure du jeune homme sous laquelle on représente l'amitié, apprend que jamais l'amitié ne vieillit. Sa tête est découverte, pour apprendre qu'on ne doit jamais cacher son amitié, ni rougir de son ami.

Son habit est grossier pour faire voir qu'on doit s'exposer à la fatigue, & même à l'indigence pour son ami. Les mots de *vie* & *de mort*, écrits sur le bas de la robe, apprennent qu'un ami véritable aime jusqu'à la mort. Les mots *d'été* & *d'hiver*, apprennent qu'on aime son ami dans l'adversité comme dans la prospérité. Le cœur du jeune homme est découvert pour faire voir qu'un ami n'a rien de caché pour son ami; enfin son bras est incliné, & il montre son cœur avec son doigt, pour apprendre que dans l'amitié, les paroles répondent aux sentimens, & les actions aux paroles. Les mots *de loin* & *de près*, écrits à côté du cœur, apprennent que ni le tems, ni l'éloignement n'affoiblisent l'amitié. (a)

Tous les effets & tous les caractères que nous attribuons à l'amitié, les Anciens les avoient renfermés dans les mots qui signifioient un ami : un ami se nommoit un nécessaire, *necessarius* & l'amitié une nécessité, *necessitudo*. Dans ces siècles reculés que nous nommons grossiers, on disoit en proverbe, qu'un ami étoit plus nécessaire que le feu & l'eau, parce que nous avons

(a) Gyrالد. de diis syntagm. 1.

besoin plus souvent de notre ami que de l'eau & du feu. (a)

Aujourd'hui le mot de *nécessaire* désigne un coffre ou étui qui renferme différens petits meubles & ustensiles commodes dans les voyages. Cet étui a pris chez les François le nom & la place qu'on donnoit à l'ami chez les Anciens. Le nécessaire est le véritable ami de l'homme de luxe.

Il semble que ce ne soit qu'aux dépens de la morale, que les arts agréables se perfectionnent. Le symbole sous lequel nous avons vu que les Anciens représentoient l'amitié, prouve en même tems & l'imperfection de la peinture, & la sublimité de la morale de ces tems. Ce n'est point ainsi que le Brun eût représenté l'amitié; mais c'est dans le siècle de le Brun que M. de la Roche-Foucault a dit, que l'amitié „ n'est qu'une société, qu'un ménage „ nagement réciproque d'intérêts, & qu'un „ échange de bons offices; enfin un commerce „ où l'amour propre se propose tous „ jours quelque chose à gagner. “

Oreste & Pylade avoient des Autels chez les Scythes; l'amitié pure, généreuse & désintéressée, ou même parfaite n'y étoit

(a) Cic. de amicit. Erasim. adag.

pas extraordinaire ; & chez les Grecs Aristote s'écrioit : Mes amis , il n'y a plus d'amis.

Les anciens Romains regardoient comme une lâcheté de rendre service dans l'espérance d'en retirer quelque utilité. Dans notre siècle , on croit que l'homme ne peut aimer que par intérêt , & que l'amitié pure , généreuse & désintéressée , n'est qu'un sentiment romanesque , une idée chimérique qui ne peut être adoptée que par ceux qui ne connoissent point les hommes.

Nous croyons avoir prouvé le contraire , & par la nature même de l'homme & par l'expérience de tous les peuples & de tous les tems qui déposent en faveur de notre sentiment. Peut-on combattre ces preuves par cette multitude d'amis faux ou foibles , que produit parmi nous le luxe , la frivolité , la fureur du crédit , & tant d'autres petites passions qui dominent aujourd'hui.

Si la corruption du siècle oblige le philosophe sensible & vertueux à dire , par exagération , il n'y a plus d'amis ; qu'il ajoute que nous pourrions tous être amis ; qu'il apprenne à l'ambitieux , à l'homme frivole , au voluptueux , qu'ils sont destinés à s'aimer , & qu'ils trouveront dans l'amitié une félicité , que ne peuvent procurer ni le luxe , ni les divertissemens ,

ni les dignités ; qu'il apprenne au Citoyen pauvre & obscur qu'il trouvera dans l'amitié un trésor plus précieux que l'or , une satisfaction qu'il chercheroit en vain dans la fortune & dans la grandeur. Peut-il faire de ses talens un plus noble usage ? Peut-il rendre aux hommes un service plus important qu'en les engageant à s'aimer ?

ARTICLE III.

De la haine.

TOUT ce qui augmente la puissance de l'homme & sa perfection , produit en lui un sentiment de plaisir ou de joie ; tout ce qui resserre son activité , tout ce qui diminue sa perfection ; tout ce qui met des bornes au pouvoir qu'il a naturellement de satisfaire ses desirs , produit en lui un sentiment de tristesse.

Lorsque l'homme apperçoit que le pouvoir qu'il a de satisfaire ses desirs ou son activité , diminue , & qu'il ne peut l'attribuer à une cause extérieure , il juge qu'il porte au-dedans de lui-même un principe qui affoiblit le pouvoir qu'il a de satisfaire

ses desirs , ou qui altère sa perfection , il éprouve un sentiment de tristesse. Tel est l'état d'un homme dont la lymphe est devenue âcre & caustique : cette lymphe qui baigne tous les organes de l'homme , met toutes les fibres de son corps dans un état d'irritation ; une foule de sentimens confus occupent son ame , & l'agitent sans l'éclairer , elle est inquiète & fatiguée sans connoître la cause du mal-aise qu'elle éprouve , elle est triste & chagrine , & cette tristesse , ce chagrin dont l'ame est affectée , se nomme *mélancolie*.

Si c'est une cause extérieure qui arrête l'activité de l'homme , ou qui diminue son pouvoir & sa perfection , la tristesse qu'il éprouve , est accompagnée d'un effort pour éloigner cette cause , ou pour la détruire , & se nomme *haine*. Tel est l'état d'un homme que l'on charge de chaînes , ou que l'on enferme dans un cachot.

De cette idée de la haine Spinoza conclut que les hommes sont portés naturellement à se haïr , parce que les hommes ayant des goûts & des besoins communs , chaque homme peut être un obstacle aux desirs de l'autre (a).

(a) Spinoza etic. part. 3. schol. prop. 11. prop. 12. schol. prop. 45.

De ces principes sur la nature de la haine, je conclus au contraire que les hommes sont portés naturellement à s'aimer, & que la haine que la nature inspire, n'a pour objet que le méchant; que par conséquent elle n'est point une disposition contraire à la sociabilité.

En effet, nous avons vu que l'union de l'homme avec ses semblables, le tire d'un état de foiblesse & de crainte qui le soumettoit à tous les animaux carnaciers : d'un état d'ignorance qui le confondoit presque avec les brutes : d'un état de pauvreté qui lui rendoit l'existence désagréable. L'union de l'homme avec ses semblables augmente donc en effet son pouvoir & sa perfection. Il aime donc naturellement ses semblables; loin de les haïr naturellement, comme le prétend Spinoza.

D'ailleurs nous avons vu que l'homme est non-seulement porté par ses besoins, par ses goûts & par ses inclinations à s'unir avec ses semblables, mais encore que par sa constitution organique il jouit de leurs plaisirs, & ressent leurs maux, qu'il partage avec eux ce qu'il possède, & même son nécessaire.

La haine que la nature inspire à un homme contre un autre homme, n'a donc pour objet, ni l'indigent, ni le malheu-

reux, ni le foible, ni l'homme heureux qui le laisse jouir en paix de ce qui est nécessaire à son existence, mais le méchant qui le rend malheureux, qui attaque sa vie, qui veut lui ravir le nécessaire que la nature ne refuse à aucun des Etres qu'elle produit.

L'homme de la nature ne voit donc le mal-faisant que comme un Etre avide de son malheur, qui se repait de ses souffrances, comme le tigre s'abreuve du sang des animaux foibles, & se nourrit de leur chair : il attaque le méchant comme il attaque le lion, le tigre, le léopard, &c. Sa haine ne finit que lorsqu'il a détruit cet ennemi de l'humanité, & c'est cette maniere d'envisager l'homme mal-faisant, qui rend implacables les haines des sauvages contre leurs ennemis.

La haine que la nature inspire à l'homme contre le méchant, n'est pas plus contraire à la sociabilité que la loi qui punit l'assassin : elle arme tous les hommes contre le méchant ; elle le corrige, ou le met hors d'état de nuire : elle est en quelque sorte le ministre que la nature a chargé de la venger des méchans qui violent ses loix, & nul méchant ne peut se flatter de lui échapper. Presque tous les scélérats fameux ont péri par la haine que leurs for-

faits avoient allumée : aucun n'a joui tranquillement du fruit de ses crimes ; au milieu de leurs prospérités même , tous voyoient comme Denis , le poignard vengeur suspendu sur leur tête.

La haine n'a des effets aussi terribles que pour les méchans qui ont violé toutes les loix de la nature , qui ont perverti toutes les inclinations naturelles ; & par conséquent qui sont aussi malheureux que mal-faisants ; que l'humanité n'ose ni entreprendre ni espérer de corriger , & , pour me servir des expressions de Sénèque pour lesquels il est bon de ne pas être.

Si le méchant , sans attaquer la vie des autres ou sans ravir ce qui est nécessaire à leur bonheur nuit seulement à leur plaisir , ou veut les faire servir à son bonheur ; la haine repousse ses efforts , & tâche de lui faire sentir le mal qu'il veut causer ; mais elle ne cherche point à détruire le mal-faisant , comme Hobbes & Spinoza le prétendent.

L'homme qui n'agit que pour être heureux , ne fait aussi que ce qui est nécessaire pour le devenir.

Si le méchant qui veut nuire , n'emploie que des moyens foibles , insuffisans , & petits : au lieu de l'attaquer on le méprise , ou l'on en rit ; la haine se change en aversion ou en dédain.

Lorsque l'homme peut soupçonner que celui qui fait du mal , n'a pas intention d'en faire , la haine se change en pitié , l'indulgence succède au premier mouvement de haine , on pardonne le mal qu'un homme fait par accident ou dans le délire. Un homme qui suit l'impression de la nature , ne voit dans les mal-faisants de cette espèce que des aveugles & des malheureux , & il est bien plus touché de leur sort , qu'offensé du mal qu'il en reçoit.

Enfin la haine s'apaise aussi-tôt que l'homme qui l'a fait naître , se corrigeant s'efforce de réparer le mal qu'il a fait.

La haine est donc une force réprimante destinée à contenir le mal-faisant , & dont la nature a confié la direction à la raison , à l'humanité , à l'équité : elles apprennent à l'homme que la nature ne l'a point fait méchant ; que le mal-faisant est souvent un homme offensé qui se venge , ou un aveugle qui s'égare , & qui ne voit pas le mal qu'il fait ; peut-être un malheureux que l'injustice , l'oppression , ou le besoin ont porté au mal , & certainement un homme à plaindre , s'il est assez malheureux pour être né méchant. Elles ne permettent à la haine que ce qui est nécessaire pour arrêter le mal , & rien contre l'homme.

Sans cesse la raison & l'humanité rappel-

lent l'homme à lui-même, & lorsque la haine s'allume au fond de son cœur, elles l'obligent à se regarder lui-même; elles lui demandent s'il est sûr, qu'il n'est pas tel que l'homme qu'il poursuit, s'il n'a pas envers les autres, envers celui même qu'il hait le tort dont il se plaint, s'il se croit seul exempt des défauts qui le choquent dans l'homme qu'il hait; s'il ne s'exagère pas les fautes qui excitent sa haine.

Spinoza reconnoît lui-même, que ces idées & ces réflexions peuvent facilement prévenir la haine, la faire cesser, ou en arrêter les effets. Ainsi, lorsque les courtisans de Philippe Roi de Macédoine vouloient l'engager à punir Nicanor, qui se plaignoit & parloit mal de lui; ce Prince leur répondit: „ Ce Nicanor, qui se plaint
 „ de moi est un homme de bien, n'au-
 „ rois-je point quelque tort envers lui?
 „ qu'on l'examine ". On trouva qu'en effet Nicanor tout honnête-homme qu'il étoit, vivoit dans la plus extrême pauvreté. Philippe reconnut la vérité de ce qu'il avoit soupçonné, il envoya une gratification considérable à Nicanor (a).

(a) Plutar. Dits notables des anciens Rois.

Renfermée dans les bornes que la nature lui prescrit, la haine est donc un principe de sociabilité, & non pas une cause de discorde & de guerre, puisqu'elle ne tend qu'à réprimer la méchanceté, à faire sentir à l'homme qu'elle est contraire à son bonheur, & par conséquent à le rappeler à la bienfaisance, comme au seul moyen d'obtenir le bonheur qu'il desire.

Aux principes que nous venons d'établir sur la haine, on opposera peut-être l'exemple des misantropes qui haïssent tous les hommes : mais la rareté de ces exemples, & la surprise qu'ils excitent, prouvent que leur haine pour les hommes n'est pas un état naturel, & justifient notre sentiment. Ces misantropes sont des malades, comme nous le ferons voir, lorsque nous examinerons les causes qui rendent les hommes mal-faisants.



ARTICLE IV.

De la colere.

C'EST par le plaisir & par la douleur, que l'homme connoît les objets utiles ou nuisibles à sa conservation, & la douleur est toujours proportionnée à la nature & à la qualité du danger qu'il éprouve. Lorsque la douleur est foible dans son origine & qu'elle s'accroît lentement, l'ame prévoit le péril, elle fait où il faut arrêter l'objet qui la cause, elle prend des mesures pour l'écarter, ou pour l'arrêter.

Lorsque la douleur est subite, imprévue & capable de mettre le corps dans un péril imminent, l'ame s'irrite brusquement, attaque l'objet qui cause le péril, & s'efforce de le détruire, parce que n'ayant point apperçu de degrés dans le mal qu'il cause, & son action étant imprévue, elle n'a pas le tems de graduer ou de mesurer ses efforts contre l'objet qui l'irrite.

La colere est donc une haine active, violente, impétueuse qui attaque & qui s'efforce de détruire sans retour & sans délai l'objet qui cause de la douleur.

Ainsi dans une douleur extrême & su-

bite, la colere anime toutes les facultés de l'homme, elle multiplie ses forces, & les tourne contre l'objet qui la cause, aucun péril ne l'arrête, elle ne cesse que par la destruction de cet objet.

Dans l'institution de la nature, tout ce qui fait ressentir à l'homme une douleur extrême, est capable de produire une mort soudaine & prompte; la colere qui accompagne cette douleur, qui réunit toutes les forces de l'homme contre l'objet qui la cause, qui ne lui permet pas de délibérer, qui fait disparaître à ses yeux le péril; une telle colere, dis-je, est certainement le moyen le plus efficace que la nature puisse employer pour la conservation de l'homme, dans un danger aussi pressant.

La colere tombe & s'évanouit aussi-tôt que la cause qui l'a produite, cesse. La colere n'est donc que défensive, lors même qu'elle est extrême, & dans l'institution de la nature, la douleur n'est extrême que dans le cas où elle est capable de détruire le corps.

Comme la colere naît de l'impression douloureuse, subite & imprévue que produisent en nous les objets extérieurs, les hommes foibles & délicats; les femmes, les vieillards, les enfans sont communément plus sujets à la colere que les autres

hommes. Exposés par leur délicatesse , par leur foiblesse & par leur inexpérience à être offensés ou blessés plus facilement , & souvent par ceux qui ne veulent ni leur nuire , ni leur déplaire , la nature leur a donné la colere comme une espece de sauve-garde qui avertit de leur foiblesse & de leur péril tout ce qui les environne , qui arrête l'homme indifférent qui les bleçoit sans le vouloir , qui soulève toutes les ames sensibles contre le méchant , contre l'oppresser , qui appelle à leurs secours tout ce qui peut les sauver : ainsi sans être dangereuse pour les autres , la colere est utile à la sûreté & au bonheur des hommes.

Si les hommes forts & robustes , si ceux qui sont nés riches & puissants , si les Princes & les Souverains sont si sujets à la colere ; si leur colere produit des effets funestes à l'humanité , ce n'est point à la nature qu'il faut l'imputer ; ce n'est point la nature , c'est l'éducation qui rend tous ces hommes emportés , violents , faciles à irriter , terribles dans leurs emportemens. C'est une vérité que l'antiquité nous a transmise sous l'emblème d'Achille nourri de la moëlle des lions & des tigres. Ce n'est point la nature qui les a rendu ignorans , foibles , efféminés & vains ; ce n'est

point elle qui a soumis à des hommes aussi vicieux & aussi incapables le bonheur & la vie des autres hommes.

Ne leur a-t-elle pas donné la raison pour les calmer, pour réprimer l'impétuosité de leur colere, en leur peignant ses effets, en leur faisant sentir leurs injustices?

C'est cet empire naturel de la raison sur l'homme irrité, qu'Homere nous représente sous la fable de Minerve qui descend du Ciel pour empêcher Achille de tuer Agamemnon, lorsqu'il veut lui ôter Briséis; elle le retient par les cheveux; ses regards le font trembler & l'arrêtent; alors elle lui dit: „ C'est Junon qui m'envoie pour
 „ vous persuader de réprimer votre colere
 „ contre Agamemnon, elle vous aime tous
 „ deux, & elle ne veut pas que votre
 „ querelle-soit funeste à l'un ou à l'autre:
 „ modérez-vous & je vous promets une
 „ récompense bien plus grande que le plaisir
 „ que vous aurez en vous livrant à votre emportement ”.

Voilà ce que la raison dit à tout homme puissant & irrité. Si tous ne lui obéissent pas comme Achille, c'est que tous ont bien comme lui été nourris de la moëlle des tigres & des lions, & qu'ils n'ont pas été comme lui instruits par le Centaure-Chiron,

Chiron, à suivre les regles de la prudence, & à regarder l'injustice comme le plus grand des maux.

Quelquefois la colere a pour cause l'idée excessive que l'homme se fait de soi-même & de son mérite ; quiconque s'est formé cette idée de lui-même, est heureux par elle ; c'est une espece de tableau qu'il a sans cesse devant les yeux, & qu'il contemple avec délices : tout ce qui le contredit est inattendu, & tend à affoiblir l'idée qu'il a de sa personne : on attaque son bonheur dans son principe, il s'irrite & anéantiroit, s'il le pouvoit, l'homme qui ose douter de ses arrêts, comme l'assassin qui attaque sa vie.

Mais ce n'est point la nature qui donne à l'homme cette vanité : combien n'a-t-elle pas pris de précautions pour le rendre modeste ? Les bornes de son intelligence, la foiblesse de son esprit & de sa personne ; les égaremens de son cœur, osons le dire, les sottises de l'un & de l'autre, car il n'est point d'homme qui ne s'en reproche ; ne font-elles pas autant de préservatifs contre la présomption & contre la vanité, qui rendent l'homme si facile à irriter, si dur pour ceux qui le contredisent, ou qui n'ont pas pour lui le degré d'admiration qu'il croit mériter.

Ainsi dans l'ordre de la nature, toutes les fois que la colere est inutile & injuste, la raison & l'humanité la répriment & ne la laissent agir que, lorsqu'il est nécessaire pour la conservation & pour le bonheur de l'homme; elle n'est donc point dans le système de la nature, un principe de discord & de guerre, elle ne le devient que dans les hommes que l'éducation a pervertis, ou sur lesquels la raison n'a point d'empire, qui ont conservé la délicatesse & l'ignorance de l'enfance.

Il ne fera pas inutile d'opposer à ces petits hommes durs, violens & emportés, quelques exemples propres à réprimer leurs fougues.

Deux soldats se déchaînoient contre Antigone; ils étoient auprès de sa tente, & il les entendoit; il souleva la toile de la tente & leur dit: éloignez-vous, de peur que le Roi ne vous entende (a).

Philippe de Macédoine recevant une Ambassade de la part des Athéniens, demanda aux Ambassadeurs ce qu'il pouvoit faire d'agréable aux Athéniens? C'est de vous pendre, répondit Démocharès, un des Athéniens: toute l'assemblée fut indignée

(a) Plutar. Dits not. des anciens Rois.

de la réponse. Pour Philippe, il fit congédier Démocharès & se contenta de dire aux autres envoyés : „ Athéniens, dites à vos „ Concitoyens que ceux qui tiennent de „ semblables discours , sont plus orgueilleux que ceux qui les entendent sans les „ punir ” (a).

Auguste supporta long - tems l'Historien Timagene qui lançoit contre lui des traits de satire, que la malignité recueilloit. Ce Prince qui ne les ignoroit pas, l'avertit plusieurs fois , mais inutilement , d'être plus circonspect. Ne pouvant le corriger, il se contenta de lui défendre l'entrée de son palais.

Que tous ceux qui se croient offensés, dit Sénèque en rapportant ces faits, se rappellent ces exemples, que chacun dise en soi-même, suis-je plus puissant & plus grand qu'Antigonus, que Philippe, qu'Auguste : cependant ils ont supporté patiemment la médifance, la raillerie, les outrages. Qui suis-je donc, pour que ce soit un crime si énorme que de me déplaire, de me contredire ou de m'offenser (b)?

La raison trouve toujours dans celui

(a) *Ibid.*

(b) De irâ , l. 3 , c. 23. 24.

même qui nous offense, un motif pour ne pas nous irriter contre lui : dans l'enfant, c'est son âge, dans une femme, c'est son sexe, dans un inconnu, c'est la franchise & la liberté, dans l'homme de notre société, c'est la familiarité.

Lors même qu'aucun de ces motifs n'excuse l'offense qu'on nous fait; on trouve des raisons de ne pas s'en irriter dans son propre intérêt : ainsi lorsque les courtisans vouloient engager Philippe à chasser un médisant qui le déchiroit, il leur répondit : Je m'en garderai bien, ce médisant iroit porter ailleurs les médisances. Ainsi, lorsqu'on lui rapportoit les déclamations des Rhéteurs d'Athènes contre lui : Je leur suis obligé, répondit-il, sans leurs invectives, j'aurois peut-être été ce qu'ils me reprochent d'être (a).

Une bonne éducation peut prévenir les effets de la colere; telle étoit l'éducation des Lacédémoniens. Quand ils alloient combattre, ils dissipoient la colere avec le son des flûtes, & sacrifioient aux Muses, afin de jouir de toute leur raison. Lorsqu'ils avoient mis l'ennemi en déroute,

(a) Plutar. Comment il faut retenir sa colere.

ils ne le poursuivoient point, dit Plutarque, ils manioient & retenoient leur colere, aussi aisément que leurs épées. Cet empire sur les premiers mouvemens de la colere est un des principaux objets de l'éducation Chinoise. „ Communément on
 „ ne voit rien d'aigre, de dur ou d'em-
 „ porté dans leurs discours ou dans leurs
 „ manieres ; & cette modération se re-
 „ marque jusque parmi les gens du peu-
 „ ple. Je me trouvai un jour, dit le Pere
 „ Fonteney, dans un chemin étroit & pro-
 „ fond, ou il se fit dans peu de tems un
 „ grand embarras de charrettes ; je crus
 „ qu'on alloit s'emporter, se dire des in-
 „ jures, & peut-être se battre, comme
 „ on fait souvent en Europe : mais je fus
 „ fort surpris de voir des gens qui se sa-
 „ luoient, qui se parloient avec douceur,
 „ comme s'ils se fussent connus, & aimés
 „ depuis long-tems, & qui s'aïdoient mu-
 „ tuellement à se débarrasser ” (a).

(a) Du Halde, description de la Chine,
 t. 2, p. 75.

ARTICLE V.

*Du desir que l'homme a de corriger celui
qui lui a fait du mal.*

LORSQU'UN homme que nous n'avons point offensé nous attaque ou nous blesse, nous jugeons qu'il est ennemi de notre bonheur, ou qu'il le compte pour rien, & qu'il peut nous sacrifier à ses caprices ou à ses fantaisies : lors même qu'il ne nous fait point de mal, nous en craignons de sa part.

Cet état de crainte est pénible, & nous nous efforçons d'en sortir, en changeant cette disposition à nous faire du mal, que nous supposons dans l'homme qui nous en a fait de dessein prémédité, ou par insensibilité pour nous.

Nous avons prouvé que l'homme a naturellement de la répugnance à faire du mal à ses semblables, qu'il est naturellement leur ami, qu'il desiré de procurer leur bonheur, & qu'il ne fait que le mal nécessaire, pour n'être pas malheureux lui-même. Ainsi, en ne suivant que les inspirations de la nature, nous nous effor-

sons de changer la disposition de l'homme qui nous a fait du mal , en lui rendant service , en lui témoignant de l'amitié. Si nos efforts pour nous concilier son amitié sont inutiles , nous jugeons qu'un intérêt plus puissant l'a porté à nous faire du mal ; alors nous tâchons d'arrêter l'effet de sa mauvaise volonté , ou de son indifférence , en lui faisant sentir que nous pouvons troubler son bonheur. Nous voulons donc qu'il éprouve du mal , & qu'il sache que c'est nous qui le causons , & qu'il ne l'éprouve que parce qu'il a le premier attaqué notre bonheur.

Le desir que nous avons de faire du mal à cet homme n'est point un sentiment de haine , c'est un desir de faire du mal à un homme qui nous en a fait , sans que nous l'ayons offensé , qui desir encore de nous en faire , & qui ne peut cesser de le desirer , que par la crainte d'éprouver de notre part le mal qu'il nous fait.

L'homme qui devient l'objet de ce desir , est un ennemi toujours armé , contre lequel il nous tient sans cesse dans un état de défense. Ce desir n'a point pour objet le passé , mais l'avenir ; la nature ne le fait point naître dans le cœur de l'homme pour rendre le mal qu'on lui a fait.

mais pour empêcher qu'on ne lui en fasse (a).

Le mal que nous voulons faire à celui qui nous en fait, n'est destiné qu'à changer la disposition dans laquelle nous sommes sûrs qu'il est encore de nous en faire, & dont nous ne pouvons éviter les effets qu'en lui faisant nous-mêmes du mal, puisque la mauvaise volonté subsiste; quoique, pour la changer, nous ayons employé tous les moyens que la raison & la bienfaisance nous fournissoient.

Lors même que la nature autorise ce desir, elle condamne comme un sentiment inhumain & barbare, la satisfaction que l'homme éprouve en rendant le mal qu'on lui a fait.

Le desir de faire du mal à celui qui nous en a fait, lorsqu'il est renfermé dans les bornes que la nature lui prescrit, est donc bien différent de la vengeance qui n'a pour objet que de prouver notre supériorité sur celui qui nous a offensés. Ce dernier sentiment est inhumain & bas, condamné par la raison, désavoué & puni par la nature.

(a) Senec. de irâ, l. 2, c. 31.

Tous les peuples ont cru que le desir de punir ne devoit poursuivre que l'homme dont le cœur étoit porté au mal , qui le commettoit de dessein prémédité , sans scrupule , & sans remords. Chez tous les peuples, les supplians devenoient des hommes sacrés, c'étoient des amis, des freres réconciliés ; leur qualité seule de suppliant éteignoit la haine , & effaçoit jusqu'au souvenir du mal qu'on en avoit reçu , & le vindicatif implacable pour le suppliant, n'excitoit pas moins d'horreur que le barbare qui violoit les loix de l'humanité. Dans ces siècles que leur antiquité nous fait regarder comme barbares , Jupiter étoit le protecteur des supplians , comme des Hôtes , & les prieres étoient filles de Jupiter , elles excitoient sa colere contre le vindicatif qu'elles ne touchoient pas , elles attiroient sur lui la colere & la vengeance des Dieux. Toute l'histoire ancienne nous représente la qualité de suppliant comme un titre respectable & sacré (a).

Cette clémence naturelle est un modérateur que la nature donne au desir que l'homme a de punir celui qui lui fait du

(a) Odyss. l. 9. v. 269. Hesiod. op. v. 327. Antiquit. Hom. l. 3. c. 15.

mal. C'est elle qui a par-tout élevé des asiles, & qui les a rendu inviolables pour tous les malfaiteurs involontaires, pour tous ceux qui avoient commis le crime, séduits ou entraînés par la fureur momentanée d'une passion; mais dont le cœur étoit déchiré par les remords.

Les lieux sacrés répandus par toute la terre, n'apprennent-ils pas à tous les hommes, que l'ignorance & le repentir sont des asiles naturels qui doivent arrêter la vengeance; les Furies qui poursuivent partout Oreste & qui n'entrent point dans le temple d'Apollon où il s'est réfugié, n'apprennent-elles point au vindicatif, à l'homme implacable, qu'il est plus cruel que les Furies (a)?

La vengeance n'est donc point un sentiment inspiré par la nature, c'est l'ouvrage des passions, des préjugés, de l'erreur ou de l'éducation. Telle est l'origine de la vengeance inhumaine dans les nations guerrières, dans les grands, dans les personnes foibles, dans les hommes simples & ignorants, lorsqu'on les a trompés.

Les peuples qui négligent la culture de la terre, & qui vivent de brigandage,

(a) *Æneid. l. 4.*

s'occupent principalement dans leur éducation & dans leur morale, à rendre les hommes braves & intrépides; c'est à ces qualités que l'on attache principalement l'estime, la considération & la gloire. Tout ce qui pourroit avoir l'apparence de la crainte, est condamné comme une foiblesse, ou méprisé comme une lâcheté. Un homme est également deshonoré en s'efforçant de gagner un ennemi, en pardonnant une injure, ou en la réparant, parce que ces actions ont pour principe la crainte de ressentir du mal ou d'en faire; crainte qui rendroit la nation moins terrible. La vengeance est donc cruelle & inhumaine chez ces peuples, par une suite de leur éducation & de leur constitution politique, qui sont contraires à l'état naturel de l'homme, puisque nous avons vu que la nature a départi à tous les hommes ce qui étoit nécessaire pour subsister par toute la terre, sans nuire à leurs semblables. Tels furent les Arabes, les Gaulois, &c.

Telle est la vengeance entre les hommes armés. Les hommes qui portent une arme dans la société, déclarent qu'ils font d'une grande délicatesse sur les égards; qu'ils exigent du respect, des ménagemens, & qu'ils traiteront en ennemis ceux qui leur refuseront ce qu'ils croient qu'on leur doit. Ils dé-

clarent qu'ils prétendent être redoutables & se faire craindre. Voilà naturellement les prétentions des hommes armés dans une société; voilà les idées & les sentimens qui s'établissent dans leur esprit & dans leur cœur.

Le plus léger manquement dans l'étiquette de respect & de politesse que ces hommes se sont faite, leur prouve qu'on n'a point pour eux cette crainte qu'ils prétendent inspirer; ils exigent une réparation qui puisse prouver que celui qui les a offensés les craint. L'homme par lequel ils se prétendent offensés, ne peut leur accorder cette satisfaction, sans se deshonnorer: car un homme armé qui craint un autre homme armé comme lui, manque de courage, & se rend méprisable dans une nation où la profession des armes est honorée; ce qui, pour le dire en passant, prouve que c'est une contradiction d'autoriser le port d'armes, & de défendre les duels.

Le port d'armes qui est le principe de cette vengeance, est une absurdité. Il est également contraire à la nature & à la raison, que l'homme soit armé dans une société, au milieu de ses Concitoyens, où tout le monde est sous la protection & sous la sauve-garde des loix, où les loix

Seules doivent rendre le Citoyen malheureux, où personne n'a droit sur la vie du Citoyen. L'homme armé dans la société se déclare le tyran de tout ce qui n'est pas armé, & l'ennemi de tout ce qui l'est; il déclare qu'il ne reconnoît point l'autorité des loix, qu'il versera le sang de ses Concitoyens pour la plus légère omission, si on ne respecte pas tous ses caprices, si l'on ne lui accorde pas toutes ses prétentions; il n'est ni dans l'état naturel de l'homme, ni dans l'état de Citoyen: c'est un tigre au milieu des hommes.

Les souverains & les grands se vengent avec inhumanité, parce qu'ils ont étouffé le sentiment de leur égalité naturelle avec les autres hommes. Lorsque les Rois de l'Orient se furent persuadés qu'ils étoient d'une nature supérieure aux autres hommes, ils ne mirent point de bornes à leurs rigueurs contre ceux qui les offensoient, parce que l'offense leur parut si grande qu'elle ne pouvoit mériter de pardon, & qu'elle étoit digne de toutes les peines. L'humanité qui arrête la vengeance n'agissoit plus en faveur du malheureux, par lequel ils se croyoient offensés, parce qu'il n'y a plus de sentiment d'humanité dans l'homme qui se croit d'une nature supérieure aux autres; comme il n'y en a point

dans l'homme pour l'animal qui le blesse ; pour l'insecte qui le pique.

Dans les nations où les Grands sont assez ignorants & assez malheureux pour se croire naturellement d'une espèce différente des autres hommes ; leur vengeance est encore excessive & inhumaine par les mêmes raisons : elle l'est jusque dans le noble d'hier pour le paysan , parce que les Patentes qui l'ont anobli ont effacé en lui le sentiment de son égalité naturelle avec le paysan.

Enfin , la vengeance est souvent excessive dans les personnes foibles , & dans les ignorans que l'on a trompés.

Il est bien difficile de rassurer une personne foible contre la crainte du puissant qui l'a blessée ou offensée. Le sentiment continuel & vif de sa foiblesse , le souvenir du mal qu'on lui a fait , lui rend suspectes toutes les protestations de réconciliation , de zèle & d'amitié. Pour se procurer cette sécurité sans laquelle nous avons vu qu'il n'y a point de bonheur pour l'homme ; la personne foible anéantit , si elle le peut , le fort qui l'a blessée , qui pourroit encore la rendre malheureuse , s'il existoit , & dont l'existence seule la rend en effet malheureuse par la crainte qu'il inspire. La destruction du puissant qui

a fait du mal au foible, se présente à son esprit, non comme une vengeance, mais comme le seul moyen d'échapper au péril.

Il en est de même des hommes ignorans & simples qu'on a trompés, le peu d'étendue de leur esprit les empêche de sentir la force des raisons qu'on leur donne pour les rassurer ; la vraisemblance & la possibilité sont pour eux une même chose ; ils ne voient point de degrés dans les vraisemblances, rien ne peut les empêcher de craindre un homme qui leur a fait du mal, ils ne sont en sûreté que par sa mort : sa vie les rendroit malheureux, comme nous avons vu que la crainte des animaux carnaciers rend les hommes qui sont désarmés, assez malheureux pour s'enfoncer dans des précipices & dans des cavernes, afin de se dérober à cette crainte.

Voilà l'origine de ces vengeances cruelles & inhumaines, que Mandeville regarde comme l'effet d'un prétendu instinct pour la supériorité.

Le pouvoir de faire du mal n'est pas la puissance à laquelle l'homme aspire naturellement : par sa constitution organique, il ne peut voir souffrir un autre homme sans être malheureux, & il est porté par une disposition naturelle à faire du bien à ses semblables : le mal des autres n'est

nécessaire pour satisfaire aucun de ses besoins ; ainsi , dans l'institution de la nature , ce n'est point en faisant du mal , mais en faisant du bien , que l'homme tend à la supériorité , & qu'il cherche à s'assurer de la condescendance des autres hommes à ses desirs , comme le prétend Mandeville ; cet écrivain avoit pris les vices de son siècle , pour des dispositions naturelles : il pouvoit , par la force de cette logique , prouver que Londres a toujours été , & que les premiers habitans de l'Angleterre étoient habillés , & se nourrissoient comme les Anglois de notre siècle.

Je ne nie pas que l'homme ne voie avec plaisir dans sa vengeance, une preuve de sa supériorité sur celui qui l'a offensé ; mais dans l'ordre de la nature , cette preuve de sa supériorité ne lui plaît que comme un garant de sa sécurité : c'est à l'homme vain, foible & mal-faisant , par une suite de la mauvaise constitution de ses organes , que la vengeance plaît comme spectacle ; l'homme simple ne desire de punir celui qui lui a fait du mal , que pour le corriger , pour se reconcilier avec lui , & pour pouvoir aimer un homme qu'il étoit forcé de haïr. Ames dures & vaines , qui prétendez qu'il est naturel de haïr son semblable & son ennemi ! voyez Scipion verser des larmes ,
lorsqu'on

lorsqu'on lui amène Syphax chargé de chaînes. Voyez-le délier lui-même les chaînes de ce malheureux prince, le consoler, & le traiter comme un ami (a).

Sénèque connoissoit bien mieux la nature humaine, que Mandeville : la puissance de nuire est exécrationnable, dit-il, & contraire à la nature de l'homme, puisqu'il n'est rien que la bienfaisance ne lui soumette. Voyez, continue-t-il, voyez les éléphants domptés, les taureaux dociles à la voix d'une femme & d'un enfant ; les dragons apprivoisés, ramper dans les maisons sans faire de mal : nous n'écraserions ni les vipères, ni les serpens, si nous pouvions les apprivoiser comme les autres animaux (b).

Lorsqu'Adrien fut parvenu à l'empire, un de ses plus cruels ennemis craignoit son ressentiment ; l'empereur en l'appercevant, lui cria : Vous voilà en sûreté, *evassisti* (c).

Les Egyptiens s'étoient emportés avec fureur contre Constantin ; ils l'avoient outragé, ils avoient insulté sa statue, & en avoient défiguré la tête à coup de pierres : ce désordre excita la colère des courtisans ;

(a) Vie de Scipion.

(b) Senec. *ibid.*

(c) Spartian in Adriano.

Tome I.

ils s'efforcèrent d'exagérer le crime des Egyptiens, & pressoient l'empereur de les punir avec la dernière rigueur, pour la sûreté de sa personne, & pour l'honneur de l'empire. Constantin, fatigué de leurs discours, porta sa main sur sa tête, & dit : Je ne me sens ni mal, ni blessure (a).

On voit dans le code Théodosien une loi, par laquelle l'empereur se réserve la connoissance des médisances, des railleries, & des libelles faits contre lui, & défend expressément d'en punir les auteurs, parce que, dit cet empereur, „ s'ils en ont „ usé ainsi par légèreté d'esprit, il faut de „ mon côté user de mépris ; si c'est par „ folie, je leur dois de la commisération, „ & si c'est pour m'offenser, je leur pardonne ” (b).

Louis XII, à son avènement au trône, déclara qu'il pardonnoit à tous ceux qui l'avoient offensé. Lorsqu'il entra dans Gènes, dont les citoyens lui étoient infidèles, il prit pour devise la reine des abeilles, avec cette inscription ; *notre roi n'a point d'aiguillon*, & il pardonna aux Génois.

(a) Chrysost. t. 1. hom. 20.

(b) Cod. Théod. t. 3, n. 43.

La clémence d'Adrien, de Constantin, de Théodose, de Louis XII, ont-elles affoibli leur autorité, ébranlé leur puissance, ne prouve-t-elle pas mieux leur grandeur, la supériorité, l'élévation de leur courage, que la mort ou l'exil de leurs ennemis? La vraie grandeur n'est pas de commander à vingt ou à cent mille forcés, qui sont toujours prêts à faire tous les maux qu'on leur ordonnera de faire, c'est de ne les employer que pour le bonheur de l'humanité: l'homme qui se venge cruellement, a été vivement blessé, il craint de l'être encore: l'homme qui pardonne ne craint pas: le pardon prouve donc en effet la puissance & la grandeur, mieux que la vengeance: une pierre jetée dans une grande mer, dit le poète Sadi, n'excite point une tempête, ni une injure dans une grande ame.

Les anciens ne prononçoient point le nom de Jupiter, sans lui donner les attributs de la bonté, & de la puissance qui le rendoient le premier des dieux, mais jamais ils ne l'ont appelé très-puissant, qu'ils ne l'aient auparavant qualifié très-bon. Jupiter, *Optimus, Maximus*: voilà ses titres pour mériter les hommages des hommes.

Ce n'étoit point par le spectacle des nations vaincues ou enchaînées, qu'Antonin

représentoit la grandeur & la puissance impériale , c'étoit sous l'emblème de la foudre qui reposoit sur un couffin , c'est sous ce symbole qu'il a voulu que les médailles le fissent connoître à la postérité.

Ce que nous avons dit , prouve que dans l'institution de la nature , le desir de faire du mal à l'homme qui nous en a fait , est un principe de Sociabilité , puisqu'il tend à détruire dans l'homme le desir de faire du mal , & qu'il est bien différent de la vengeance : la vengeance est une barbarie que la nature désavoue ; c'est l'ouvrage du préjugé , de l'erreur , de l'éducation ; & tel est l'ordre de la nature que l'homme ne peut franchir les bornes qu'elle a prescrites au desir de punir celui qui a fait du mal , sans s'exposer aux plus grands maux.

Voyez dans l'histoire des malheurs de l'humanité , ceux que la vengeance a produits , vous y trouverez des meurtres , des emprisonnemens , des parricides , des villes ravagées , des trônes renversés , des empires florissans convertis en déserts : par-tout vous voyez la vengeance également funeste à celui qu'elle anime , & à celui qui en est l'objet : par un ordre immuable de la nature , l'excès & le malheur s'accompagnent constamment : elle a

voulu que les effets funestes de la vengeance apprissent aux hommes, qu'elle ne leur permet que le mal nécessaire pour rétablir l'ordre de la société ; qu'au-delà de ce qui est nécessaire pour corriger le mal-faisant, elle a placé le désordre, les malheurs, les remords pour punir le vindicatif.

La nature a voulu que ces malheurs mêmes fussent utiles à l'humanité : elle a, comme nous l'avons vu, doué l'homme de raison & de mémoire ; la mémoire conserve les faits qui l'intéressent ; la raison en découvre les causes : elle lie les idées des causes & celles des effets : elle devient prévoyante : l'homme éclairé par la raison & par l'histoire, voit l'idée de la vengeance avec l'image des effets funestes qu'elle a produits ; il ne peut ni éprouver le desir de faire du mal, ni sentir naître au-dedans de lui-même les premiers mouvemens de la vengeance, sans que l'image effrayante de ces effets, s'offre à son esprit. L'humanité, la clémence que la vengeance avoit étouffées, renaissent dans le cœur de l'homme offensé ; elles prennent en quelque sorte sous leur protection l'homme qui a fait du mal, & ne permettent contre lui que ce qui est nécessaire pour le faire rentrer dans l'ordre, en changeant la

disposition qu'il paroïssoit avoir à faire du mal.

Une génération transmet à la génération suivante, ses observations, ses expériences : ainsi par une institution sage de la nature, les malheurs produits par la vengeance deviennent des exemples & des leçons utiles à toute la terre : le plaisir d'instruire, & le besoin de connoître, les communiquent à tous les hommes, & les conservent dans tous les siècles.

C'est ainsi que la curiosité de l'esprit, qui ne paroît aux hommes superficiels, que l'effet de l'oïiveté & le partage des hommes inutiles, se lie avec le système de la Sociabilité, & contribue au bonheur des hommes, non-seulement par le plaisir qu'elle leur procure, mais encore par la terreur qu'elle inspire au méchant.

L'historien, le littérateur, le philosophe qui consacre & qui rappelle la mémoire des effets de la vengeance, est un moniteur zélé qui apprend au méchant, au vindicatif le malheur qu'il se prépare : il ouvre à ses yeux l'abîme dans lequel il va se précipiter, & que son ignorance lui cacheoit : si les malheurs que produit la vengeance sont inutiles, ce n'est qu'à cette portion d'hommes qui ne font point usage de leur raison.

Nous avons découvert jusqu'ici six inclinations dans l'homme considéré comme sensible, ou comme pensant, l'humanité, la reconnoissance & l'amitié, la haine, la colere & le desir de corriger celui qui nous a fait du mal : trois le portent à s'unir à ses semblables, & à procurer leur bonheur : trois tendent à l'empêcher de s'en séparer, & de leur faire du mal ; elles sont toutes dans le cœur de chacun des hommes, pour le porter à la bienfaisance, & pour le soulever contre la méchanceté : les trois premières produisent dans le cœur de chaque homme un poids, une force intérieure qui le conduit à la paix, & qui le rend bienfaisant par l'attrait du plaisir : les trois dernières produisent hors de chaque homme une puissance redoutable qui l'éloigne de la méchanceté par la terreur, par les désagrémens & par le malheur.



qu'il le voit commettre , il suppose dans le cœur du mal-faisant , de l'indifférence pour les autres , ou un penchant à leur nuire , penchant qu'il ne tient point de la nature , & qui se présente à l'esprit ; premièrement comme une dégradation de l'homme ; secondement comme une qualité mauvaise & odieuse.

L'idée de la méchanceté est donc toujours accompagnée d'un sentiment de haine & d'indignation ou de mépris ; elle ne s'offre jamais à son esprit , que comme un mal ; il craint d'être méchant ; il est en garde contre tous les mouvemens de son cœur , qui le portent à faire du mal : ce n'est pas seulement par une indulgence naturelle qu'il n'est pas mal-faisant, c'est par réflexion, par principe ; ce n'est pas seulement l'humanité qui l'empêche de nuire , c'est l'autorité de la raison , c'est l'amour propre éclairé.

Il est aisé de concevoir comment les actions utiles au bonheur de la société , produisent des jugemens & des sentimens opposés : un esprit droit qui recherche ce qui détermine un homme à faire du bien aux autres , juge qu'il est animé de desir de les rendre heureux ; il voit en lui un être qui semble oublier son propre bonheur , & négliger d'en jouir , pour s'occuper du bon-

heur des autres : il voit dans le bienfaisant une qualité qui le rend supérieur aux autres hommes : il voit que la bienfaisance lui procure un plaisir qui lui fait oublier tous ses avantages. Il se forme dans son esprit un jugement, par lequel il prononce que la bienfaisance est une qualité estimable, & une source de bonheur.

Tous les hommes jugent donc naturellement qu'il est bon d'être bienfaisant ; & ce jugement devient un principe qui s'unit à la bienfaisance naturelle, & qui dirige les actions de l'homme vers l'utilité des autres.

En douant l'homme du sentiment de l'humanité, la nature ne permet pas qu'il soit mal-faisant ou insensible pour le malheureux qui l'invoque ; en rendant agréable pour lui le bonheur des autres, elle l'empêche de le troubler ; en lui accordant la raison qui fait estimer la bienfaisance comme une qualité précieuse, comme un avantage, elle l'oblige, pour ainsi dire, à sortir de lui-même, à chercher son bonheur dans les actions qui rendent ses semblables heureux, & elle récompense le bienfaisant par un plaisir plus délicieux & plus pur que les plaisirs des sens : elle attache aux objets du luxe & de la volupté, la satiété, le dégoût & l'ennui, mais elle unit

inséparablement le plaisir à la bienfaisance.

Lorsque Xerxès eut proposé une récompense à ceux qui inventeroient un nouveau plaisir ; chaque découverte que l'on faisoit , épuisoit la ressource de son bonheur , & le rendoit moins capable d'être heureux : le bonheur de Tite au contraire , augmentoit à mesure qu'il multiplioit ses bienfaits.

Ainsi l'homme , en réfléchissant sur le principe de ses actions , connoît par la lumière de la raison , que la nature attache le bonheur à la bienfaisance , qu'il en est la récompense , & que le bonheur qu'il procure aux autres , est la mesure de celui qu'il ressent : ce jugement devient un principe qui dirige les actions de chaque homme vers le bonheur des autres , lorsqu'il n'y est pas déterminé par un plaisir présent & actuel , lors même qu'il faut essuyer quelque dégoût , ou vaincre quelque répugnance ; parce qu'il rend présent à l'esprit le bonheur attaché aux actes de bienfaisance : la vue de ce bonheur fait disparaître le désagrément capable d'arrêter la bienfaisance naturelle ; par le moyen des jugemens que l'homme porte sur ses actions , la nature tend à rendre dans chaque particulier , la bienfaisance aussi utile qu'elle le peut être au bonheur général ; elle empêche que l'homme n'emploie à se procurer un bon-

heur personnel & particulier, les talens & les forces qu'elle lui accorde.

Personne ne voit un malheureux sans éprouver de la douleur, ni un homme heureux, sans ressentir du plaisir : quiconque est témoin d'une action de bienfaisance, éprouve donc du plaisir, & partage en quelque sorte le bienfait ; il juge que l'homme bienfaisant qu'il voit, est supérieur aux hommes inutiles & insensibles ; il pense avec plaisir à ses qualités ; il desire de s'unir à lui, de lui être utile, de lui faire connoître tous les jugemens qu'il porte sur sa personne, d'augmenter & de fortifier, s'il le peut, les dispositions de son cœur pour la bienfaisance.

La réunion de toutes ces affections, est ce que l'on nomme estime, c'est-à-dire, un sentiment réfléchi de respect, un desir sincère d'être utile à l'homme bienfaisant, un commencement d'amitié tendre & confiante, qui tend à unir à lui tous ceux qui le connoissent, à les rendre dociles à ses impressions, émulateurs de ses qualités, imitateurs de ses vertus.

Un homme bienfaisant est un centre vers lequel l'estime porte tous les hommes : sa présence féconde le principe de la bienfaisance naturelle ; ses actions sont, pour

ainsi dire, des semences de vertus qu'il jette dans tous les cœurs.

C'est ainsi qu'Orphée réunit & adoucit les hommes Sauvages; que Thésée animé par l'exemple d'Hercule, fit la guerre aux méchans. (a).

On n'accorde point cette estime à l'homme qui fait des actions utiles, mais qui les fait par un intérêt personnel; on n'éprouve point ce sentiment de vénération & d'attachement pour l'homme vain, pour le mercenaire, pour l'ambitieux, pour l'intriguant.

Lorsque l'homme ne fait pas le bien, par un sentiment de bienfaisance pure & généreuse, il donne nécessairement quelque indice de vanité, d'intérêt, ou de cupidité: lors même qu'il fait du bien, ou qu'il rend service, il ne peut être toujours en garde, pour cacher ses vrais motifs; il y a nécessairement des occasions où il les manifeste sans y penser, sans s'en apercevoir, & même quelquefois malgré lui; en un mot, il est impossible qu'agissant toujours par un esprit d'intrigue, de cupidité, d'ostentation & de vanité, il masque toujours ces motifs, & qu'il

(a) Plutarq. Vie de Thésée.

les dérobe toute sa vie aux réflexions de ses amis, aux recherches de ses ennemis, aux yeux de tous ceux avec lesquels il vit : on découvre donc le véritable principe de ses actions : on juge qu'il desireroit paroître bienfaisant, & qu'il n'a point de plaisir à l'être ; que ce sont les éloges ou la célébrité qu'il aime, & non pas les hommes ; qu'il seroit mal-faisant, si en faisant du mal, il acquéroit de l'argent, du crédit ou de la célébrité : il se présente alors à l'esprit comme un homme qui n'a ni élévation, ni grandeur d'ame, ni force dans le caractère ; que le plus petit obstacle peut empêcher de faire le bien ; que le plus foible éloge peut engager à faire le mal ; qui prétend au titre de grand homme, à l'amour, à la vénération, à l'admiration du public, & qui n'est qu'un pauvre petit homme, esclave du plus vil intérêt ; la dupe ou le jouet, d'un adulateur, d'un complaisant, d'un valet ; il est odieux, ridicule & méprisable, & chacun craint de lui ressembler, & de faire le bien par les motifs qui le font agir : ainsi l'examen que l'homme fait du principe de ses actions, & de celles des autres hommes, est une espèce de censure naturelle que chacun exerce sur tous les hommes, & sur lui-

même ; qui fait naître dans toutes les âmes l'aversion & le dégoût pour la vanité , pour l'ostentation , pour l'intrigue , & pour tout ce qui peut altérer la bienfaisance naturelle.

La nature ne veut donc pas seulement que l'homme fasse le bien ; elle veut encore qu'il le fasse par un sentiment de bienfaisance pur & généreux , afin qu'il soit plus constamment & plus invariablement bienfaisant.

Ce sont ces principes qui ont toujours dirigé le public dans la distribution de son estime & de son amour : il n'importe pas seulement au public que les hommes fassent du bien ; il importe à son bonheur , qu'ils le fassent par un principe de bienfaisance & de vertu : il refuse son estime aux actions héroïques mêmes , lorsque l'homme qui les fait , a donné lieu de soupçonner qu'elles peuvent n'avoir pas la vertu pour principe : ainsi , lorsque Thémistocles réfugié chez Xerxès , aima mieux se donner la mort , que de commander l'armée de ce Monarque contre les Athéniens , qui l'avoient banni , sa mort ne l'honora point ; on soupçonna qu'il avoit redouté les talens de Cimon , qui commandoit alors les forces d'Athènes , & qu'il avoit craint

de ternir par quelque défaite, la gloire qu'il s'étoit acquise (a).

Les talens d'Alcibiade, ses exploits militaires, les services qu'il avoit rendus à sa patrie, ne lui obtinrent point cette estime dont jouirent Aristide & Phocion.

N'espérez donc pas d'obtenir l'estime du public, si vous n'êtes bienfaisans, qui que vous soyez, & quelque talens que vous ayez : vous pourrez exciter l'admiration ; vous ne ferez jamais recommandables, fussiez-vous accablés de distinctions, & comblés de richesses ; vous ne ferez aux yeux du public qu'un mercenaire récompensé, & jamais un homme illustre. Jamais votre nom n'excitera cette estime accompagnée de respect & d'amour qu'excite le nom des hommes bienfaisans.

On délibéroit à Sparte sur le parti qu'il falloit prendre dans des circonstances difficiles & dangereuses : un Spartiate sans probité, proposa un parti sage, & le seul qui pût sauver Lacédémone : on approuva son avis, mais on le fit proposer dans l'assemblée par un citoyen vertueux, parce que
Sparte

(a) Plutarq. Vie de Thémistocle.

Sparte ne vouloit pas devoir son salut à un homme sans vertu. (a)

C'est ainsi que le public juge les talens ; même dans les nations moins vertueuses que les Lacédémoniens : dans ces nations même où la corruption règne , le public toujours incorruptible , éprouve toujours un dépit secret ; lorsqu'il pense qu'il doit ses succès & son bonheur à un homme sans bienfaisance & sans vertu , dont il admire les talens , dont il méprise le cœur , & qu'il craint.

Les grands talens sont une espèce de puissance , & la puissance sans la bienfaisance est un fléau , ou peut le devenir , elle est par conséquent toujours odieuse.

N'espérez pas que la postérité soit plus indulgente : qui que vous soyez , la renommée lui fera passer vos actions & vos ouvrages , les louanges données à vos actions & à vos ouvrages , & le mépris ou l'indignation pour votre personne , si vous avez mérité l'un ou l'autre. Le tribunal de l'histoire existe chez tous les peuples ; mille monumens , mille écrits perpétueront vos injustices , si vous en avez commis : vos vices , si vous en avez eu : le souvenir de

(a) Plutarq. Vie de Lycurgue.
Tome I.

vos vices & de vos injustices s'unira indéparablement à votre idée ; en se rappelant votre caractère , chacun dira comme les Lacédémoniens , pourquoi cet homme a-t-il fait telle action honorable & vertueuse ? C'est ainsi que le tems nous a transmis l'avarice de Sénèque , & les choses admirables qu'il a dites sur le mépris des richesses ; en admirant ses écrits , tous les lecteurs ne disent-ils pas : pourquoi cet homme a-t-il si bien écrit sur le désintéressement & sur la bienfaisance ? la beauté de ses idées , le charme de son style n'excite aucun intérêt pour sa personne.

La gloire des succès , la supériorité des talents ont-elles pu dérober les hommes fameux à l'aversion & au mépris , à la haine & à l'indignation que méritoient les vices de leur cœur , la bassesse de leur ame ? Nous sentons-nous affectés des mêmes sentimens , lorsque nous lisons l'histoire de Timoléon & de Sylla , d'Epaminondas & de Marius , d'Alexandre le Grand & de Cambyse , de Scipion & d'Annibal , de Charlemagne & de Bajazet , de Louis XI & de Louis XII.

Le regne d'Auguste ne nous intéresse-t-il pas , principalement par les traits de clémence & de bonté que l'histoire nous en raconte , par la paix qu'il fit régner

sur la terre , & par la comparaison secrète que nous faisons de son gouvernement avec l'état de Rome , sous le triumvirat & sous les Empereurs qui lui succéderaient.

Ne disons donc pas aux hommes célèbres & fameux , que le tems fera disparaître leurs vices ; apprenons-leur au contraire , qu'il les révélera tous , qu'aucune adresse ne peut en dérober la connoissance au public , ni les soustraire à sa censure : que le public juge encore aujourd'hui les morts , comme il les jugeoit chez les Egyptiens ; que si le public ne les prive plus aujourd'hui de la sépulture , comme faisoient autrefois les juges de l'Egypte ; comme eux il imprime à leur mémoire une flétrissure éternelle , & que tandis que l'adulation & la basse flatterie chargent leurs tombeaux de titres fastueux & magnifiques , le public attache à leurs noms des épithètes avilissantes , des surnoms déshonorans , & odieux. Apprenons ces vérités à tous les hommes qui aspirent à la célébrité , à une réputation durable ; qu'elles rendent la bienfaisance inséparable des talents , & qu'elles fassent trembler le méchant au milieu même de ses succès.



ARTICLE VII.

Du desir de l'estime & de la crainte du mépris.

L'ESTIME renferme une idée avantageuse de la personne qui en est l'objet , de l'empressement pour lui plaire , des témoignages extérieurs de ces sentimens , proportionnés aux qualités , aux talens de la personne qu'on estime , à leur utilité pour la société.

Rien n'est donc plus intéressant pour l'homme , que de mériter l'estime des autres. Les avantages qu'elle procure , & l'amour du bonheur en allument le desir dans tous les cœurs.

L'enfant ambitionne l'estime de ses supérieurs , & de ses pareils ; le Sauvage pour l'obtenir dans sa nation , s'expose aux plus grands périls ; il veut même mourir avec celle de ses ennemis : il endure sans se plaindre , les tourmens les plus cruels ; il expire en chantant.

Presque toutes les nations anciennes avoient des poètes destinés à transmettre à la postérité , les actions héroïques des guerriers ; par-tout les peuples ont regardé

L'amour de l'estime , comme la puissance créatrice des talens , comme un principe fécond en vertus morales & civiles : par-tout l'amour de l'estime a donné une action , une force , une constance à l'épreuve des périls , invincible aux passions , capable de balancer l'empire des besoins primitifs , & souvent supérieure à l'amour de la vie.

Nous avons vu que les hommes n'accordent de l'estime , accompagnée d'attachement , de respect & de zèle , qu'aux talens , à la puissance , à la force consacrée par la bienfaisance au bonheur des autres. Ainsi le desir de l'estime , fait naître les talens utiles ; il les développe ; il les tourne tous vers le bonheur de l'humanité.

Un homme estimé voit une multitude d'hommes , au bonheur desquels il contribue ; il jouit du bonheur qu'il procure , puisque , par son organisation , il ressent le bonheur des autres ; il voit ceux dont il mérite l'estime , veiller à sa sûreté , concourir à son bonheur ; il voit ces sentimens dans ceux dont il a mérité l'estime ; il les y voit , dis-je , lors même qu'ils ne lui en donnent point de témoignages extérieurs : son ame n'éprouve jamais cette inertie , cette langueur inséparable de la satiété , & du loisir de l'homme puissant & considérable , mais inutile : le bonheur

de ceux dont il a mérité l'estime, l'intéresse ; il s'en occupe , il cherche de nouveaux moyens de le procurer.

Le Grand, le Magistrat, le Citoyen distingué, qui a obtenu l'estime du public, qui desiré de la conserver & de l'augmenter, croit ses devoirs trop importans, ses obligations trop étendues, pour chercher son bonheur dans les amusemens, dans les distinctions, dans l'éclat que procurent le luxe & les richesses : les palais, les équipages somptueux ou élégans, les fêtes, les spectacles ne sont à ses yeux que les ressources de l'ennui & de la vanité ; ainsi l'amour de l'estime est en même tems, & un principe de vertu, & un préservatif contre la cupidité, contre les passions & contre le luxe qui rendent les hommes ennemis du bonheur général, & injustes.

Par ce que nous avons dit sur la nature de l'estime ; les avantages qu'elle procure, consistent, premièrement, à mettre sous les yeux de l'homme qui l'obtient un spectacle agréable, en lui offrant des hommes heureux ; secondement, en le rendant cher & précieux aux autres hommes, & par conséquent en méritant une protection particulière de leur part, pour ses talens & pour sa bienfaisance : dans l'institution de la nature, le desir de l'estime ne

va point au-delà de ces avantages ; & tous les hommes utiles peuvent sans s'exclure , & sans se nuire , jouir de l'estime du public , & des avantages qu'elle procure.

Comme l'estime embrasse , non-seulement tout ce qui est utile à l'humanité en général , mais encore ce qui est utile aux particuliers ; elle est la protectrice de tous les hommes utiles & bienfaisants ; elle excite la haine & l'indignation contre ceux qui veulent leur nuire ou les rabaisser : ainsi le desir de l'estime développe les talens utiles , & porte tous les hommes de talent & de mérite à aider ceux qui desireroient de les imiter , ou même de les égaler.

Voilà quels sont les effets du desir de l'estime ; il porte l'homme à consacrer ses talens , ses lumières & ses forces au bonheur général.

L'homme qui ne desire point l'estime des autres , & qui ne fait rien pour la mériter , n'excite point leur attention. Personne ne voit en lui les qualités pour lesquelles l'homme s'estime soi-même , ni aucune des inclinations utiles au bonheur des hommes ; il est nul par rapport aux autres hommes ; ils ne lui témoignent ni estime ni attachement ; il est au milieu d'eux , comme s'il n'étoit pas ; on se détourne à son approche , comme à la rencontre d'u-

ne borne, ou d'un obstacle; il est vil, il est méprisable, il rentre dans la classe des animaux, il n'a plus de défenseurs, de protecteurs, d'amis, ni de semblables; il retombe en quelque sorte dans le néant; il ne peut réfléchir sur son état, sans en être effrayé, sans desirer de mériter l'estime & l'attachement des autres hommes, sans s'efforcer de l'obtenir; la crainte de l'avilissement & du mépris, arrache donc l'homme à la paresse & à l'inertie; elle l'empêche de se faire un bonheur particulier, &, pour ainsi dire, solitaire; elle l'oblige à s'occuper du bonheur des autres.

Si l'homme est puissant, la crainte du mépris l'empêche d'abuser de sa puissance, & de négliger d'en faire usage pour le bonheur général. Les hommes, comme nous l'avons dit dans l'article précédent, réfléchissent sur le principe de leurs actions, & de celles des autres hommes; ils ne peuvent voir que l'homme puissant abuse de son pouvoir, ou néglige de l'employer pour le bonheur général; sans juger qu'il fait peu de cas de l'estime des hommes, & qu'il est insensible à leurs malheurs; il n'a plus à leurs yeux rien de ce que les hommes estiment, & de ce qu'ils aiment dans eux-mêmes & dans les autres hommes; il est donc avili & dégradé dans leur esprit; ils

le jugent indigne du respect & des égards attachés à sa place ou à sa dignité; ils jugent qu'il possède injustement sa puissance, ils ne lui sont soumis, ils ne le respectent qu'extérieurement & avec répugnance, parce que l'homme se croit avili & dégradé, lorsqu'il obéit à l'homme qu'il méprise : l'homme puissant qui s'est avili par l'abus de sa puissance, rencontre par-tout le dédain, l'insulte & l'outrage; il se voit environné d'ennemis; sa puissance s'évanouit; il tombe en effet dans l'état de foiblesse, où l'homme désarmé seroit au milieu des bêtes féroces; dans cet état où l'homme sent si vivement le besoin de se concilier l'estime & l'attachement de ses semblables, où il est porté à les aimer.

Si au lieu de se les attacher par la bienfaisance, il veut les contenir par la terreur; tout se ligue contre lui; tout conspire à sa perte : rien n'est donc plus funeste au bonheur de l'homme puissant, que l'avilissement ou le mépris; & par l'ordre immuable de la nature, l'homme puissant tombe dans l'avilissement, lorsqu'il abuse de son pouvoir, ou qu'il néglige de l'employer pour le bonheur général.

Les Histoires de toutes les nations attestent ces effets de l'avilissement & du mépris. Il n'en est point qui n'offre des Ci-

toyens , des Magistrats , des Grands , des Souverains mêmes que l'avilissement a dépouillés de leur puissance , & fait rentrer dans le néant : malgré le respect des anciens Assyriens pour leurs Rois , ils méprirent Sardanapale ; il tomba dans l'avilissement , parce qu'il n'employoit sa puissance qu'à satisfaire sa sensualité , son luxe & sa passion pour la débauche ; il perdit l'empire & la vie. Ce fut le mépris qui arma les peuples & les conjurés contre Astyages , contre Xerxès , contre Vitellius , contre Julien , contre Heliogabale , contre Gallien , &c. Ce fut le mépris & l'avilissement qui précipita de leur trône Childeric , Venceslas , Sanche de Portugal , Edouard & Richard second , Henri VI , &c.

Le mépris éteint tous les sentimens qui tendent le magistrat , le grand & l'homme riche , aimable & cher à ses concitoyens , sa supériorité leur devient odieuse , incommode , & bientôt insupportable ; il ne trouve ni confiance ni docilité , il ne peut remplir les devoirs de sa charge ou de sa place , il en est en effet dépouillé par le mépris & par l'avilissement ; & si malgré le mépris du public il ose conserver sa place , il devient l'objet de l'horreur & de l'indignation générale.

Les effets de l'avilissement sont donc ef-

frayants pour tous les hommes puissants ; & la crainte de l'avilissement & du mépris les oblige à consacrer leur puissance & leur autorité au bonheur général.

Par le desir de l'estime, la nature élève l'homme à la puissance ; par la crainte du mépris, elle l'empêche d'abuser de la puissance à laquelle il s'est élevé : par l'avilissement & par le mépris, elle le dépouille de sa puissance, s'il persévère dans l'abus qu'il en fait.

Cette même crainte fait rentrer dans l'ordre de la bienfaisance l'homme vain & glorieux ; l'homme d'ostentation & de faîte qui ne se complaît que dans des distinctions extérieures & puériles, qui veulent plutôt causer de l'étonnement & obtenir des éloges & des hommages, que mériter cet attachement, ce respect intérieur qu'inspirent la bienfaisance & la vertu.]

Les hommes sont portés naturellement à aimer & à estimer ; tout homme qui ambitionne l'estime des autres, attire leur attention : ils la donnent cette attention à tout ce qui leur paroît extraordinaire, utile & singulier.

Mais nous avons vu qu'ils recherchent les principes & les motifs des actions des hommes, & qu'ils les découvrent ; ils reconnoissent donc bientôt que le glorieux,

L'homme vain & fastueux, n'a aucune des qualités estimables, qu'il se soucie peu de l'estime, ou qu'il prétend l'obtenir par des moyens que la raison condamne, par des choses qui ne supposent aucune des qualités, qui dans l'ordre de la nature, doivent faire naître l'estime. La prétention de ces hommes à l'estime, & à la considération, est une injure faite au public. On ne se contente donc pas de mépriser le glorieux, l'homme vain & fastueux, on veut qu'il sache qu'il est en effet méprisé, on veut qu'il soit ridicule & méprisable à ses propres yeux, & par les choses par lesquelles il espéroit obtenir du respect & de la considération, on se venge par ce moyen de l'injure qu'il a faite, de la fatigue qu'il a causée inutilement, & de l'illusion qu'il a voulu faire.

Par le mépris, l'homme est en quelque sorte anéanti dans l'esprit des autres; par la dérision & par le dédain, on l'anéantit en quelque sorte à ses propres yeux, on veut le forcer à se mépriser lui-même, on lui fait sentir qu'il ne peut rien contre les autres, & qu'ils peuvent tout contre lui, qu'ils ne prennent aucun intérêt à sa conservation & à son bonheur (a).

(a) Voilà pourquoi le railleur & le per-

Il n'est point pour l'homme vain , de spectacle plus affligeant : pour s'en garantir , il est forcé d'imiter les hommes estimables , & de se concilier le public par des actes de bienfaisance , par des procédés honnêtes , auxquels il ne se feroit jamais porté sans la crainte du mépris. Le desir de l'estime & la crainte du mépris , sont donc dans ces hommes le supplément de la bienfaisance naturelle , & deux motifs puissants qui agissent sans cesse sur l'homme pour le rendre utile à la société.

La crainte du mépris n'est pas seulement un motif qui porte l'homme à se rendre

siffleur qui attaquent les hommes de cette espece font rire & plaisent , ce sont des especes de correcteurs , ou d'exécuteurs de l'animadversion publique. Nous applaudissons alors au persifflage & à la raillerie que nous méprisons & qui nous indigne lorsqu'elle a pour objet l'homme honnête & estimable , parce qu'alors nous voyons dans le railleur & dans le persifflateur un homme qui n'a pas assez d'esprit pour discerner ce qui est ridicule de ce qui ne l'est pas , & qui n'estime pas plus l'homme honnête , simple , modeste & vrai , que le glorieux , que le singulier , que l'homme vain & faux.

utile aux autres : elle est un principe réprimant pour le vicieux , & pour le méchant. Le mépris comme nous l'avons vu , anéantit l'homme vain & inutile , aux yeux de la société : il le place dans la classe de ces reptiles dont on ignore l'existence. Mais ce mépris manifesté à l'homme qui veut nuire , le tire de l'oubli , l'expose à l'indignation publique. La flétrissure attachée à sa personne , l'anéantit pour ainsi dire à chaque instant , & lui fait sentir son anéantissement ; on ne lui laisse d'existence que pour sentir son néant ; pour le faire connoître à tous les hommes , & pour leur apprendre qu'on n'a connu l'existence de l'homme flétri , que par l'effort qu'il a fait pour nuire aux autres. Chaque instant lui fait sentir qu'il n'existe que par la clémence de la société , ou plutôt qu'elle ne le conserve que pour servir d'exemple & d'épouvantail au vice & à la méchanceté.

La corruption ne peut jamais aller jusqu'à rendre le vicieux indifférent sur cet état : les supplices & les tortures sont plus effrayantes pour l'imagination , mais elles sont en effet moins terribles.

Une des loix de Charondas ordonnoit que tous ceux qui seroient convaincus de calomnie , seroient conduits par les rues , portant sur la tête une couronne de roma-

rin, comme pour faire voir à tout le monde qu'ils étoient au premier rang de la méchanceté. Plusieurs de ceux qui furent condamnés à cette fâcheuse espèce de triomphe, se donnerent la mort pour prévenir l'ignominie (a).

Ce sage Législateur connoissant le pouvoir de la crainte du mépris sur le cœur humain, l'avoit substituée autant qu'il avoit pu, aux supplices : ainsi au lieu que les autres Législateurs avoient décerné la peine de mort, contre ceux qui quittoient leur rang à l'armée, ou qui refusoient de prendre les armes pour le service de la patrie, Charondas les condamnoit à être exposés trois jours de suite dans la place publique en habit de femmes.

Ce fut en développant cette crainte dans l'ame des Athéniens ou plutôt en la ranimant qu'Epiménide rendit Athenes soumise à tout ce qui étoit juste ; ce fut pour que jamais ce sentiment ne s'affoiblît, qu'il érigea dans Athenes un temple à l'ignominie & à l'impudence (b).

(a) Diod. l. 12.

(b) Il paroît que Cicéron s'est trompé sur l'esprit de cet établissement. „ Ce qui n'est „ pas supportable, dit-il, c'est qu'Athenes

C'étoient deux divinités protectrices que le foible invoquoit contre l'oppreſſeur : deux divinités

ait élevé un temple à l'ignominie & à l'impudence ; car s'il eſt à propos de conſacrer les vertus , il eſt indigne que l'on faſſe le même honneur aux vices. (De legib. l. 2. c. 8.)

Pour juger ſ'il a raiſon , remontons à l'origine de cet établifſement. Cylon ayant voulu ſ'emparer de la citadelle d'Athenes , & ſon entrepriſe n'ayant pas réuſſi , il prit la fuite , & ſes compagnons ſe réfugierent dans le temple de Minerve qui étoit un aſile ſacré : l'Archonte Megacles leur perſuada de venir ſe préſenter en jugement ; & comme ils ne pouvoient ſe réſoudre à quitter leur aſile , il leur conſeilla d'attacher un fil à la ſtatue de la Déeſſe , leur faiſant entendre , que pendant qu'ils tien- droient ce fil , ils ne feroient pas moins en ſûreté que dans le temple de Minerve ; mais le fil ſ'étant rompu quand ils furent devant le temple des Furies , Megacles & ſes collègues les maſſacrèrent. Cette action infâme ſouleva beaucoup de monde , les partiſans de Cylon reprirent le deſſus , la diſcorde étoit dans Athenes & tous les ef-
prits

divinités vengereffes qui annonçoient au puissant qui abufoit de fa force , au riche injufte qui étouffoit dans fon cœur la crain-

prits étoient troublés par des craintes fuperftitieuſes. Pour rétablir le calme , on appella Epimenide : ce fut dans cette circonſtance qu'il dédia une chapelle à l'ignominie. N'eſt-il pas clair que l'action de Megacles engagea Epimenide à faire cette dédicace pour inspirer de l'horreur pour les actions inhumaines , pour la perfidie , pour la trahifon ?

Epimenide , en arrivant à Athenes , ſe lia d'une amitié très-étroite avec Solon , & diſpoſa les eſprits à recevoir ſes loix ; il avoit la réputation d'un homme ſaint & aimé des Dieux ; auroit-il voulu rendre l'impudence & l'ignominie reſpectable ? Enfin il eſt conſtant qu'Epimenide calma la ville , & , comme dit Plutarque , qu'il la ſanctifia & la rendit ſoumiſe à tout ce qui étoit juſte & paſſible. Epimenide eût-il produit de ſemblables effets en inspirant du reſpect pour l'impudence & pour l'ignominie ? n'étoit-ce pas parce que l'on n'avoit pas craint l'ignominie dans Athenes qu'on y avoit violé la foi donnée ? Voyez Plutar. Vie de Solon.

te du mépris, que la honte & l'infamie feroient leur partage.

Les hommes puissants & riches sont ordinairement environnés de flatteurs & d'hommes intéressés, trop corrompus pour désapprouver leurs actions, trop foibles & trop craintifs pour leur en inspirer de la honte. Le temple de l'impudence & de l'infamie leur disoit tout ce que les complaisants n'osoient pas même leur insinuer; il leur apprenoit qu'une divinité plus puissante qu'eux exciteroit dans tous les cœurs le mépris & l'indignation pour eux, & donneroit à tous les hommes le courage de manifester ces sentimens & de les couvrir d'opprobre & d'infamie.

Les anciens honoroient du nom de valeur, non l'exemption de crainte, mais au contraire la crainte de tout reproche, & la peur de l'infamie; ils pensoient que ceux qui étoient les plus timides pour les loix étoient les plus vaillants & les plus intrépides contre les ennemis, & que ceux qui craignoient le plus la mauvaise réputation craignoient le moins la douleur, les peines & les blessures (a).

On regardoit cette crainte comme un

(a) Plutar. vie d'Agis.

sentiment inspiré par une divinité bienfaisante , comme un guide qui devoit toujours accompagner les hommes & présider à leurs entreprises , comme un maître qui faisoit rentrer dans le devoir ceux qui s'en écartoient. C'étoit pour obtenir ce sentiment pour leurs armées que Thésée , qu'Alexandre offroient des sacrifices à la peur (a).

La politique a donc dans le desir de l'estime & dans la crainte du mépris , deux moyens puissants pour rendre les hommes utiles à la société , pour arrêter les vices dangereux : elle peut avec ces deux ressorts , créer les talens & les vertus , corriger ou contenir les vicieux. Elle a dans l'estime une source inépuisable de récompenses qui n'appauvriront jamais l'état ; dans le mépris , dans l'ignominie , des punitions plus terribles que les supplices , mais qui conservent les citoyens & qui les portent à faire de grands efforts pour effacer leur honte. La politique qui emploie ces deux ressorts au lieu de l'argent & des supplices , est donc une politique conforme à la nature , & la politique qui ne porte à des actions utiles que par l'argent ou par la volupté , qui n'arrête le méchant que

(a) Vie de Thésée & d'Alexandre.

par les supplices , est une politique contraire à la nature , & par conséquent fautive & dangereuse ; le désordre est à son comble dans un état où l'homme riche & puissant , où l'homme constitué en dignité , où le Magistrat ose braver le blâme & l'indignation du public , où celui qui l'a encourue jouit des honneurs & des privilèges qui sont la récompense des services rendus à la patrie.

ARTICLE VIII.

De la crainte de la haine.

UN homme qui fait du mal , excite la haine de celui qui le souffre , & de ceux qui en sont les témoins ; s'il a l'habitude de nuire , on juge qu'il est méchant , qu'il a du plaisir à faire souffrir les autres , ou qu'il ne craint point de se procurer des plaisirs aux dépens de leur bonheur.

Cette idée est accompagnée d'un sentiment de haine pour le méchant ; lors même qu'il ne fait point de mal , sa présence inquiète tous ceux qui le connoissent , & par conséquent il en est haï : s'il est puissant , il fait trembler ; & met en fuite l'hom-

me vertueux , le foible & le malheureux , comme le faucon qui plane sur les campagnes , épouvante & disperse les oiseaux : jamais il ne jouit du plaisir de contempler sur les visages , la satisfaction qu'inspire la présence d'un homme bienfaisant , jamais il ne voit dans ceux qui l'environnent , cette gaieté franche & libre qui apprend à l'homme puissant , combien on l'aime , combien on le révere , combien il est en sûreté , bien mieux que le maintien humble & timide.

Le méchant lit sur tous les visages , l'inquiétude & la défiance , ce spectacle est certainement un malheur ; l'homme capable de le voir sans souffrir est un monstre que la nature n'a point encore produit , & qui ne peut exister que dans les Romans. Mais ce spectacle n'est pas le plus grand malheur pour le méchant : l'inquiétude & la tristesse qui accablent tout ce qui l'approche , lui annoncent qu'il est environné d'ennemis dont il ignore les desseins & les vues , qui par conséquent sont redoutables , parce qu'il n'est point d'homme qui n'ait assez de force pour nuire lorsqu'il le veut : personne n'est terrible sans inquiétude , & celui qui se fait craindre , craint aussi (a).

(a) Senec. Ep. 105.

Ces vérités sont fondées sur la nature de l'homme, elles sont immuables comme son essence : les circonstances, l'adresse peuvent contenir la haine, & suspendre ses effets pendant quelque tems, mais jamais elles ne la détruisent. La haine & l'aversion que le méchant contient tant qu'il est redoutable, éclate & agit, aussitôt que son pouvoir s'affoiblit, tout se déchaîne contre le méchant sans force, & il n'est point de méchant que l'inconstance des choses humaines, ou la vieillesse ne dépouillent de tout ce qui le rendoit terrible. La fable du lion accablé de vieillesse, & mourant sous les coups de l'âne, est l'emblème fidele du fort qui attend tout homme qui s'est rendu l'objet de l'aversion & de la haine, ou par insensibilité pour le reste des hommes ou par sa méchanceté : car les Egoïstes sans nuire positivement sont haïs, & c'est à eux que convient ce que dit Sénèque de certaines personnes qui ont eu de la haine, & qui n'avoient point d'ennemis (a).

Le malheur de l'Egoïste, du Misantrope, du Méchant, n'intéresse personne, parce qu'on suppose leur insensibilité, leur

(a) Senec. Ep. 105.

aigreur, leur méchanceté toujours subsistantes ; on les voit comme des ennemis de l'humanité que le tems enchaîne , & qu'il ne corrige pas ; qui tâchent d'exciter une compassion qu'ils n'ont jamais sentie ; qui regardent comme un sot celui qui s'attendrit sur leur sort , & comme une dupe celui que le spectacle de leurs maux , & leurs discours engagent à les secourir : l'aversion & la haine accompagnent toujours leur présence & leur idée ; ils n'ont point de part à cette sensibilité tendre & compatissante , que la nature inspire pour le malheureux : les autres hommes ne les voient point comme leurs semblables , ils n'ont pour soutien , pour appui , pour consolateurs que des mercenaires avides , qui les tyrannisent , & qui vengent la nature & l'humanité.

L'homme qui réfléchit , apprend donc qu'en faisant naître l'aversion & la haine , l'égoïste , le misantrope , le méchant se retranchent toute consolation dans les malheurs inséparables de la vie humaine ; que par l'institution même de la nature , la méchanceté , la dureté produisent l'aversion & la haine , & que l'homme qui en est devenu l'objet , est nécessairement malheureux.

Comme l'homme n'est point méchant

naturellement , & par goût pour le mal ; mais par quelques causes qui le font sortir de son état naturel , & qui le portent à chercher son bonheur personnel dans le malheur des autres ; l'expérience du malheur attaché aux actions qui font naître la haine , est propre à contrebalancer , ou même à vaincre l'attrait qui séduit l'homme , & qui le porte à faire du mal ; elle peut le faire rentrer dans l'ordre , réprimer la méchanceté , corriger la dureté , donner de l'activité à l'égoïste , & lui faire faire par intérêt des actes de bienfaisance qu'il n'auroit point faits par sentiment.

L'homme dur & méchant à qui la crainte de la haine n'empêche pas de faire le mal , souleve insensiblement tous les hommes qui lui sont soumis , & tous ses concitoyens. Les plaintes , les murmures , les complots lui annoncent qu'il est environné d'ennemis : il devient soupçonneux , & bientôt redoutable à tous : ses confidens , ses favoris , ceux même qu'il appelle ses amis sont dans un danger & dans une crainte continuelle ; il n'est point d'instant où la haine publique & particulière n'agisse pour détruire une puissance funeste à tous : or , il n'y a point d'homme qui puisse résister long - tems à cet effort continuel de la haine générale. Ainsi , par l'ordre im-

muable de la nature, lorsque la crainte de la haine n'arrête pas le méchant, la haine le détruit : comment donc a-t-on pensé que la nature fait naître l'homme féroce & méchant ?

ARTICLE IX.

De la Conscience.

Tous les peuples ont pensé qu'il y avoit au-dedans de l'homme une loi qui lui prescrivait ce qu'il devoit faire ; & un juge qui l'approuvoit , ou qui le condamnoit , selon qu'il la suivoit ou qu'il la violoit.

„ La loi naturelle , dit Cicéron , est
 „ éternelle & universelle ; elle appelle éga-
 „ lement à leur devoir , & l'homme juste
 „ & bienfaisant qui lui obéit , & le méchant
 „ qui la méprise : on ne peut ni lui op-
 „ poser une autre loi , ni retrancher aucun
 „ de ses préceptes , ni l'abrégér ; aucune
 „ puissance ne peut en dispenser : elle n'a
 „ besoin ni de Commentateurs , ni d'In-
 „ terpretes : elle est la même à Rome &
 „ à Athènes , par toute la terre & dans tous
 „ les tems ; c'est le maître de tous les hom-
 „ mes , leur juge & leur souverain : l'hom-

» me ne peut, ni mépriser la nature, ni
 » être indocile à sa voix, sans se rendre
 » malheureux (a).

Près de neuf siècles avant Cicéron, cette doctrine étoit chez les Grecs un dogme religieux qui leur semble commun avec toutes les nations. Hésiode dit que les Dieux avoient envoyé sur la terre Nemesis & la Pudeur, pour représenter à l'homme la difformité du crime qu'il veut commettre, & pour l'en détourner (b).

Si ce sentiment de pudeur & d'humanité, ne le détournoit pas du mal ; il névitoit pas les remords & la peine qui suivent le crime : c'est ce que l'on enseignoit, tantôt sous la fable de Nemesis & de la Pudeur qui, dans le siècle de fer, remon- tent en habit blanc vers les cieux, & laissent les hommes en proie à leurs passions, aux maux & à la douleur, tantôt sous l'em- blème d'une autre Nemesis vengereuse inexorable & terrible, de tous les crimes, tantôt sous l'allégorie des Furies.

Nemesis étoit fille de l'Océan & de la

(a) Cic. Fragm. édit. de Gruter.

(b) Hésiod. Theogon. v. 223. op. v. 200.

Nuit , pour marquer que les crimes qu'elle punit, font l'effet des richesses & de l'ignorance volontaire de la loi naturelle : elle avoit une couronne , parce que son empire embrasse toute la nature ; elle étoit suivie par des cerfs , parce qu'elle remplit de terreur les méchants, & qu'elle les rend timides & pusillanimes ; elle tenoit à la main un frêne , parce que les crimes qui font naître les remords dans le cœur des méchants, arment les autres hommes contre lui : elle avoit les sceaux de la victoire , parce que rien ne peut lui résister , parce qu'elle dissipe toutes les illusions, tous les prétextes , toutes les erreurs dont le méchant enveloppe sa conscience ; à côté d'elle étoit un vase dans lequel étoient renfermés des Ethiopiens , parce que son empire s'étend sur toute la terre , & qu'il n'y a point d'homme qui fasse le mal sans violer la loi de la nature (a).

Lorsque les Grecs , vainqueurs à Marathon , trouverent dans le camp des Perses un bloc de marbre , destiné par Xerxès à perpétuer la mémoire de ses exploits en Grece ; ils ne le consacrerent , ni à Jupiter , ni à Mars , ni à Minerve , mais à

(a) Constant. lexic. natalis comes Mytol.

Nemesis, divinité vengeresse des actions injustes inspirées par l'orgueil.

Pour les Furies, elles étoient chargées de punir les meurtres, les parricides, & tous les crimes que produit la haine, l'envie, l'amour injuste des richesses & des voluptés : elles étoient armées de torches ardentes & couvertes de serpens qui n'étoient que les emblèmes des remords & des reproches de la conscience ; elles étoient vierges, parce que jamais personne n'avoit pu les corrompre (a).

Cette morale étoit la morale du peuple, comme la morale du philosophe ; les cérémonies religieuses, pour la plupart, étoient dans leur institution destinées à l'enseigner au peuple, ou plutôt à développer dans toutes les âmes les principes de Sociabilité ; c'étoit la morale & la politique mises en action, gravées dans la mémoire du peuple par l'appareil des fêtes, & rendues respectables par l'autorité de la Religion : les plus stupides pouvoient l'entendre, parce qu'on la rendoit sensible.

Mais cette loi, cette conscience ne font-elles pas l'ouvrage de l'éducation & du pré-

(a) Orest. in Euripid. Cic. pro. Roscio, Erasme. Adag.

jugé? Cette loi existe-t-elle dans l'ame, comme la loi de Moïse sur les tables? veut-on faire renaître les idées innées?

Ne nous engageons ni dans la question des idées innées, ni dans l'examen de la manière dont cette loi peut exister dans l'ame humaine : considérons l'homme indépendamment de toute éducation & de toute instruction ; examinons-le en lui-même , & voyons si les besoins , ses inclinations , ses facultés seules ne le conduisent pas à cette loi ? Si aussi-tôt qu'il réfléchit , il n'élève pas lui même dans son cœur le tribunal de la conscience ; car cela suffit pour que la loi naturelle & la conscience soient des principes naturels de sociabilité , & non pas des préjugés.

Tout ce qui a de l'influence sur le bonheur de l'homme , fixe son attention ; il veut connoître sa nature , ses rapports avec son bonheur , & la manière dont il le procure , ou dont il l'empêche : entraîné par cet intérêt , il est forcé de sortir de lui-même , pour rechercher quelles sont les sources du bonheur que la nature destine à l'homme , & ce qu'il doit faire pour y arriver.

Il voit sans peine que le bonheur n'est point arbitraire , que la nature ne le distribue point au hasard : il juge que l'homme ne

peut être heureux qu'en cherchant le bonheur dans les objets auxquels la nature l'attache : chaque homme découvre par réflexion & par sa propre expérience, tout ce que nous avons dit sur les besoins & sur les inclinations de l'homme ; il connoît qu'il éprouve de la douleur toutes les fois qu'il en cause aux autres ; & qu'au contraire, il est heureux lorsqu'il contribue à leur bonheur : il voit que le plaisir & le bonheur sont attachés à la bienfaisance ; que le chagrin & le malheur sont inséparables de la méchanceté ; il conclut que par une loi générale de la nature pour être heureux, il ne faut point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit ; & qu'il faut leur faire le bien que nous voudrions qu'ils nous fissent, si nous étions dans leur état.

Toutes ces idées sont nécessairement liées avec l'effort que l'homme fait pour découvrir les causes du bien & du mal qu'il éprouve : il ne peut réfléchir sur cet objet, sans qu'elles se présentent à lui ; il n'y a point d'homme par conséquent qui les ignore, ou qui ne puisse les découvrir sans instruction & sans maître.

L'homme qui réfléchit sur les causes & sur les principes de son bonheur, découvre donc au-dedans de lui-même une loi

naturelle , une regle qui doit diriger ses actions , une loi fondée sur l'ordre établi par la nature , sur l'essence même de l'homme ; indépendante des opinions & de l'éducation , immuable , universelle comme la nature ; loi par conséquent à laquelle il faut qu'il conforme ses actions , s'il veut être heureux.

L'idée d'une loi à laquelle il faut que l'homme conforme ses actions , renferme l'idée de devoir , d'obligation & d'ordre : l'homme qui régle sa conduite sur cette loi , fait ce qu'il faut faire pour être heureux ; il suit l'ordre établi par la nature : celui qui ne régle pas ses actions sur cette loi , ne fait pas ce qu'il faut faire pour être heureux ; il va contre l'ordre de la nature , malgré ses besoins & ses penchans , malgré la lumière de la raison qui lui fait connoître la nécessité de suivre cet ordre.

L'homme qui suit la loi naturelle & qui réfléchit sur ses actions , juge qu'il a suivi l'ordre de la nature , & qu'il a obéi à la raison ; il juge qu'il est dans la disposition la plus favorable pour le bonheur , & qu'il est assez éclairé , assez docile à la raison pour marcher d'un pas ferme dans la route que la nature trace à l'homme , & pour remplir sa destination : il prend une idée avantageuse de ses qualités personnelles &

de ses lumières ; il s'estime , il s'aime ; il aime son existence , & il est heureux ; car c'est être heureux que d'aimer son existence , & d'en être content ; l'homme qui s'aime & qui s'estime , parce qu'il fait ce que la raison & la nature inspirent , trouve au - dedans de lui-même un spectacle délicieux ; il ne peut y rentrer sans être content : le tems & l'habitude n'émoussent point cette satisfaction intérieure , aucune puissance ne peut la troubler ; elle s'accroît par les accidens , par les années qui font le supplice de l'homme voluptueux & frivole : l'homme heureux par le témoignage de sa conscience voit grossir sans cesse la somme de son bonheur ; le plaisir qu'il a éprouvé , reste au fond de son cœur , tandis que le plaisir du voluptueux & de l'homme de luxe , s'anéantit avec l'instant qui l'a vu naître.

Cette satisfaction n'est , comme on le voit , ni l'indifférence de l'Egoïste , ni la sublimité chimérique de l'Enthousiaste , ni l'orgueil dur & tyrannique du Pharisien , ni la complaisance altière & fastueuse du Stoïcien pour lui-même ; c'est un sentiment qui rend l'ame tranquille & contente , sans lui ôter rien de son activité , de sa sensibilité pour les malheureux , de l'estime due aux autres hommes , & du desir de pro-
curer

leur leur bonheur, puisque ce n'est qu'en faisant du bien, en méritant l'estime des autres hommes qu'il parvient à cette satisfaction.

Un homme que la raison élève à ces idées, qui éprouve ce sentiment, qui connoît que la nature ne l'a point fait pour être puissant, riche ou magnifique, mais pour être heureux en contribuant au bonheur des autres : s'il est riche & puissant, il n'est heureux qu'en consacrant ses richesses & sa puissance au bonheur des hommes ; s'il n'est ni riche, ni puissant, il voit sans envie les grandeurs & les richesses : il l'emploie dans tous les états où il se trouve, toutes ses forces pour procurer le bonheur des hommes ; heureux par le témoignage qu'il se rend lui-même, d'avoir rempli le premier devoir de l'homme, la bienfaisance, l'humanité, l'indulgence : ainsi l'homme trouve dans sa conscience un motif pour être bienfaisant, lors même que la haine, l'indifférence ou l'injustice de ses semblables, paroissent autoriser son insensibilité pour leurs malheurs.

C'est en vain que les disciples de Socrate, les larmes aux yeux, le conjurent de sortir de la prison, de s'échapper & de se dérober à la mort ; il regarde comme un

mal, une vie qu'il ne conserveroit qu'en défobéissant aux loix, dont l'autorité fait le bonheur du peuple qui le condamne (a).

Phocion, dont les talents & les vertus avoient été si utiles à sa patrie, est condamné à mourir; & il défend à son fils de jamais chercher à venger sa mort.

Le juste Aristide banni d'Athenes pour ses vertus, fort sans se plaindre; & levant les mains au ciel, prie les Dieux que jamais le mauvais état des affaires d'Athenes & ses malheurs, n'obligent les Athéniens de se souvenir de lui (b).

Si l'homme qui suit la loi naturelle prend une idée avantageuse de ses qualités personnelles, l'homme qui voit que ses actions ne sont pas conformes à cette loi, prend de ses qualités, de sa raison & de ses lumières une idée défavorable; il se regarde comme un malade, ou comme un fou, sur lequel la raison & la nature n'ont point d'empire; il se condamne & se méprise, il se hait: une action contraire à la loi naturelle, se présente donc comme une action qui rend l'homme odieux

(a) Plat. in Crit.

(b) Plutar. Vie de Phocion, vie d'Aristide.

& méprisable à ses propres yeux, & qui attire sur lui le mépris, l'indignation & la haine des autres hommes : toutes les actions de cette espece se présentent donc à l'homme comme des malheurs ; il les met au nombre des maux ; il craint de les commettre, comme il craint une maladie.

Si malgré cette crainte, l'homme fait le mal, c'est qu'il est entraîné par une passion qui fixe toute son attention sur son objet, qui tend un voile sur tous les autres objets, qui fait taire tout autre intérêt que celui de la passion, qui suspend toutes les inclinations naturelles de l'homme.

Mais l'accès de la passion est un état violent qui ne peut durer, & qui se détruit lui-même : l'image de la douleur qu'il a causée, du sang qu'il a répandu, s'offre alors à l'esprit de l'homme ; elle le fait souffrir, elle l'afflige ; car, par ce que nous avons dit sur la sensibilité de l'homme, il ne peut voir souffrir son semblable, sans ressentir de la douleur : ainsi l'image du mal qu'il a fait, gravée dans sa mémoire, lui fait ressentir de la douleur ; & il voit qu'il est la cause de cette douleur, il se hait donc, comme auteur du mal qu'il éprouve : cette haine & l'image

du mal qu'il a fait , fixent son attention & dominant dans son ame.

Toutes les fois qu'il y a dans l'esprit une idée principale , un sentiment dominant ; toutes les idées particulières , tous les sentimens qui ont rapport à cette idée principale , à ce sentiment , renaissent & s'unissent à l'idée principale , au sentiment dominant , & s'offrent à l'esprit.

Ainsi , le souvenir des qualités de la personne à laquelle on a fait du mal ; les idées de devoir , d'humanité , de justice , de loi naturelle qui s'étoient éclipsées pendant l'emportement de la passion , se réunissent à l'image du mal que l'homme a commis ; il voit qu'il ne l'a commis que parce qu'il a été indocile & rebelle à la voix & aux ordres de la nature , parce qu'il a fermé les yeux à la lumière de la raison : il ne souffre pas seulement par l'image du mal qu'il a fait , mais encore parce qu'il se voit avili & dégradé ; il est obligé , non - seulement de se haïr , mais en ore de se mépriser ; il voit qu'il a mérité la haine & l'indignation de tous les hommes ; tous les principes de Sociabilité se réunissent pour lui rendre l'existence amère & fâcheuse.

Lorsqu'un objet a fait une impression forte & profonde sur l'ame ; toutes les idées

qui ont rapport à cet objet , le lui rappellent ; ainsi tout ce qui a quelque ressemblance avec la personne à laquelle on a fait du mal , ou avec les circonstances & les lieux dans lesquels on l'a commis , fait renaître l'image de cette action , force l'homme à se condamner & lui rappelle qu'il est devenu l'objet de la haine de tous les hommes : l'image du mal qu'il a fait , le poursuit donc par-tout , & par-tout elle est accompagnée de remords & de douleur ; tout semble s'animer pour lui reprocher son crime ; ainsi l'idée d'un homme , sa rencontre rappellent à Caïn le meurtre d'Abel , & il croit que tous les hommes sont armés pour le tuer : ainsi Belus tue les petits d'une hirondelle , parce qu'il croit que par son chant elle lui reproche son parricide (a).

Cette image du crime ne permet pas à l'homme de reposer ; elle s'offre à lui dans son sommeil : ainsi , Apollodore songe qu'il est écorché par les Scythes , plongé dans une marmite bouillante , & qu'il entend son cœur murmurer & lui dire , *c'est moi qui cause tous ces maux* (b).

(a) Plutar. Pourquoi la justice divine diffère la punition des grands crimes.

(b) *Ibid.*

Ces avertissements , ces ordres , ces reproches , ces remords sont , comme on voit , des actes de l'esprit qui se rend témoignage à soi-même , d'avoir suivi ou violé la loi qu'il doit suivre ; & comme l'homme ne peut être indifférent sur son bonheur , il ne peut l'être sur la conformité de ses actions avec la loi qu'il doit suivre : son esprit examine donc nécessairement , si ses actions sont conformes à leur règle ; & l'esprit appliqué à cet examen , est ce que l'on nomme la conscience : la conscience n'est donc pas une chimere & un effet du préjugé ; elle existe dans tous les hommes , excepté dans les stupides , dans les imbécilles , dans les enfans , ou dans ceux qui n'ayant jamais réfléchi sur eux-mêmes , se sont tenus dans l'état de l'enfance.

Résumons ce que nous avons dit sur ce sujet. L'homme porte au-dedans de lui-même une loi , qui dirige ses actions ; il y a des biens & des maux qui le portent à rechercher cette loi , une raison qui l'éclaire pour l'y conduire , une conscience qui l'approuve ou qui le condamne , & qui le rend heureux ou malheureux , lorsqu'il l'observe ou qu'il la transgresse : ainsi , par le moyen de la raison & de la conscience , la nature porte l'homme à faire

du bien aux autres hommes, & l'empêche de leur nuire, lorsqu'il n'est ni animé par l'espérance de leur estime & de leur amour, ni arrêté par la crainte de leur haine & de leur vengeance, elle l'oblige d'être bienfaisant, lors même qu'il éprouve les effets de la méchanceté des hommes: elle lui donne dans sa raison, dans sa conscience, dans la loi naturelle, une source de plaisir & de bonheur que rien ne peut altérer, une consolation dans tous les maux attachés à la condition humaine, un dédommagement de tout ce que le caprice de la fortune ou l'injustice des hommes peuvent lui ôter, & une récompense certaine & plus grande que tous les sacrifices qu'il fait à la nature, pour procurer le bonheur des hommes; car la vertu, comme le dit un Ancien, n'a point de plus grand théâtre que la conscience (a).

(a) Tusculan. quest. l. 2.



ARTICLE X.

Du desir de perpétuer sa mémoire , & de la crainte des jugemens de la postérité.

LA nature fait naître l'homme foible & désarmé , elle lui donne pour première loi le besoin de se nourrir , & elle ne lui accorde qu'une durée très-courte. Il se perpétue comme les animaux par l'impulsion du besoin , sans prévoir les effets de ce besoin. N'est-ce pas un paradoxe que de prétendre que la nature a déposé dans cet animal le desir de se survivre à lui-même , & d'exister dans le souvenir des autres hommes ?

Ce paradoxe devient une vérité simple lorsqu'on réfléchit sur la nature humaine. Le desir de perpétuer sa mémoire après sa mort , naît de tous ces principes qui semblent le combattre.

La foiblesse de l'homme , ses besoins , ses desirs , toutes ses inclinations le portent à rechercher ses semblables , & lui en rendent la compagnie , les secours & l'amitié nécessaires.

La mort qui enlève à l'homme la com-

pagnie, l'amitié, le secours des autres hommes, est donc le phénomène le plus terrible, le fléau le plus funeste à l'humanité, & par conséquent l'objet essentiel de la curiosité. Il n'est pas possible que dans l'institution de la nature l'homme voie mourir un pere tendre, une épouse chérie, ses enfans, ses amis, ses voisins, ses concitoyens, ses associés, sans chercher les causes de leur mort, & les moyens de prévenir ce malheur.

La mort naturelle ne change rien dans la configuration extérieure du corps, aucune de ses parties n'est anéantie, mais toutes sont privées de mouvement. Le spectacle de la mort, conduit donc naturellement & nécessairement l'homme à juger que le corps humain ne contient pas essentiellement le mouvement, la sensibilité & la pensée, qu'il les reçoit d'un principe étranger, & que la séparation de ce principe d'avec le corps est la mort.

Le spectacle de la mort conduit donc nécessairement tout homme qui réfléchit, à supposer des Etres invisibles, actifs, intelligens, qui donnent au corps humain le mouvement & la vie, mais qui n'en sont pas inséparables, & qui subsistent lorsqu'ils en sont séparés : car l'esprit ne se porte point naturellement à les supposer anéan-

tis; rien ne le conduit à cette supposition; il n'a point d'idée de l'anéantissement, il n'en connoît la possibilité qu'à l'aide du raisonnement, & parce qu'il voit que ni l'esprit de l'homme, ni son corps n'existant nécessairement, ils peuvent cesser d'être; mais il ne peut se représenter le passage de l'existence au néant. Ce principe existoit dans le corps humain pendant le sommeil, sans être aperçu, l'homme connoît qu'il peut encore exister après la mort, quoiqu'il ne soit ni visible, ni sensible par son action sur le corps: ainsi dans l'ordre de la nature, l'homme suppose que le principe qui animoit son corps existe encore après la mort.

Comme cette ame est le principe du mouvement, de la sensibilité, de la pensée, l'esprit humain suppose qu'elle conserve les affections, les desirs, les inclinations qu'on a observées en elle avant sa séparation d'avec le corps.

L'homme est donc porté naturellement à croire qu'il existe après la mort, & qu'il conserve ses goûts & ses inclinations.

Quoiqu'il en soit au reste de ce que je dis sur la suite des idées par lesquelles je suppose que l'esprit humain est conduit naturellement à reconnoître l'existence d'un principe intelligent distingué du corps, &

qui existe lorsque le corps n'est plus animé : il est certain que tous les hommes sont arrivés à cette croyance , & que l'idée d'une ame qui survit au corps , est une des premières idées que l'esprit humain acquiere.

Si nous remontons vers les tems les plus reculés , & que nous parcourions tous les siècles depuis l'époque la plus voisine de l'origine des sociétés jusqu'à nos jours , nous trouverons que tous les hommes ont cru que les bornes de cette vie , n'étoient pas les limites de leur existence (a).

Nous trouvons cette croyance dans toutes les contrées de la terre actuellement habitées , & chez une infinité de nations dont les idées différentes nous représentent en quelque sorte à la fois , & dans un seul tableau tous les différens siècles , & tous les états par lesquels l'esprit humain a passé.

Par-tout , je trouve cette croyance mo-

(a) Il seroit trop long & inutile de rapporter toutes les preuves de ce fait , elles sont répandues dans tous les Auteurs qui ont traité de l'immortalité de l'ame , dans Vossius sur l'idolâtrie , l. 1. Dans M. Huet , quest. Alnet. l. 2. c. 8. Dans Marsham can. chron. sec. 21.

diffiée par des idées particulières , par des préjugés d'éducation , par des opinions contradictoires , par des erreurs opposées ; mais il n'est point de peuple , point de nation où je ne la trouve.

Je ne la trouve méconnue ou ignorée que par des hommes stupides & féroces , & qui ne réfléchissent point ; ou par des hommes qui ont abandonné cette croyance , comme Epicure , parce qu'ils n'ont pu comprendre comment ce principe peut exister dans le corps , comment il peut s'unir à lui , comment il peut opérer les mouvemens. Ces deux classes d'hommes , sont également hors de l'ordre de la nature : les premiers ne réfléchissent pas , & les seconds en réfléchissant se sont persuadés que leur esprit est trop grand , trop vaste , trop pénétrant pour que ce qui est vrai puisse leur échapper , & résister à la sagacité de leur esprit , lorsqu'ils veulent bien y penser. Malgré ces deux classes d'hommes , nous assurons que tous les hommes croient que l'ame humaine survit au corps.

Je n'examine ici , ni si cette croyance est vraie , ni quel degré de vraisemblance donne au dogme de l'immortalité de l'ame , le consentement universel des hommes sauvages & policés : je ne le regarde que comme un fait , & je dis qu'il ne peut avoir

son origine que dans un penchant commun à tous les hommes, dans une cause qui les détermine à rechercher quel est leur sort après leur mort, & que l'ordre des phénomènes est tel, qu'il conduit naturellement tout homme qui réfléchit, à croire qu'il a une ame qui existe indépendamment de son corps, & qui, lorsqu'elle en est en effet séparée, conserve son activité, son intelligence & sa sensibilité.

L'homme qui fait que sa durée s'étend au-delà des bornes de cette vie, & qu'il conserve après la mort, son intelligence & sa sensibilité, croit qu'il peut jouir après cette vie, du plaisir que procure le spectacle du bonheur des autres; celui de leur estime & des témoignages de leur tendresse.

L'homme pénétré de ces idées est porté naturellement & par instinct aux actions qui peuvent lui assurer l'estime & l'amour de la postérité. Cette espérance sans le détacher de la vie, le console de la nécessité de mourir, & sans inspirer le fanatisme tend à consacrer tous les talens, toutes les facultés, tout le pouvoir de l'homme au bonheur de ses amis, de ses concitoyens, de tous les hommes. Elle est plus puissante que l'attrait de la volupté, plus forte que la crainte de la mort. Elle peut

dans les malheurs extrêmes produire des actions de la vertu la plus héroïque.

Le prix de la vie présente disparoît aux yeux de l'homme immortel; une mort illustre qui procure un grand bonheur aux autres, qui assure leur estime, leur admiration & leur amour, est pour l'homme immortel le plus grand des biens.

C'étoit cette espérance qui animoit & qui soutenoit les Héros bienfaisants de l'antiquité dans leurs entreprises & dans leurs fatigues; c'est elle qui a formé dans l'ame d'Alexandre le Grand, le projet de composer de tous les hommes une seule famille, de bannir de la terre la haine, la discorde, les malheurs, & d'y faire régner la paix & le bonheur.

„ Entre les hommes les plus parfaits ,
 „ dit Cicéron , ne sont - ce pas ceux qui
 „ se croient nés pour assister , pour défendre
 „ les autres hommes ? Hercule est au
 „ rang des Dieux , il n'y fût jamais arrivé ,
 „ si pendant qu'il étoit sur la terre ,
 „ il n'eût pris cette route. Je vous cite
 „ là un exemple ancien , & que la religion
 „ de tous les peuples a consacré ; mais
 „ tant de grands hommes , qui ont répandu
 „ leur sang pour notre république , pensoient-ils autrement ? Pensoient-ils dis-
 „ je , que le même jour qui termineroit

„ leur vie , termineroit aussi leur gloire ?
 „ Jamais sans une ferme espérance de
 „ l'immortalité , personne n'affronteroit la
 „ mort pour sa patrie ”.

„ Thémistocles pouvoit couler ses jours
 „ dans le repos, Epaminondas le pouvoit,
 „ & sans chercher des exemples dans l'an-
 „ tiquité, ou parmi les étrangers, moi-
 „ même je le pouvois ; mais nous avons
 „ au-dedans de nous, je ne fais quel pres-
 „ sentiment des siècles futurs ; & c'est dans
 „ les esprits les plus sublimes , dans les
 „ âmes les plus élevées qu'il est le plus
 „ vif , & qu'il éclate d'avantage. Sans ce
 „ pressentiment seroit - on assez fou pour
 „ vouloir passer sa vie dans les travaux
 „ & dans les dangers ? ”

„ Je parle des grands ; & que cherchent
 „ aussi les Poètes ? Il n'est pas jusqu'aux
 „ artisans qui n'aspirent à l'immortalité.
 „ Phidias n'ayant pas la liberté d'écrire son
 „ nom sur le bouclier de Minerve , y gra-
 „ va son portrait , & nos philosophes ,
 „ dans les livres mêmes qu'ils composent
 „ sur le mépris de la gloire , n'y mettent-
 „ ils pas leur nom ? ”

„ Puis donc que le consentement de
 „ tous les hommes est la voix de la natu-
 „ re , & que tous les hommes quelque part
 „ qu'ils soient, conviennent qu'après no-

„ tre mort il y a quelque chose qui nous
 „ intéresse, nous devons aussi nous ren-
 „ dre à cette opinion, & d'autant plus
 „ qu'entre les hommes, ceux qui ont le
 „ plus d'esprit, le plus de vertu, & qui
 „ par conséquent savent le mieux où tend
 „ la nature, sont précisément ceux qui se
 „ donnent le plus de mouvement pour
 „ mériter l'estime de la postérité ” (a).

Je n'ai point rapporté ce long passage comme une décision, je ne cite point Cicéron comme un docteur, mais comme un témoin de l'existence & des effets du penchant naturel que l'homme a pour vivre dans la mémoire de la postérité; eh quel témoin que Cicéron ! Personne ne connoissoit mieux l'histoire, personne n'avoit plus médité sur les ressorts que doit employer la politique, & sur les principes qui conduisent au bonheur. Il n'ignoroit pas qu'il y avoit des philosophes qui regardoient ce desir comme un préjugé: cependant il n'hésite point, il assure que le desir de l'immortalité est un penchant naturel, la voix de la nature. Il regarde les philosophes qui pensent le contraire, comme de petits philosophes (b).

(a) Cic. de senectute.

(b) *Ibid.* Minuti Philosophi.

Ce sentiment n'étoit pas particulier à Cicéron ; c'étoit ainsi que pensoient les plus illustres Romains. Ces citoyens philosophes qui avoient si profondément réfléchi sur le cœur de l'homme , & sur les principes de la croyance politique , regardoient ce penchant comme un des plus grands bienfaits de la nature , & comme le germe de toutes les vertus.

Le desir de perpétuer sa mémoire est si naturel à l'homme , qu'il agit en lui , même indépendamment de la croyance de son immortalité. L'homme qui ne croit pas que l'ame survive au corps , & qui desiré de mériter l'estime , veut que cette estime soit plus durable que sa personne. La postérité se présente nécessairement & toujours à son esprit : c'est sa présence qui anime & qui soutient tous les hommes dans la carrière pénible de la gloire ; c'est à son tribunal qu'il en appelle , & qu'il cite les injustes , les méchans , les jaloux ; c'est son équité qui le rassure contre ses ennemis , ce sont ses louanges prévues qui le consolent de l'indifférence & de l'insensibilité de ses contemporains , des dédains des fots , des clameurs de la cabale ennemie.

Ces efforts que l'esprit fait pour se persuader que le souvenir des défauts & des

Tome I.

R

vices , s'enfoncera dans l'abyme du tems ; & que les productions des talens & du génie passeront seules aux races futures , ne font-ils pas un effet de la crainte secrète des jugemens de la postérité , devant laquelle on ne veut pas paroître vicieux & méchant ?

Le desir de faire passer sa mémoire à la postérité , n'est donc pas seulement un motif qui tend à féconder tous les talens , à produire des vertus éclatantes ; c'est encore un principe réprimant qui peut contenir le méchant & corriger le vicieux.

Tels étoient les effets de cette crainte chez les Egyptiens : il y avoit en Egypte un tribunal où l'on jugeoit les morts. Ce jugement se faisoit en présence de tout le monde , & l'attente de ce jugement retenoit chaque particulier dans l'exacte observation de ses devoirs : les Rois mêmes subissoient ce jugement. Quelques-uns , sur la décision du peuple , ont été privés d'une sépulture honorable , & leur exemple n'a pas moins servi pour contenir les Rois , que la sagesse des loix , parce que tous craignoient la honte & l'infamie que le jugement du peuple après leur mort pouvoit attacher à leur nom (a).

(a) Diod. l. 1. sect. 2. trad. de Teraillon.

Tous les penchans que nous avons découverts dans l'homme , tendent à produire l'union , la paix & le bonheur sur la terre , & il n'est point d'homme dont le cœur soit insensible à ces motifs.

Mais ils n'agissent pas tous avec une force égale sur tous les hommes & dans tous les tems.

La bienfaisance & le desir de l'estime qui portent à contribuer au bonheur des hommes , ne les portent pas tous à sacrifier leur repos au bonheur des autres. L'amitié parfaite qui fait qu'un homme se dévoue pour un ami , ne le détermine pas à se dévouer pour chacun des autres hommes.

L'espérance de l'immortalité rend l'homme capable de se dévouer pour tous les hommes , d'affronter tous les périls , de surmonter toutes les difficultés pour procurer leur bonheur ; elle produit dans le cœur de l'homme un courage , un mépris de la vie , un enthousiasme qui n'a pour objet que le bonheur des hommes , parce qu'il est guidé par toutes les inclinations naturelles , qui toutes tendent à faire régner la paix & le bonheur sur la terre.

Par ce desir de vivre dans la postérité , la nature porte l'homme à faire les plus grands efforts pour le bonheur de ses contemporains , & à préparer la félicité de ses

neveux ; elle développe , elle crée tous les talens , elle les emploie , elle les consacre tous au bonheur de l'humanité.

Par la crainte des jugemens de la postérité , la nature oppose une barrière aux passions armées de la force , elle fait éclipser aux yeux de l'homme tous les objets de la cupidité , elle le dépouille de sa puissance , & le cite chargé de ses vices aux pieds d'un juge terrible & inexorable.

Ce desir , cette crainte sont le supplément de tous les penchans que la nature donne à l'homme pour vivre en société , ou plutôt le desir de vivre dans la postérité , la crainte de ses jugemens , donnent à tous les penchans que nous avons découverts dans l'homme , une force capable de surmonter toutes les difficultés qui peuvent arrêter la bienfaisance , de sacrifier tous les intérêts qui peuvent diviser les hommes. Gardons-nous donc d'affoiblir une croyance qui dirige toutes les forces de l'homme vers le bonheur général , & qui met dans les sociétés politiques un fond inépuisable de récompenses & de punitions éternelles , dont elles seules sont les dispensatrices.



ARTICLE XI.

L'homme est naturellement religieux, & la religion vers laquelle il est porté par un penchant naturel, le conduit à des idées, & lui inspire des sentimens qui changent en loix tous les principes de la sociabilité que la nature a déposés dans son cœur.

Nous avons vu que le besoin de connoître, est aussi naturel à l'homme que le besoin de se nourrir : il applique, pour ainsi dire, l'homme à tout ce qui a quelque rapport avec ses besoins physiques, avec sa conservation, avec son bonheur.

Le monde, au centre duquel il est placé, offre à sa curiosité l'objet le plus propre à la satisfaire, soit par la magnificence du spectacle qu'il présente, soit par les rapports essentiels des objets qu'il renferme avec le bonheur de l'homme : les fruits le nourrissent, les astres l'éclairent & l'échauffent ; tous les élémens agissent sur lui, l'incommodent ou lui sont utiles, menacent ou conservent sa vie.

Le besoin de connoître est joint dans l'homme au don de la mémoire, & à la

faculté de comparer les objets de ses connoissances, de connoître leurs rapports, leurs différences, leurs liaisons. Les rapports qu'il découvre entre les objets qu'il compare, augmentent ses connoissances, étendent ses vues, élèvent son ame, aggrandissent son être & lui procurent une satisfaction supérieure aux plaisirs des sens, comme nous l'avons fait voir, lorsque nous avons examiné la nature & les effets du besoin que l'homme a de connoître.

Ainsi, il n'y a point d'homme à qui la nature n'ait donné des motifs suffisants pour s'occuper du spectacle qu'elle offre, pour en découvrir la fin, pour connoître les avantages qu'il doit y chercher; & l'homme abandonné à lui-même, à ses facultés, pressé par ses besoins, dirigé par ses desirs, doit se dire, & s'est en effet dit à lui-même : quelle vertu secrete fait éclore les plantes, développe les fleurs, & forme les fruits qui couvrent la terre & qui chargent les arbres ? quelle force fait sortir des fontaines du sein de la terre ? quel ouvrier a formé les astres qui l'éclairent & qui l'échauffent ? quelle cause produit les vents qui la rafraichissent ; & qui transportent les nuages ? quelle puissance se fait entendre dans les Cieux, les ébranle, obscurcit les astres, embrase l'air, & lance la foudre sur la terre ?

Voilà l'effet infailible de la curiosité de l'homme ; voilà les objets sur lesquels la raison est forcée de s'exercer ; & parmi les Sauvages , dont les voyageurs modernes font mention , il n'en est point qui n'ait sur tous ces phénomènes , ses explications & même son système ; si l'on excepte quelques hommes féroces que le hasard rassemble comme des troupeaux d'animaux.

Mais à qui l'esprit humain attribuera-t-il ces effets , ces phénomènes ?

Déterminé dans cette recherche par l'intérêt qu'il a de connoître cette puissance qui produit des phénomènes dont son bonheur & sa conservation dépendent , il recherche comment elle les produit , & ce qu'elle est.

Cette puissance n'étant sensible que par ses effets , il ne peut la connoître qu'à l'aide du raisonnement , qu'en comparant ce qu'il veut connoître avec ce qu'il connoît : il compare donc les effets de cette cause qu'il ne connoît pas immédiatement , avec les effets d'une cause qu'il connoît intimement avec les effets qu'il produit lui-même.

Ces phénomènes dont il cherche la cause , sont des corps agités & transportés ; il voit , il sent qu'il produit le mouvement de ses bras , de ses pieds , qu'il transporte son corps , qu'il le déplace , qu'il arrange

les corps qui l'environnent, qu'il donne à tous ces mouvemens plus ou moins de rapidité, selon qu'il le veut ; il juge qu'une cause semblable met en mouvement les différens corps dans les phénomènes de la nature ; il voit le monde rempli de génies ou d'esprits.

Mais ces esprits font couler les rivières, agitent les mers, dirigent les astres, font luire le soleil, dominant sur les élémens.

L'homme compare naturellement la puissance de ces esprits avec sa force ; & il trouve ces puissances infiniment supérieures à lui ; il est étonné, il est effrayé, il conçoit pour elle une vénération religieuse ; car l'admiration est un sentiment d'étonnement qui naît en nous, à la vue d'un objet singulier & différent de tout ce que nous avons connu, le respect, un sentiment d'étonnement & de frayeur qui naît à la vue d'un objet qui possède des qualités au-dessus de notre nature ; & la vénération religieuse est un sentiment d'amour pour un objet qui est supérieur à notre nature, & qui nous fait du bien.

Telles sont les idées, tels sont les sentimens que les biens de la terre & les phénomènes inspiroient aux hommes simples avant la naissance des Arts & des Sciences ; ils rapportoient à des divinités bienfaisan-

tes , tous les biens dont ils jouissoient , tous les événemens heureux : ils ne jouissoient d'aucun sans leur en faire hommage , sans éprouver pour ces divinités des sentimens d'amour & de reconnoissance : tous les repas étoient précédés d'un sacrifice , & terminés par des hymnes : ils croyoient que les vices étoient en horreur aux Dieux ; qu'ils veilloient sur le juste , sur l'innocent , sur l'homme vertueux ; & qu'ils poursuivoient jusqu'après la mort l'injuste & le méchant , comme nous l'avons fait voir dans les articles précédents , & comme on peut s'en convaincre par la lecture des anciens (a).

Il est de la nature de l'admiration & de l'amour de fixer l'attention de l'homme sur l'objet qui les fait naître : ainsi , par une suite de sa constitution , ou de sa nature , l'homme est déterminé à s'efforcer de connoître ces puissances , à rechercher les motifs qui les font agir , & les moyens de les diriger , s'il est possible.

L'homme ne peut fixer long-tems son attention sur le rapport des phénomènes

(a) Feitius en a recueilli une grande partie dans les antiquités d'Homere. l. 1. 2. 3. c. 4.

de la nature avec son bonheur , sans juger que c'est pour son utilité que ces puissances couvrent la terre de tout ce qui est nécessaire au bonheur du genre humain : la bienfaisance de ces êtres est donc le premier objet qui s'offre à l'esprit de l'homme , dans les puissances auxquelles il attribue le gouvernement du monde ; il suppose dans ces puissances une inclination bienfaisante ; elles deviennent l'objet de l'amour & de la reconnoissance que nous avons vu que la nature a déposée dans le cœur de l'homme pour tout ce qui lui fait du bien avec dessein ; il loue la puissance bienfaisante , la bonté généreuse de ces génies ; il desire de leur plaire ; il croit qu'il leur plaît en les imitant ; il devient bienfaisant par une suite nécessaire du sentiment d'amour, de reconnoissance & de respect que lui inspirent les bienfaits de ces esprits ou de ces génies : il craint de leur déplaire , & il croit qu'on leur déplaît par la méchanceté : l'idée des puissances à laquelle il est parvenu par une suite de réflexions , & par des dispositions naturelles , changent donc en devoirs religieux & en loix sacrées , l'humanité , la bienfaisance , & toutes les inclinations sociales qu'il reçoit de la nature.

Déterminé par son intérêt & par le besoin de connoître , à la recherche de la puissance

& des opérations des génies qui gouvernent le monde , des motifs qui les font agir , des idées qui les dirigent ; l'homme reconnoît facilement la liaison des phénomènes ; il voit sans peine que la cause qui agite l'air , produit aussi les pluies ; que le soleil qui éclaire , & qui chauffe , élève aussi l'eau ; que l'eau devient plante , animal ; que la plante & l'animal périssent , se dessèchent & redeviennent eau , terre ; & il apperçoit sans peine qu'une chaîne invisible lie toutes les parties de la nature , & qu'il y a un premier moteur qui a tout formé , tout dirigé : les premiers Philosophes furent conduits à la connoissance d'un premier moteur , d'un principe universel , par la vue superficielle & générale de la nature (a).

On trouve cette idée d'un premier moteur , d'un principe universel des êtres , d'un esprit tout puissant chez les nations les plus anciennes , même chez celles qui n'avoient ni Arts , ni Sciences ; soit que le premier principe lui-même , l'esprit qui a produit tout , ait donné cette idée aux premiers hommes qu'il a formés ; soit que l'homme ne puisse réfléchir sur le Spectacle

(a) Voyez l'examen du Fatalisme t. I.

de la Nature, sans arriver à cette idée (a).

Ce premier moteur à l'idée duquel l'homme s'élève, pour peu qu'il réfléchisse, offre à son esprit l'objet le plus grand & le plus important à connoître : l'idée des puissances motrices auxquelles il attribuoit les phénomènes, l'avoit étonné ; l'idée d'un moteur universel, d'une intelligence, cause & principe de tous les êtres, le ravit en admiration : rien n'est plus intéressant pour l'homme, que de connoître les vues de cette intelligence dans la formation du monde, & ses desseins sur le genre humain.

L'homme voit par-tout cette puissance infinie, par-tout il la voit bienfaisante & occupée du bonheur de l'homme.

L'idée d'un être suprême qui a rempli le monde des monuments de sa bonté, n'est pas une spéculation stérile ; elle remplit l'âme d'admiration, d'amour, de reconnaissance ; elle y allume le desir de lui plaire, en imitant sa bonté, qui est l'attribut sous lequel il semble qu'il se soit plu à se faire connoître aux hommes.

On ne peut douter qu'il ne les aime ces hommes, qu'il ne veuille leur bonheur,

(a) Voyez le discours préliminaire du dictionnaire des hérésies, c. I.

& par conséquent qu'il n'aime ceux qui leur font du bien, qu'il ne haïsse ceux qui leur font du mal; en un mot, pour me servir des expressions de Marc-Antonin, on ne peut douter que l'esprit qui gouverne le monde, ne soit un esprit de société qui veut lier tous les hommes par une mutuelle concorde & bienveillance (a).

Ainsi la croyance d'un être suprême qui a formé le monde, change en loix tous les sentimens d'humanité & de bienfaisance qu'il reçoit de la nature; & ces loix imposent à l'homme l'obligation la plus étroite, la moins susceptible d'exception, & qu'il est impossible d'éluder, puisqu'en ne l'observant pas, on déplaît à l'être suprême, dont la puissance & la connoissance embrassent toute la nature.

La haine que cet être suprême a pour les méchants, ne permet pas de douter qu'il ne les punisse: la prospérité passagère & apparente de quelques méchants, n'est point une difficulté contre la justice vengeresse que l'homme suppose dans l'être suprême & bienfaisant; car l'homme ayant reconnu qu'il avoit une ame qui survit à son corps, & qui conserve la sensibilité;

(a) L. 4. n. 22.

cette idée s'unit naturellement à l'idée d'un être suprême qui condamne & qui hait le crime ; & l'homme croit naturellement qu'à cette vie, succède une autre vie, dans laquelle les bons seront récompensés, & les méchants punis par l'être créateur du monde.

Sous cet être suprême, nul bien n'est sans récompense, & nul crime impuni : il est donc en effet le Législateur des hommes, & les inclinations ou les aversions naturelles, l'humanité, la bienfaisance, l'horreur pour le crime, sont des loix gravées dans le cœur de l'homme par l'auteur de son être, par cet être suprême qui voit tout & qui peut tout ; qui compte & récompense les sacrifices faits à la bienfaisance, & qui prépare des châtimens à toute action contraire au bonheur de la société.

Voilà donc une barrière contre les passions qui seroient plus fortes que les sentimens d'humanité ; un frein pour les méchants, que le secret, l'adresse ou la puissance dérobent à la sévérité des loix ; un motif pour faire le bien, infiniment plus puissant que toutes les récompenses de la société civile, le complément de la morale & de la politique, puisqu'il ne laisse jamais, ni la bienfaisance oisive, ni la méchanceté heureuse & sans inquiétude.

Si l'homme uniquement occupé à jouir des bienfaits de la nature , néglige d'en rechercher l'auteur , il est bientôt arraché à son indifférence par les tempêtes , par les éclairs , par les volcans ; en un mot , par tous les phénomènes terribles que produisent dans l'atmosphère , & sur la terre , le mélange & le choc des éléments : il est obligé de lever les yeux vers le Ciel , de se demander d'où viennent ces mouvements effrayants , d'en rechercher la cause , de se mettre dans la chaîne des idées qui conduisent à la connoissance de l'être suprême , remunérateur des bons , & vengeur des méchants.

Si les passions , la guerre , des besoins pressans , empêchent quelques hommes de s'élever à la croyance de l'être suprême , & les retiennent dans le Polythéisme ; ils voient au moins dans les tempêtes , dans les éclairs , dans le tonnerre l'image de la colere & du courroux ; ils jugent qu'ils ont irrité les puissances qui gouvernent les éléments ; ils rentrent au-dedans d'eux-mêmes ; ils interrogent leur conscience ; ils croient que le mal qu'elle leur reproche , allume le courroux de ces puissances , & attire les fléaux qui les affligent ; ils voient , en un mot , dans la nature des puissances vengeresses du crime , que

leur raison & leur conscience condamnent ; c'est ce qui est arrivé chez tous les peuples qui sont tombés dans le Polythéisme.

Lorsque l'homme reconnoît l'existence d'une intelligence suprême , qui a créé le monde , & qui le gouverne par des loix générales ; & qu'il regarde les tempêtes , les volcans , les orages , non comme l'effet d'une volonté particulière de l'être suprême , mais comme une suite des loix générales établies dans la nature ; il voit cependant ces phénomènes comme des malheurs ; & le malheur , quelle qu'en soit l'origine , rappelle naturellement & nécessairement l'homme à lui-même , l'oblige à réfléchir sur son état & sur sa destination , à chercher des consolations & des adoucissements à ses maux ; il est forcé de descendre dans sa conscience ; il se demande s'il n'a pas en effet mérité ce fléau , ce malheur. L'idée de la justice de l'être suprême , s'offre à son esprit : comme il n'est point d'homme qui soit exempt de fautes , il n'est par conséquent point de tems où ces phénomènes ne soient utiles à la correction des hommes & au bonheur de la société. Tel est l'effet naturel de ces phénomènes , de ces malheurs dont on tire avec tant d'assurance des difficultés contre la bonté de l'être suprême.

Il est aisé de voir, par tout ce que nous avons dit, que la nature conduit elle-même l'homme à la connoissance de l'être suprême : ses besoins, sa foiblesse, l'amour de sa conservation, le portent à rechercher l'origine des phénomènes, c'est-à-dire, à les rapprocher, à les lier, à les rapporter à une cause : il ne peut concevoir cette cause que comme une intelligence ; l'idée de cette intelligence fixe son attention ; il examine les phénomènes, il apperçoit qu'ils sont liés par une cause générale, ou du moins qu'ils dépendent d'elle, & il regarde cette cause comme une intelligence qui embrasse la nature.

La curiosité humaine ne peut avoir d'objet plus intéressant que la connoissance de cette intelligence : sa bienfaisance est le premier attribut qui s'offre à ses recherches ; & il faut que l'homme conçoive cette intelligence comme bonne, comme ennemie des méchants ; & de-là naissent les peines & les récompenses de l'autre vie : il est donc vrai que l'homme est naturellement religieux, & que la religion vers laquelle il est porté, le conduit à des idées, & lui inspire des sentimens qui changent en loix tous les principes de Sociabilité que nous avons découverts dans son cœur.

Cette vérité toute certaine, toute claire

qu'elle est, a pourtant des contradicteurs, & elle est trop importante pour ne pas examiner leurs difficultés : il me semble qu'elles peuvent se réduire à quatre chefs. 1°. Il n'est pas aussi facile à l'homme que nous le prétendons, d'arriver à la connoissance de l'être suprême, qui récompense la vertu, & qui punit le crime. 2°. L'expérience est contraire à ce que nous avançons sur l'inclination naturelle de l'homme pour la religion. 3°. La religion vers laquelle l'homme est porté naturellement, n'est point dans la société un principe réprimant, & un motif pour la vertu. 4°. La religion est une invention de la politique.

§. I.

Des raisons qui font douter de la facilité que nous supposons dans l'homme, pour s'élever à la connoissance d'un Etre suprême, qui récompense la bienfaisance, & qui punit la méchanceté.

IL n'y a, dit M. Bayle, rien de plus facile, que de connoître qu'il y a un Dieu, si nous n'entendons par ce mot, qu'une cause première & universelle. Le plus

„ grossier payfan est convaincu que tout
 „ effet a sa cause , & qu'un très-grand
 „ effet suppose une cause dont la vertu est
 „ très-grande. Pour peu qu'il réfléchisse ,
 „ ou de soi-même , ou par l'avertissement
 „ de quelqu'un , il voit clairement cette
 „ vérité. Le consentement général ne souffre
 „ aucune exception à cet égard là , on
 „ ne trouve , ni aucun peuple , ni aucun
 „ particulier qui ne reconnoisse une cause
 „ de toutes choses : tous les Athées , sans
 „ en excepter un seul , signeront sincère-
 „ ment avec tous les Orthodoxes , cette
 „ these : *Il y a une cause premiere , uni-*
 „ *verselle , éternelle , qui existe nécessairement ,*
 „ *Et qui doit être appelée Dieu.*

„ Tout est de plein pied jusques-là , per-
 „ sonne ne fera un incident sur ces mots :
 „ & il n'y a point de Philosophes qui fas-
 „ sent entrer plus souvent le nom de Dieu
 „ dans leur système , que les Spinolistes ;
 „ mais de-là , vous devez conclure que ce
 „ n'est point dans cette these si évidente ,
 „ que consiste le vrai état de la question ;
 „ un formulaire que les Sectateurs de la
 „ fausseté enseignent , conjointement avec
 „ ceux de la vérité , est une chose cap-
 „ tieuse , & nécessairement défectueuse ; il
 „ ne suffit donc point de connoître qu'il
 „ y a un Dieu , il faut de plus déterminer

„ le sens de ce mot , & y attacher une
 „ idée ; il faut , dis-je , rechercher quelle
 „ est la nature de Dieu , & c'est-là où
 „ commence la difficulté : c'est un sujet
 „ que les plus grands Philosophes ont trou-
 „ vé obscur , & sur lequel ils ont été par-
 „ tagés en plusieurs sortes de sentiments
 „ fort contraires ; on les a insultés sur leurs
 „ divisions ; on leur a reproché qu'ils ne
 „ savoient à quoi s'en tenir ; les uns niant
 „ qu'il y eût des Dieux , les autres qu'ils
 „ se mêlassent de rien , d'autres soutenant
 „ leur existence & leur providence , quel-
 „ ques-uns leur assignant des figures & des
 „ places ; & discourant de leurs actions &
 „ de leur vie , & tous alléguant des rai-
 „ sons probables qui pouvoient être un
 „ attrait & une amorce pour la crédulité
 „ de leurs auditeurs.

„ Il ne peut point être facile à l'homme
 „ de connoître clairement ce qui convient,
 „ ou ce qui ne convient pas à une Natu-
 „ re infinie. Agit-elle nécessairement , ou
 „ avec une souveraine liberté d'indiffé-
 „ rence ? connoît-elle par un acte simple
 „ & pur , le présent , le passé & l'avenir ,
 „ le bien & le mal , un homme successive-
 „ ment juste & pécheur ? Est-elle infini-
 „ ment bonne ? Elle le doit être : mais
 „ d'où vient le mal ? Est-elle immuable ,

„ ou change-t-elle ses résolutions , fléchie
 „ par nos prières ? Est-elle étendue , ou un
 „ point indivisible ? Si elle n'est point éten-
 „ due , d'où vient donc l'étendue ? plu-
 „ sieurs autres questions semblables qui se
 „ présentent à l'esprit humain , l'étonnent
 „ & l'embarrassent ; les incompréhensibili-
 „ tés l'arrêtent à chaque pas : s'il se tour-
 „ ne d'un côté , pour éviter des incom-
 „ préhensibilités apparentes , il en rencon-
 „ tre qui ne sont pas moindres.

„ On trouvera sans aucune peine un
 „ centre d'unité à l'opinion de tous les
 „ hommes , pourvu que l'on se contente
 „ de ce formulaire général : *Dieu existe...*
 „ Mais si vous allongez le formulaire , en
 „ y ajoutant , que Dieu a formé le monde ;
 „ vous voyez sortir tout aussitôt du cen-
 „ tre de l'unité , quelques sectes de Phi-
 „ losophes ; les Atomistes qui ont précédé
 „ Epicure , ceux qui l'ont suivi , les Phy-
 „ siciens qui ont précédé Anaxagoras.

„ Vous verriez sortir du même centre
 „ plusieurs Philosophes , si vous ajoutiez
 „ au formulaire : *Dieu gouverne le monde ,*
 „ & *il dispense les événements.*

„ Si vous exprimiez dans le formulaire
 „ qu'il n'y a qu'un Dieu , vous revolte-
 „ riez tout le Paganisme ; & il a été un

„ tems où le petit nombre des signatures
 „ vous eût étonné.

„ Si vous déclariez que Dieu est totale-
 „ ment distinct de l'étendue ; je ne fais si
 „ vous trouveriez des souscriptions : la
 „ plupart des anciens Philosophes vous
 „ contrediroient ; tous les esprits populai-
 „ res vous répondroient au milieu même
 „ du Christianisme , que puisque Dieu est
 „ par-tout , il faut qu'il soit étendu. Il est
 „ étendu virtuellement , & non formelle-
 „ ment , leur répondriez - vous ; mais ils
 „ vous répliqueroient que l'étendue vir-
 „ tuelle est une chose dont on n'a aucune
 „ notion , & que personne n'a jamais con-
 „ nue.

„ Abrégeons , & contentons - nous de
 „ dire qu'à mesure que vous allongeriez
 „ votre formulaire , vous verriez multi-
 „ plier les opinions , & sortir du centre
 „ de l'unité un plus grand nombre de
 „ gens ; les uns d'un côté , les autres
 „ d'un autre ; vous verriez même que ceux
 „ qui seroient sortis par la même porte ,
 „ se diviseront ensuite , & ne s'accor-
 „ deroient guere mieux ensemble , qu'a-
 „ vec ceux qui étoient sortis par un autre
 „ endroit : tout sera rempli de non-con-
 „ formistes.

„ Ne direz-vous pas enfin , que cela
 „ témoigne que le sujet de la question n'est
 „ point si aisé que vous l'aviez cru ; qu'il
 „ faut autre chose que des yeux pour le
 „ décider ; que ceux qui en ont voulu ju-
 „ ger sur l'étiquette du sac , je veux dire
 „ par la simple considération du Ciel , sont
 „ tombés dans la folie de croire que les as-
 „ tres sont des Dieux ? ”

„ Ceux qui trouvent tant de clarté &
 „ tant de facilité dans notre question , ju-
 „ gent des anciens siècles par le nôtre ;
 „ mais il faudroit considérer que ce qui
 „ nous est si facile & si manifeste , parce
 „ que Dieu nous a fait la grace de nous
 „ communiquer sa révélation , ne l'étoit
 „ pas à ceux qui n'avoient pour guide que
 „ la nature : l'esprit humain abandonné à
 „ lui-même , s'égare facilement sur une
 „ mer aussi vaste & aussi profonde que
 „ celle-là ; nous ressemblons à ceux qui
 „ s'étant servi d'un bon télescope , s'ima-
 „ ginoient que les autres hommes au-
 „ roient facilement vu les Satellites de Ju-
 „ piter s'ils avoient voulu ; reconnoissons
 „ plutôt que la chose est en elle-même
 „ très-difficile , & n'allons point chercher
 „ des motifs d'erreur dans la sensualité des
 „ errans ; ils vous diroient à leur tour que

„ nous errons par des motifs d'intérêt ” (a).
 Voyons si cette longue objection contient en effet quelque chose d'assez difficile pour autoriser le ton dogmatique avec lequel on la propose.

M. Bayle convient qu'il n'y a rien de si facile que de connoître qu'il y a une cause universelle : le plus stupide payfan est, selon lui, convaincu, que tout effet a une cause, & qu'un très-grand effet suppose une cause dont la vertu est très-grande ; il convient que pour peu qu'il réfléchisse, ou par soi-même, ou par l'avertissement de quelqu'autre, il voit clairement cette vérité ; c'est qu'il y a une cause de toutes choses.

Il est donc question de savoir si l'homme arrivé à cette idée s'y tiendra ; & si supposé qu'il veuille acquérir sur cette cause une connoissance plus étendue, il se jettera dans ce labyrinthe de questions obscures où Bayle le conduit ; & si au lieu d'examiner ses attributs métaphysiques, il ne s'efforcera pas plutôt de connoître quels sont ses desseins dans la formation du monde, & sur-tout dans la production des

(a) Continuation des pensées sur la Comète, t. I. §. 20 & 21. p. 79.

phénomènes qui ont un rapport immédiat avec le bonheur de l'homme.

Il n'y a certainement pas d'objet plus intéressant pour l'homme, que la connoissance de cette cause universelle, & de ses desseins. Il n'est donc pas possible qu'un homme s'arrête à cette idée, & qu'il ne cherche pas à connoître cette cause & ses desseins, pour peu qu'il fasse usage de sa raison, ou que la nécessité de se nourrir, ou quelque passion n'absorbe point toutes ses facultés: l'amour de son bonheur, son intérêt, fixeront nécessairement toute son attention, & tous les efforts de sa curiosité sur cette cause & sur les rapports qu'elle peut avoir avec le bonheur de l'homme.

La première idée qui se présentera à lui sur la nature de cette cause; c'est qu'elle est intelligente, qu'elle est un esprit, comme nous l'avons prouvé dans cet article: aussi-tôt qu'il se fera assuré que cette cause est une intelligence, son intérêt le plus pressant sera de connoître pourquoi elle produit des phénomènes funestes au bonheur de l'homme, & comment il pourra les détourner, c'est-à-dire, qu'il cherchera les moyens de plaire à cette intelligence, & de se concilier ses faveurs; il sera donc religieux aussi-tôt qu'il sera arrivé à la connoissance de cette cause ou de cette intel-

ligence : avant qu'il abandonne la recherche des moyens de lui plaire , & de mériter ses faveurs , il faudra qu'il ait fixé un culte.

Un homme qui vient de découvrir une cause toute puissante qui produit tous les phénomènes , & de laquelle dépend son bonheur ou son malheur ; a-t-il quelque motif, quelque intérêt à rechercher, *ce qui convient ou ne convient pas à une nature infinie ; si elle agit nécessairement , ou avec une liberté d'indifférence ; si elle connoît , aime , hait par un acte pur & simple , le présent , le passé , l'avenir , le bien & le mal ; un même homme successivement juste & pécheur.*

D'ailleurs , les questions qu'un homme se propose d'éclaircir , sont toujours liées aux idées qu'il a acquises ; ce n'est que par les idées qu'il a , qu'il s'élève à celles qui lui manquent : y a-t-il dans le paysan grossier & stupide , quelque idée qui le conduise à toutes les questions que M. Bayle prétend qu'il élèvera lorsqu'il sera parvenu à connoître une cause universelle ?

Les Philosophes anciens qui annonçaient l'existence de l'être suprême aux peuples barbares & féroces , ne les conduisirent point à cette vérité par les discussions abstruses , par lesquelles M. Bayle prétend qu'il faut passer pour arriver à la connois-

fance d'un être suprême qui gouverne le monde : nous ne voyons point que ceux auxquels ils l'annoncerent, leur aient fait aucune des questions, dont M. Bayle fait l'énumération : aucun des Missionnaires ne nous dit que les peuples auxquels ils ont annoncé le vrai Dieu, leur aient fait ces questions.

Dans quelqu'espece de recherche que ce soit, l'esprit humain saisit les premières apparences, & s'y tient jusqu'à ce que quelque difficulté l'oblige à les abandonner & à retourner sur ses pas : ainsi l'esprit humain, à la première vue des phénomènes, les attribuerait à des génies différents, & n'abandonnerait ce sentiment pour adopter la croyance d'une cause universelle, qu'autant que la liaison des phénomènes l'obligeroit de les attribuer à une seule cause : de même lorsqu'il examine ce que c'est que cette cause & sa manière d'agir, il suppose que c'est un esprit ; & comme il sentiroit & qu'il croiroit qu'il agit librement, il supposeroit aussi que l'intelligence suprême ou la cause universelle agit librement ; il ne mettroit en question sa liberté, qu'autant qu'il découvroit quelque raison, de douter si elle est en effet libre de la liberté qu'il lui auroit attribuée ; toutes les questions que M. Bayle suppose, que l'esprit

doit examiner avant de croire une intelligence toute-puissante qui gouverne le monde, sont donc en effet postérieures à cette croyance : on le voit par ceux que M. Bayle fait sortir de son prétendu centre d'unité : ce ne sont point des hommes simples & ignorans, ou qui commencent à rechercher quelle est l'intelligence qui a produit le monde : ce sont des Scholastiques exercés ; encore leurs divisions ne les empêchent-elles pas de reconnoître l'existence d'une intelligence suprême, parce qu'en effet, ce n'est point de la décision de ces questions que dépend la persuasion de la croyance d'un être suprême.

Enfin, voici à quoi se réduit la difficulté de M. Bayle. L'homme ne peut par la considération de la nature, connoître facilement qu'il y a un Dieu qui gouverne le monde ; parce qu'avant d'attribuer la formation & le gouvernement du monde à cette intelligence, il faut savoir si elle est étendue ou un point indivisible, si elle connoît, veut, aime, hait par un acte simple, le présent, le passé & l'avenir, le bien & le mal ; un homme successivement juste & pécheur.

C'est à-peu-près comme si l'on prétendoit qu'on ne peut faire un levier, une poulie, un ressort, connoître leurs pro-

priétés, & les qualités des corps fans avoir examiné s'il y a des corps, si la matiere existe, si elle est divisible à l'infini, ou composée d'atômes indivisibles, si le mouvement est possible, si c'est une qualité ajoutée au corps, &c. parce que dans la physique de l'école, on examine toutes ces questions, avant de traiter des loix, du mouvement & de la mécanique.

M. Bayle étoit bien plus versé dans la philosophie de l'école, que dans la connoissance de la marche de l'esprit humain, dont il avoit étudié l'histoire bien plus en Sophiste, qui cherche des argumens & des difficultés, qu'en Philosophe observateur qui étudie les faits pour s'éclairer.

Nous ne craignons point d'affurer que la marche que nous avons fait faire à l'esprit humain, est infiniment plus naturelle que celle de M. Bayle; qu'elle est même la seule naturelle, & que celle de M. Bayle est absurde & ridicule.

Dans la suite des idées que nous avons fait acquérir à l'homme, nous lui avons donné pour motif & pour guide son intérêt, ses besoins, & les connoissances qu'il tire de lui-même: M. Bayle au contraire, fait parcourir à l'homme une suite de questions, dont aucune ne l'intéresse, même comme objet de curiosité, dont aucune n'a

rapport à ses besoins , & auxquelles la curiosité oisive n'a pu arriver qu'après beaucoup de siècles ; c'est un fait qui ne sera contesté d'aucun des Philosophes qui ont étudié l'histoire de l'esprit humain. Les difficultés de M. Bayle n'affoiblissent donc point ce que nous avons dit sur la facilité que l'homme a de connoître l'intelligence suprême qui a créé le monde , & qui le gouverne.

„ Mais, dira-t-on, comment voulez-
 „ vous que les Sauvages , que les peuples
 „ que Dieu avoit laissé marcher dans leurs
 „ voies , eussent la facilité de connoître
 „ l'existence d'un être suprême ; sans par-
 „ ler des Sauvages, considérez les nations
 „ policées : les femmes sont la moitié de
 „ ces peuples , les soldats , les artisans &
 „ le reste de la populace sans aucune ap-
 „ plication aux Sciences , sont plus des
 „ trois quarts de l'autre moitié : y a-t-il
 „ quelque apparence que ces hommes , ces
 „ femmes pussent trouver d'elles-mêmes
 „ les preuves de l'existence d'un Dieu ,
 „ Créateur du monde , dont la loi doit
 „ servir de règle aux hommes. Croira-t-
 „ on que le paysan , le manouvrier , le ma-
 „ telot , le bucheron , le charbonnier , trou-
 „ vassent dans l'ordre , & dans l'examen
 „ de la nature , des preuves de l'existence

de Dieu, & qu'ils le reconnussent s'ils n'étoient pas instruits " (a).

Je réponds qu'il peut y avoir un degré d'abrutissement qui ne permette pas à l'homme de réfléchir, qu'il est possible qu'il soit tellement pressé par les besoins de la vie, qu'ils ne lui permettent pas de réfléchir sur lui-même, sur son origine, sur la cause des phénomènes : ces connoissances n'intéressent point un homme opprimé, dont la vie n'est qu'un cercle de peines, de fatigues & de douleurs, qui ne se dérobe au sentiment de son malheur, que par des excès qui lui ôtent la raison ; & pour me servir des expressions de M. de Fontenelle, dont les momens de loisir sont employés à reprendre des forces pour prolonger leur malheureuse situation ; pendant ces instans, ils ne s'occupent qu'à se remonter pour souffrir.

Il y a peu d'apparence qu'un tel homme s'élève par lui-même aux preuves de l'existence d'un être suprême : il le pourroit cependant ; & s'il ne le peut pas, ce n'est pas qu'il ne soit né avec un penchant qui le porte à rechercher l'auteur de son être ; ce n'est pas que la nature n'ait ré-

(a) Bayle, *ibid.*

pandu autour de lui mille motifs qui l'y portent, mille moyens qui l'y conduisent; c'est que l'injustice de l'homme, ou la dépravation volontaire de son cœur le retiennent dans l'ignorance & dans l'indifférence sur une vérité qui l'intéresseroit, & qui seroit à sa portée s'il étoit dans son état naturel : pour s'en convaincre, il ne faut que se rappeler ce que nous avons dit dans la première Section, sur la facilité que l'homme a de satisfaire ses besoins primitifs, sur le loisir qui lui reste lorsque ces besoins sont satisfaits, sur le besoin qu'il a de connoître, lorsque ses besoins physiques sont satisfaits : dans cet état de nature, l'homme a beaucoup de loisir pour s'éclairer, & un desir très-vif de s'éclairer; croit-on que dans cet état il soit impossible à l'homme de s'élever par la seule contemplation de la nature, à la connoissance d'un être suprême, qui a formé le monde.

L'homme célèbre de qui M. Bayle emprunte l'objection que nous examinons présentement, reconnoît que les Philosophes à qui Dieu avoit fait connoître son existence, pouvoient la faire connoître aux autres hommes (a).

(a) Dénonciation du péché philosophique.
Plusieurs

Plusieurs le firent en effet, Pythagore, Zamolxis, Zalucus, persuaderent cette vérité à plusieurs peuples ; & sans nous arrêter à reprocher à M. Bayle , de contredire ici ce qu'il a dit au commencement de ce que nous avons cité de lui , nous concluons de ces exemples , que les hommes les plus grossiers peuvent être instruits sur cet objet.

Mais qu'est-ce que le Philosophe fait pour les instruire ? si-non de leur faire faire réflexion sur ce qu'ils ont sous les yeux ; & sur quoi la guerre qu'i's se faisoient, leur férocité, leur vie agitée & vagabonde , les empêchoient de porter leurs regards , & de faire réflexion.

Il en est ainsi du paysan , du charbonnier ; si dans les sociétés qui ont une religion , il est si mal instruit de l'existence de Dieu , c'est que les hommes chargés de les instruire , sont sans goût pour leur devoir, ou sans talent pour le remplir , ou qu'enfin ceux qui sont chargés d'instruire , sont dans un degré de misère , qui les abrutit ; c'est que quelquefois ceux même qui par état , devroient aimer & respecter cette portion infortunée de l'humanité, la méprisent.

En , s'il est des hommes que les hasards, les besoins de la vie , l'ignorance , l'habitude de l'inapplication , empêchent de s'é-

lever d'eux-mêmes à la connoissance de l'être suprême ; le plaisir que l'homme éprouve lorsqu'il communique ses idées , la satisfaction qu'il goûte en élevant ses semblables à la connoissance de l'être suprême ; les récompenses destinées à ceux qui le font connoître , ne permettent pas à l'homme qui est rempli de la grandeur de son idée , de voir avec indifférence les hommes qui vivent dans l'ignorance , ou dans l'oubli de l'être suprême.

La nature , en donnant à cet homme tous ces motifs , l'établit apôtre de l'existence de Dieu ; ce fut par ces motifs que tant de Philosophes l'annoncerent aux nations Sauvages ; c'étoient ces motifs qui animoient Socrate , lorsqu'il attaquoit le Polythéisme ; c'étoient ces motifs qui le soutenoient contre ses persécuteurs , qui lui firent envisager la mort sans effroi , qui la lui rendirent précieuse.

Ce n'est donc point à la nature qu'il faut imputer l'ignorance , dans laquelle les hommes vivent à l'égard de l'être suprême. C'est aux passions , aux vices , aux désordres des hommes qui étouffent ou qui arrêtent le penchant qu'elle leur donne vers la religion , qui rend inutiles toutes les précautions que l'être suprême a prises , pour n'être ignoré de personne.

§. II.

Examen de la difficulté que l'on tire de l'expérience, contre ce que nous avons dit, du penchant naturel de l'homme vers la religion.

SI l'homme, dit-on, a un penchant naturel vers la religion, si la religion est si conforme à la raison, si toutes les facultés de l'homme, tous ses besoins l'y conduisent : pourquoi a-t-on vu des peuples, des nations policées & éclairées comme les Seres, qui n'avoient ni temples, ni autels, ni sacrifices ; & qui punissoient un acte de religion comme un crime ? Pourquoi cette croyance de l'Etre suprême s'est-elle si horriblement défigurée & même éteinte ? Pourquoi le Polythéisme qui lui succéda s'éteignit-il, au point de n'être que la religion de la plus vile populace ? Pourquoi trouve-t-on tant de nations sans aucune connoissance de la divinité, sans culte, sans aucun sentiment de religion ?

Je réponds que l'Auteur d'où l'on a tiré l'exemple des Seres, ne dit pas que ces peuples n'avoient point de religion, il paroît au contraire qu'ils en avoient une, qu'ils la supprimèrent, ou que peut-être

ils la changerent , apparemment pour quelqueabus que les prêtres en avoient fait , puisqu'on punissoit l'homme qui offroit un sacrifice , comme on punissoit un meurtrier (a).

Peut-être aux sacrifices qu'ils défendirent substituerent-ils un autre culte ?

C'est ainsi qu'en Ethiopie , les Prêtres de Méroé exerçoient sur les peuples un empire absolu. Ils faisoient la paix & la guerre , ils exerçoient sur les Rois même, droit de vie & de mort : „ Quand il leur
 „ en prenoit fantaisie , ils dépêchoient un
 „ courrier au Roi , pour lui ordonner de
 „ mourir. Ils lui faisoient dire que les
 „ Dieux l'avoient ainsi réglé , & que ce
 „ seroit un crime que de violer un ordre
 „ qui venoit de leur part. Ils ajoutoient
 „ plusieurs autres raisons qui surprenoient
 „ aisément les hommes simples , prévenus
 „ d'une ancienne coutume , & qui n'a-
 „ voient pas assez de force d'esprit pour
 „ résister à ces commandemens injustes.
 „ En effet , les premiers Rois se sont sou-
 „ mis à ces cruelles ordonnances , sans au-
 „ cune autre contrainte que celle de leur
 „ propre superstition. Ergamènes qui ré-

(a) Euseb. præp. Evang.

„ gnoit du tems de Ptolomée second , &
 „ qui étoit instruit de la philosophie des
 „ Grecs , fut le premier qui osa secouer
 „ ce joug ridicule ; ayant pris une réso-
 „ lution vraiment digne d'un Roi. Il s'en
 „ vint avec son armée attaquer la forte-
 „ resse où étoit autrefois le temple d'or
 „ d'Ethiopie : il fit égorger tous les Prê-
 „ tres , & institua lui-même un nouveau
 „ culte ” (a).

C'est à ces causes , ou à de semblables qu'il faut attribuer l'affoiblissement , ou les altérations de la religion , & non à un penchant naturel des hommes vers l'irréligion.

Toutes les nations , comme nous l'avons dit , avoient des colleges de Prêtres , chargés de découvrir par l'étude des phénomènes , les moyens de mériter les bienfaits de l'Etre suprême , ou d'appaiser son courroux (b).

Ces moyens n'arrêterent point le cours des loix de la nature ; la foiblesse de l'homme , la curiosité de son esprit , son inquiétude naturelle , son imagination , l'ignorance

(a) Diod. l. 3. trad. de Terrasson , t. I. p. 344.

(b) Voyez le discours préliminaire du diction. des hérésies , c. I.

ce, substituerent au culte de l'Etre suprême, transmis par la tradition, mille systèmes arbitraires, mille pratiques imaginaires, une religion superstitieuse, remplie d'absurdités, & souvent d'impostures.

Quelquefois même, les sages qui voulurent adoucir les mœurs des hommes féroces, pour arrêter plus promptement & plus efficacement les maux qui désoloient l'humanité, pour se concilier sur les esprits un empire capable d'en imposer à la méchanceté, & de rompre subitement l'habitude du désordre, attribuerent toutes les loix qu'ils propoisoient, à des puissances redoutables, par lesquelles ils assuroient qu'ils étoient inspirés. Radamanthe & Minos se retiroient dans une caverne, dans laquelle ils disoient que Jupiter leur dictoit des loix. Lycurgue supposa des oracles, & Numa feignit qu'il étoit inspiré par les Dieux.

Les sages qui repandirent ces illusions, n'avoient pour objet que le bonheur des hommes ; la simplicité de leurs mœurs, l'innocence de leur vie, leur éloignement pour la domination hautaine & tyrannique, leur bienfaisance & leurs vertus, ne permettoient pas de soupçonner de fourberie dans des hommes en qui l'on ne voyoit aucun intérêt, aucune raison pour tromper. On reçut donc avec vénération tout

ce qu'ils enseignèrent, on se soumit à tout ce qu'ils prescrivoient, comme à des ordres émanés du Ciel.

La politique qui trouva dans ces illusions un principe capable d'arrêter ou de mouvoir le peuple à son gré, les consacra & ne voulut point d'autre religion. Le Polythéisme qui fut la religion de presque tous les peuples, devint un système d'impostures, de fraudes & de supercheries mêlées de quelques vérités morales.

Il n'étoit donc pas possible que cette religion ne s'affoiblit & ne s'éteignit, même dans beaucoup d'esprits, supposé que l'esprit humain s'éclairât & que la puissance religieuse devint suspecte, incommode ou odieuse, & c'est ce qui est arrivé par plusieurs causes; touchons-en quelques-unes autant que la nature de cet ouvrage le permet.

1°. Le sacerdoce fut d'abord honoré, & souvent joint à la souveraineté; chez les Egyptiens les Rois se tiroient de l'ordre des Prêtres, ou de l'ordre des gens de guerre, parce que l'un étoit révérend pour la valeur, & l'autre pour la sagesse; & celui qui étoit tiré de l'ordre des gens de guerre, incontinent après son élévation étoit admis dans l'ordre des Prêtres, on

lui communiquoit tous les secrets de la philosophie (a).

En Mysie, le grand-Prêtre de Jupiter avoit le titre & l'autorité de Roi (b).

Mais le facerdoce ne rendoit pas le souverain inaccessible à l'erreur & aux passions ; le souverain entraîné par les passions employa la religion pour les satisfaire, il devint odieux, & l'on conçoit aisément qu'il y eut des hommes qui, pour restreindre l'autorité temporelle du Pontife, attaquèrent la religion qui lui servoit d'appui. Or cette religion étoit dans une infinité de lieux, un Polithéisme absurde, un tissu d'impostures & de supercheries ridicules. Les ennemis des Rois Pontifes, purent donc affoiblir la croyance de la religion.

Lorsque les Pontifes n'avoient pas la souveraineté temporelle, on leur rendoit de grands honneurs, ils avoient des privilèges magnifiques, ils possédoient des richesses immenses (c).

(a) Plutarq. sur Isis.

(b) Mém. de l'acad. ses inscrip. t. 2: p. 421.

(c) Caton d'Utique chargé d'aller conquérir le Royaume de Chypre sur Ptolomée.

Le Pontife étoit la première personne de l'état après le Roi, & dans quelques endroits il portoit la couronne plusieurs fois l'année (a).

N'est-il pas possible que le Pontife ait été tenté de retenir & de conserver la couronne ? n'est-il pas possible que cette cérémonie même lui ait fait regarder la souveraineté temporelle comme l'appanage naturel du sacerdoce ? n'est-il pas possible qu'il ait cherché à recouvrer ses anciens privilèges, à rendre à sa place son ancienne dignité, son autorité primitive ? n'a-

mée, pour l'engager à le céder sans effusion de sang, lui proposa en dédommagement la grande Prêtrise de Vénus, dans l'Isle de Paphos. (Plutar. vie de Caton d'Utique.)

(a) A Arricie, le Prêtre de Diane portoit le titre de Roi, le Prêtre de Bellone avoit le même privilège en Cappadoce. A Tyr le Prêtre d'Hercule portoit la couronne, il étoit la seconde personne de l'état. Chez les Tralliens il avoit un palais égal à celui du Roi. On fait quelle étoit leur autorité chez les Germains. Voyez sur tous les lieux que j'ai cités, Strabon, Tacite. Voyez aussi Alex. ab Alex, l. 2. c. 8.

t-il pas pu regarder l'autorité dont le Roi jouissoit comme une usurpation ? ces idées n'ont-elles pas pu le conduire à former des projets, des intrigues, des complots, pour dépouiller le Roi de son autorité ? n'a-t-il pas pu faire parler les oracles en faveur de ses prétentions, supposer des prodiges, employer des prestiges pour engager les peuples dans ses intérêts ?

Pour conserver son autorité, le souverain temporel a naturellement attaqué l'autorité du sacerdoce. Comme sa puissance étoit fondée sur la persuasion du peuple, il a cherché à rendre suspects les prodiges, les oracles, les présages qui le rendoient vénérable pour les peuples, & terrible pour le souverain. Il a attaqué la personne même du Pontife, & par conséquent affoibli dans l'esprit du peuple des sentimens de religion qui avoient pour fondement principal, les prodiges, les présages, les oracles, la vérité & la sainteté du Pontife.

2°. Les Prêtres étoient conseillers naturels des Rois. En Egypte, par exemple, „ le Roi assistoit tous les jours aux sacrifices qu'on offroit aux Dieux : quand les „ victimes avoient été amenées à l'autel, „ le grand-Prêtre debout, & en présence „ de tout le peuple, demandoit aux Dieux „ à haute voix qu'ils conservassent le Roi

„ & répandissent sur lui toutes sortes de
 „ prospérités, parce qu'il gouvernoit ses
 „ sujets avec justice. Il inséroit ensuite
 „ dans sa priere, un dénombrement de
 „ toutes les vertus propres à un Roi, en
 „ continuant ainsi ; *parce qu'il est maître*
 „ *de lui-même, magnanime, bienfaisant,*
 „ *doux envers les autres, ennemi du men-*
 „ *songe. Ses punitions n'égale point ses*
 „ *fautes, & ses récompenses passent les ser-*
 „ *vices* ”.

„ Après avoir dit plusieurs choses sem-
 „ blables, il condamnoit les manquemens
 „ où le Roi étoit tombé par ignorance : il
 „ est vrai qu'il en disculpoit le Roi même,
 „ mais il chargeoit d'exécutions les fla-
 „ teurs & tous ceux qui lui donnoient de
 „ mauvais conseils : le grand-Prêtre en
 „ usoit de cette maniere, parce que les
 „ avis mêlés de louanges, sont plus effi-
 „ caces que les remontrances, pour por-
 „ ter les Rois à la crainte des Dieux & à
 „ l'amour de la vertu ”.

„ Ensuite de cela, le Roi ayant sacri-
 „ fié & consulté les entrailles de la victi-
 „ me, le lecteur des livres sacrés lui lisoit
 „ quelques actions, quelques paroles re-
 „ marquables des grands hommes, afin
 „ que le souverain de la république ayant
 „ l'esprit plein d'excellens principes, en

„ fit usage dans les occasions qui se présentoient à lui ”.

Les cérémonies de la religion étoient donc pour les Rois qui négligeoient leurs devoirs des leçons importantes , des reproches mortifians , des avis redoutables contre les courtisans , contre les flatteurs , contre les ministres qui allumoient ses passions , qui servoient ses goûts , qui abusoient de son autorité. Les passions des souverains & l'intérêt des ministres , des courtisans concouroient donc dans beaucoup d'occasions & dans beaucoup de lieux , pour affoiblir le respect de la religion , & tendoient à substituer à ses cérémonies augustes un culte purement extérieur , des hommages pour les Dieux , sans instruction pour les hommes. On crut avec ces pratiques extérieures honorer les Dieux , obtenir leurs faveurs , apaiser leur courroux , sans qu'il fut nécessaire d'être juste , humain & bienfaisant.

3°. Les Pontifes avoient un empire absolu sur tout ce qui avoit rapport à la religion & au culte des Dieux : s'ils furent avarés , ils n'accorderent le soin des temples qu'à prix d'argent : des hommes avarés acheterent ces places , inventerent des prodiges , des présages sinistres , pour engager le peuple à offrir des sacrifices , on

employa mille tours d'adresse , mille supercheries pour augmenter le nombre des victimes.

Il étoit d'usage de ne rien entreprendre d'important , sans avoir consulté les entrailles de la victime ; pour que l'on pût tirer de cette inspection quelques conjectures , il falloit que l'animal immolé fût bien nourri , & sur-tout que les entrailles fussent en bon état : ainsi , l'on immoloit victime sur victime , jusqu'à ce qu'on en trouvât une bien conditionnée : or les prêtres , en ouvrant les entrailles , arrachotent subtilement quelque viscere , & rendoient le sacrifice inutile , il falloit recommencer.

Ces supercheries ne purent être ignorées , & les Poètes comiques les exposèrent sur le théâtre. Athenée rapporte un fragment de comédie , dans laquelle Euphron avoit mis sur la scène un sacrificateur qui disoit : „ Des vieillards de Tenedos , sacrifiant le cinquieme jour , après une longue navigation , un chevreau maigre & petit , dont on ne pouvoit rien emporter , & dont la chair étoit blanche ; je contraignis le cuisinier d'en fournir deux autres... Oui , répond un interlocuteur ; mais c'est , que pendant qu'on regardoit le foyer , tu glissas la main par dessous , sans que l'on s'en apperçut , & qu'ayant

„ jetté les rognons dans une fosse , tu cau-
 „ sas bien du bruit ; ils dirent que le che-
 „ vreau n'avoit point de rognons ; ils en
 „ tuerent un autre , & je t'ai vu moi-mê-
 „ me manger le cœur du second (a).

La cupidité des ministres de la religion se réunit donc avec toutes les causes précédentes , pour faire perdre de vue l'objet principal de la religion , & pour la faire dégénérer en une superstition choquante , & appuyée sur des impostures grossières : quand une fois on eut perdu de vue l'objet primitif & essentiel de la religion , & qu'elle fut réduite à une suite de pratiques , qui n'avoient pour objet que de se rendre propices les divinités qui pouvoient servir les hommes , ou leur nuire dans leurs desseins , on abandonna ces pratiques , & tout principe de religion s'éteignit dans les hommes qui découvrirent l'imposture des ministres , & la fausseté des effets qu'ils attribuoient aux cérémonies de la religion.

4°. Le pouvoir des hommes qui présidoient à la religion , étoit quelquefois supérieur à toute autre autorité. Tel étoit le pouvoir que donnoit à Rome la qualité d'Augure : il séparoit les comices & les as-

(a) Athenée, l. 9.

semblées dès le commencement de leur tenue, quelque Magistrat qui les eût convoquées ; il annulloit tous les actes de quelque autorité qu'ils fussent émanés ; il suspendoit toute entreprise, de quelque nature qu'elle fût ; & il la suspendoit par ces seuls mots, *à un autre jour*.

Il ordonnoit aux Consuls d'abdiquer leur magistrature ; il accordoit ou défendoit à son gré, de traiter avec le peuple, & cassoit les loix qui n'avoient pas été juridiquement proposées ; enfin, rien n'étoit solide sans son autorité (a).

La nature humaine ne comporte pas la possession d'une aussi grande autorité sans en abuser, sur tout lorsqu'elle n'est qu'entre les mains d'un seul homme : pour jouir d'une semblable puissance, sans la rendre odieuse ; il ne suffit pas d'avoir des lumières & de la vertu, il faut presque être infaillible & impeccable : or, la qualité d'augure & aucun titre sur la terre, ne donne ces attributs & ces prérogatives : l'autorité excessive des ministres de la religion devint despotique & odieuse, aussitôt qu'on la vit dirigée vers leur aggrandissement, employée pour leur intérêt ; on crut leurs instructions, leurs loix dictées par l'ambi-

(a) Cic. de legib. l. 2. c. 12.

tion ; on les regarda comme des pièges tendus à la crédulité, on les regarda comme des maximes qui préparoient la servitude : la religion dans la bouche du ministre , ne s'offrit que comme système de politique ambitieuse , qui tendoit à tout soumettre au ministre de la religion ; tout devint suspect dans les ministres , & incertain dans la religion ; pour des esprits superficiels , pour des hommes capables de sentir l'abus que le ministre faisoit de la religion & de son autorité ; trop peu instruits pour distinguer la religion de ce que l'intérêt, l'ignorance & l'ambition y avoient ajouté ; & trop défians pour ne pas confondre les vues du ministre avec l'objet de la religion : telle fut peut-être la conduite des Seres par rapport aux ministres de leur religion ; & telle fut en partie celle d'Ergamènes par rapport aux prêtres de Méroé.

5°. Les hommes , en étudiant les phénomènes de la nature , avoient enfin découvert leurs liaisons , leurs rapports ; ils les avoient observés dans leur origine , dans leurs progrès , dans leurs décroissemens ; ils avoient observé qu'ils suivoient des loix , qu'ils étoient l'ouvrage du mouvement , & la production des éléments combinés ; les hommes étoient devenus Physiciens ; & parmi les Physiciens , plusieurs avoient regardé
la

la matiere les éléments , & une force motrice attachée à ces éléments , comme la cause & comme le principe de tout.

Les hommes imbus de ces opinions, n'avoient que du mépris pour le polythéisme ; & parmi eux plusieurs n'allèrent point au-delà des principes qu'ils avoient imaginés sur l'origine & sur la nature de l'homme : il fut à leurs yeux une production semblable à toutes les productions de la nature ; il fut un être qui naissoit, croissoit, dépérissoit & mouroit , pour se changer en d'autres corps : il n'y eut pour ces hommes , ni Dieux , ni récompenses , ni châtimens après cette vie ; tout ce qu'on racontoit des Oracles des Dieux , des apparitions , ne s'offroit que comme une collection de puérités , qu'il ne falloit réfuter que par le ridicule ; & c'est ce qui produisit les plaisanteries de Diagoras , & de plusieurs Philosophes , sur la religion Païenne , & l'irrégion de plusieurs sectes (a).

Leurs principes & leurs railleries irritèrent les simples , les ignorants , les superstitieux & les personnes sages , qui , en condamnant les abus qui défiguroient la religion , en conservoient les principes , &

(a) Voyez l'examen du Fatalisme , t. I,
Tome I. V

croyoient que , malgré les erreurs qui la défiguroient , elle étoit utile aux sociétés ; mais ces abus , ces railleries firent beaucoup d'irrégieux ; „ ces cérémonies ridicules , dit Plutarque , qui attirent les „ simples & les infirmes en superstition , „ jettent les hommes aigus d'entendement „ ou audacieux en des pensées bestiales & „ pleines d'impiété (a).

6°. L'établissement des sociétés qui avoit procuré aux hommes le loisir nécessaire pour observer la nature , avoit donné naissance aux arts , au luxe , qui avoit allumé dans le cœur des personnes riches & puissantes , mille passions funestes au bonheur des sociétés ; il avoit fait commettre mille forfaits , mille noirceurs , mille crimes que leur conscience leur reprochoit , & qui devoient être punis dans l'autre vie : la justice vengeresse des Dieux , étoit pour eux un bourreau ; le desir qu'ils avoient d'écarter cette idée chagrinante , leur fit adopter comme des vérités démontrées , comme des dogmes précieux & consolants , tout ce que les Philosophes dont nous avons parlé pensoient sur la nature de l'homme , & sur les Dieux.

(a) Plutarque sur Isis.

Souvent ces Philosophes ajoutaient à leur doctrine sur les Dieux , sur la nature de l'homme , & sur l'origine du monde , des principes de morale solides, honnêtes , utiles à la société ; plusieurs même les pratiquoient ; mais dans les siècles où la corruption régnoit , où le luxe avoit infecté toutes les conditions ; les hommes voluptueux qui sont presque toujours superficiels , & qui n'ont ni étendue , ni force dans l'esprit , ne faisoient dans les systèmes des Philosophes , que ce qui flattoit leurs passions , & les délivroit de la crainte des châtimens de l'autre vie. Ils adopterent donc ce que ces Philosophes pensoient sur l'origine du monde, sur les Dieux, sur la nature de l'homme , sur son état après la mort , non comme des vérités qu'ils concevoient , & dont ils s'étoient assurés par le moyen du raisonnement ; mais comme des faits qui leur auroient été racontés par des voyageurs : ainsi , sans acquérir aucune idée de plus , sans sortir de leur ignorance ; ces hommes se crurent philosophes précisément , parce qu'ils avoient adopté sans raisonner , un point de la croyance de quelques Philosophes : leur nouvelle qualité leur laissa tous leurs vices , & ne leur ôta que les remords.

Toutes ces causes d'affoiblissements dans

la croyance religieuse du Paganisme, s'étoient réunies chez les nations où les Sciences avoient pénétré, & où le luxe régnoit : tel étoit l'état de Rome, lorsque Juvenal disoit, que personne ne croyoit, ni les Dieux, ni les Enfers.

La religion n'étoit cependant pas éteinte dans l'empire Romain ; un nombre considérable de personnes reconnoissoient un être suprême, dont la Providence gouvernoit le monde, qui avoit préparé des récompenses pour les bons, & des châtimens pour les méchans : dans tous les tems cette croyance avoit eu beaucoup de Sectateurs ; c'étoit la croyance de tous les initiés aux grands mystères, & c'étoit la croyance de tous ceux qui avoient adopté la philosophie de Pythagore, de Platon, de Zenon, & le nombre en étoit considérable ; il renfermoit les hommes les plus respectables par leurs vertus & par leurs lumières.

A l'égard des Sauvages qui sont sans religion, on ne peut pas plus conclure de leur exemple, que l'homme n'a pas un penchant naturel vers la religion, qu'on en pourroit conclure, que naturellement il n'est pas raisonnable : ces Sauvages sont dispersés, errants, vivant au hasard, toujours en guerre, & continuellement entre le péril

& le besoin , n'ayant jamais ni le tems , ni l'occasion de réfléchir sur la nature ; & par conséquent en qui le penchant naturel vers la religion , ne se développe point.

Aussitôt qu'ils pourront réfléchir , ils deviendront religieux ; tous les peuples qui jouissent de quelque loisir , se sont fait des systèmes de religion : les Caraïbes , qui n'avoient ni arts ni sciences , ni temples , avoient cependant un système religieux ; ils croyoient qu'un être puissant faisoit gronder le tonnerre , & lançoit la foudre , parce qu'ils l'avoient irrité : nous en appellons aux historiens & aux voyageurs anciens & modernes , sur cette disposition universelle des hommes pour la religion (a).

Les causes qui ont éteint la religion naturelle & les religions humaines , ont quelquefois porté des atteintes au Christianisme , obscurci dans quelques esprits la divinité de son origine , terni la beauté de ses principes , & porté quelquefois les hommes à douter de ses dogmes & de la nécessité de sa morale pour le bonheur du genre humain.

Il est donc certain que ce n'est point un

(a) Voyez Strabon , le recueil des anciens voyages , Daper , Marmols , & le P. du Tertre.

penchant naturel qui conduit l'homme à l'irréligion : s'il n'étoit pas naturellement religieux, il n'y auroit sur la terre aucune trace de religion ; au moins chez les nations que la religion révélée n'éclaire pas.

§. III.

Des raisons qui font juger que si l'homme a un penchant naturel à une religion , cette religion ne le porte point à la vertu.

LE Paganisme est, dit-on, la religion la plus ancienne & la plus universelle sur la terre ; on conclut de là, que si l'homme a un penchant naturel vers la religion, le penchant le porte au Polythéisme.

Or, dit-on encore, la religion Païenne étoit inutile, par rapport à l'acquisition de la vertu ; elle ne pouvoit être utile à cet égard, qu'en persuadant aux hommes qu'ils ne pouvoient être bien avec les Dieux, sans la pureté de l'ame, & qu'ils devoient s'adresser aux Dieux pour obtenir la vertu : or, la religion Païenne ne travailloit point à ces choses-là ; les Païens ne demandoient point aux Dieux la bonne conscience, mais les richesses, la santé, la prospérité : on ne vient point demander aux Dieux la droiture

d'esprit, dit Petrone; mais on promet de grosses offrandes à la divinité qu'on adore, afin qu'elle hâte la mort d'un riche parent, &c.

Les Philosophes & les Poètes sont remplis d'invectives contre le culte que les Païens rendoient aux Dieux.

La justice vengeresse que les Païens attribuoient aux Dieux, n'étoit propre qu'à renverser la morale: les effets de cette justice tombent plutôt sur l'innocent que sur le coupable; elle a pour objet, non l'adultère, la fornication, la mauvaise foi, l'homicide, &c. mais l'omission de quelque culte ou quelques paroles orgueilleuses; quelquefois elle consiste à pousser les gens au péché.

Enfin, ils attribuoient aux Dieux des crimes qui fomentoient la dépravation humaine; & c'est principalement pour cela que Platon bannissoit les poèmes de sa République; il n'y avoit point de crime qui ne pût trouver sa justification ou son excuse dans l'exemple des Dieux. Saturne avoit mutilé ses enfans; Jupiter avoit emprisonné son pere, &c.

Y a-t-il un principe plus fécond en désordres? Quoi de plus propre; je ne dis pas à lâcher la bride à l'ambition, mais à l'allumer dans le cœur, que cet exemple

de Jupiter ? Ne pousse-t-il pas à la rébellion les enfans des princes ? n'encourage-t-il pas les aînés à donner la chasse à leur pere , & les cadets à supplanter l'aîné ? L'exemple des Dieux eût fait leur apologie auprès du peuple : ou cessez , lui auroient-ils dit , d'adorer Saturne , Jupiter , &c. ou approuvez mon action ; la confusion se seroit étendue jusqu'aux familles particulieres.

Le Paganisme ne donnoit point des leçons qui fissent savoir de la part des Dieux qu'ils puniroient sévèrement l'ambition , la violence & l'avarice des Souverains , l'impatience , la désobéissance & la révolte des sujets ; & en général toutes les actions humaines , non conformes à la probité , à la pureté , à la justice ; on se contentoit d'enseigner qu'ils se vengeroient rigoureusement de ceux qui n'honoroient point leurs temples , leurs statues , leurs ministres , ou qui méprisoient les cérémonies de la religion , les augures , les aruspices , &c.

Le sacrilege , le parjure étoient des offenses directes de la majesté des Dieux ; on disoit aussi qu'ils les punissoient ; mais le simple vol & le mensonge n'étant point contraires à des ordonnances qu'ils eussent signifiées , on ne croyoit pas qu'ils s'en mêlassent ; cela s'étendoit sur tout le reste

de la morale, plus ou moins : s'ils faisoient paroître leur colere, on n'enseignoit pas qu'elle fût fondée sur la corruption des mœurs, & qu'il les fallût appaiser par un changement de vie ; il suffisoit de réparer la négligence d'un culte extérieur, ou d'y ajouter quelque chose, de bâtir quelque nouveau temple, d'instituer des anniversaires, de multiplier les victimes : le Paganisme n'étoit donc proprement qu'un trafic de biens temporels, & les hommes en étoient quittes pour des prieres, pour des génuflexions & pour des offrandes : les Dieux procuroient de la santé, des richesses ; la vertu n'entroit point dans ce commerce ; on ne la demandoit point aux Dieux (a).

J'ai cru qu'il ne seroit pas étranger à cet ouvrage, d'exposer ces difficultés : faisons voir qu'elles n'affoiblissent point ce que nous avons dit sur la disposition naturelle de l'homme à devenir religieux, & sur l'utilité de la religion naturelle, par rapport à la société.

Premièrement, il n'est pas vrai que l'hom-

(a) Ces difficultés sont extraites mot pour mot des pensées sur la comete, t. 3. §. 49. §1. §4. t. 4. §. 1. 26. . . .

me ait un penchant naturel à l'idolâtrie ; ses besoins, sa foiblesse, la curiosité naturelle de son esprit, le portent à rechercher les causes des phénomènes, & à tacher d'augmenter ses lumières sur cet objet ; & nous avons vu que cette recherche le conduit à reconnoître un être suprême, par qui tout est, qui gouverne le monde ; une intelligence toute puissante qu'il doit prier, aimer, adorer, comme cause de son existence, & comme dispensatrice de tous les biens de la nature : voilà l'objet direct du penchant naturel de l'homme vers la religion.

L'histoire du genre humain est conforme à ce que nous avançons ici : plus les hommes sont près de leur état primitif sur la terre, & de la simplicité de la nature, plus ils sont éloignés du Polythéisme : les Celtes, les Gaulois, les Germains, les Chaldéens, les Indiens, les Perses, les Egyptiens, les Romains, du tems de Numa n'avoient point d'idoles ; on n'en vit point chez eux pendant les cent soixante premières années de cet état. Ils bâtirent des temples & autres lieux, dit Plutarque ; mais ils n'y mirent aucune figure des Dieux, ni moulée, ni peinte, estimant que c'étoit un sacrilège de représenter par des choses périssables & terrestres, ce qui est éternel & di-

vin, & qu'on ne pouvoit s'élever à la divinité que par la pensée (a).

Tous honoroient un être suprême ; ce furent les préjugés, la paresse, l'ignorance, les passions qui obscurcirent l'idée de l'être suprême, & qui firent tomber les hommes dans l'idolâtrie : & ce qui ne permet pas de regarder ce que nous avançons ici, comme une simple conjecture, c'est que ce dogme de l'existence d'un être suprême, se conserva dans le college des Prêtres qui cultivèrent leur raison, & chez qui la lumière ne s'éteignit pas : l'unité de Dieu, étoit un dogme que l'on cachoit au peuple, & que l'on découvroit aux initiés, sous le nom de grands mystères.

Le penchant naturel de l'homme vers la religion combiné avec l'ignorance & les préjugés, le conduisit au Polythéisme, malgré les moyens que la nature lui avoit donnés pour s'en garantir, malgré les motifs qui le portoient à rechercher l'existence d'un être suprême.

Secondement, le Polythéisme dans le-

(a) Plutarq. vie de Numa, sur Isis. Lucien, de la Déesse de Syrie. Tacit. de Mot. Germ. Strab. Discours préliminaire du Diction. des Hérésies.

quel l'homme tomba d'abord par ignorance, fut un culte rendu à des Génies; tel fut le Polythéisme chez les Chaldéens, chez les Assyriens, chez les Indiens, chez les Perses.

Ce fut le progrès de l'ignorance; ce furent les passions qui consacrèrent par des hommages religieux, les actions vicieuses des hommes puissants: il n'y a pas d'apparence que ces hommes divinifiés, aient d'abord été tels que la fable les représente: il y a vraisemblablement, dans ce qu'elle en dit, des allégories; & certainement bien de la fausseté dans ce que le peuple en croyoit: l'éloignement de ces tems, l'infidélité des traditions & de l'histoire, l'ambiguïté des mots, l'imagination des Poètes, ont défiguré la vie de ces premiers hommes que la superstition consacra; & la fable rapporte comme des crimes atroces, peut-être des actions estimables. M. le Clerc fournit des exemples de ces erreurs dans son commentaire sur Hésiode, & dans ses conjectures sur la manière d'expliquer les fables (a).

(a) Nous nous contenterons d'en citer un exemple tiré de la fable des Argonautes. *Argo* en Phénicien signifie un long vaisseau,

Nous voyons au travers des ténèbres qui enveloppent ces premiers tems , que les hommes qui furent mis au rang des Dieux , avoient des qualités extraordinaires , employées , ou plutôt consacrées au bonheur de l'humanité ; ce n'est donc point le penchant que l'homme reçoit de la nature vers la religion qui a produit le Polythéisme grossier & monstrueux , que l'on regarde avec raison , comme contraire à la morale & à la société.

Ces fables qui contiennent des actions si révoltantes , ne sont souvent que des allégories qui enveloppent des préceptes de morale , de prudence , de politique. Dans ces siècles où l'instruction ne se faisoit que par la voie de la tradition , les sages avoient voulu rendre les vérités & les principes de la morale sensibles & faciles à retenir par le moyen des images : dans l'instruction les hommes ont dû commencer par l'allégorie , comme dans l'écriture ils ont dû commencer par la peinture des objets mêmes : les paraboles ont précédé les maximes générales & les principes abstraits. Il est donc in-

& *Dobera* signifie gouvernail , ou parlant ; les Grecs ont prit le mot *Dobera* dans ce dernier sens ; & l'on a dit de là que le vaisseau parloit. Bibl. universelle , t. 1. p. 247.

juste de juger de la religion Païenne ou du Polythéisme dans son état primitif, parce que les Poètes nous ont dit des fables.

Les premiers Poètes qui nous les ont transmises, ne les ont pas inventées ; ils ne les rapportent que comme des traditions anciennes : chacun y ajouta différentes circonstances qui voilerent l'objet de leur institution primitive ; & nous ne voyons aujourd'hui que des aventures extraordinaires, des supercheries, des passions, des crimes, des imaginations extravagantes dans ces récits, où l'antiquité voyoit un système de philosophie morale, & peut-être de physique ; ou des cérémonies dans lesquelles on célébroit la mémoire de quelque Héros, ou de quelque événement mémorable, en représentant par une espèce d'imitation ce qui s'étoit passé alors (a).

Troisièmement, il est faux que le Polythéisme n'ait pas eu pour objet la réformation des mœurs, & l'innocence de l'ame, la fidélité dans les promesses, & la bienfaisance.

C'est sur la croyance & sur le respect

(a) Voyez les Mythologues, Hygin, Palephate, avec les notes de Tollius. Nat. Comes, Bacon, de *Sapientiâ Veterum*. Varburton.

des Dieux , que Zaleucus appuie toute sa législation ; & toute sa religion conduit à la vertu.

„ Il faut , dit-il , que les hommes
 „ croient qu'il y a des Dieux ; & pour
 „ en être convaincu ; il suffit de lever les
 „ yeux vers le Ciel , & de contempler la
 „ nature. Il n'est personne qui à l'inspection seule de ce spectacle ne sente qu'il
 „ ne peut être l'ouvrage des hommes ou
 „ du hazard.

„ Il ne suffit pas de croire qu'il y a des
 „ Dieux, il faut les honorer comme la source de tous les biens , & il faut pour cela
 „ que tous les hommes aient une ame pure
 „ & exempte de crime & de toute affection au mal , car Dieu ne peut être honoré par les méchants , quelques offrandes qu'ils fassent , quelques victimes qu'ils
 „ immolent , quelques pratiques extérieures qu'ils s'imposent. On peut par ces
 „ moyens plaire à un méchant homme , mais on ne plaît à Dieu que par la bienfaisance. Il faut donc , pour se faire aimer de Dieu , n'avoir pas même la volonté de faire le mal , il faut craindre la
 „ perte de l'honneur plus que la perte de la vie & de la fortune.

„ Si , malgré tant de motifs pour la bienfaisance & pour la vertu , quelqu'un

» sentoit peu de goût pour la pratiquer ;
 » je le prie de penser qu'il est des Dieux.

» Hommes, femmes, citoyens, qui que
 » vous foyez, si vous vous sentez quelque
 » répugnance à la vertu, songez qu'il y
 » a des Dieux, songez à ce qu'ils font, aux
 » peines dont ils punissent les méchants :
 » placez-vous à ce moment où la vie fini-
 » ra pour vous, à ce moment où l'ame se
 » rappelant ses injustices, & déchirée par
 » les rémords, voudroit, mais inutilement,
 » s'être conservée pure de crimes.

» Il faut que l'homme se familiarise
 » tellement avec cette idée, qu'elle soit
 » comme la fin & la loi de toutes ses ac-
 » tions, & qu'il agisse comme s'il étoit
 » au dernier moment de sa vie.

» Que si quelque Génie mal-faisant le
 » porte invinciblement au mal, qu'il aille
 » au temple, qu'il se prosterne aux pieds
 » des autels, qu'il implore le secours des
 » Dieux, qu'il ait recours aux hommes
 » respectés & considérés pour leur probité,
 » pour leurs lumières : qu'il s'entretienne
 » avec eux du bonheur de la vertu, du mal-
 » heur des méchants. Il n'y a que le su-
 » perstitieux qui craigne les mauvais gé-
 » nies, les démons mal-faisants (a).

(a) Zaleucus apud Stobæum. Serm. 42.
 C'est

C'est sur ces principes que presque tous les Législateurs ont appuyé leurs loix. Tous prétendoient les avoir reçues de quelque divinité, & il n'y a point de Législation qui ne condamne les vices contraires à la société, pour laquelle elle est établie, ou qui ne prescrive les vertus nécessaires au bonheur général.

Et qu'on ne prétende pas que la croyance des Dieux fut un motif inutile : voyez l'état des Romains sous Numa ; le temple de Janus fut fermé pendant les quarante ans de son règne : „ Il sembloit que le feu
 „ de la guerre fût éteint de toutes parts.
 „ Car le peuple Romain n'étoit pas le seul
 „ qui fut adouci & calmé par la douceur &
 „ par la justice de ce bon Roi ; mais aussi
 „ les villes des environs , dans lesquelles
 „ comme si un doux zéphir ou quelque
 „ vent sain & agréable eût soufflé du côté
 „ de Rome , on apperçut un merveilleux
 „ changement de mœurs , & l'on vit suc-
 „ céder à la fureur de la guerre un ardent
 „ desir de vivre en paix , de cultiver la
 „ terre , d'élever tranquillement ses enfans ;
 „ & de servir en repos les Dieux. Dans
 „ toute l'Italie , ce n'étoient que fêtes ,
 „ que jeux , sacrifices , festins & réjouif-
 „ sances de gens qui se visitoient , & qui
 „ alloient les uns chez les autres , sans au-

„ cune crainte , comme si la sagesse de Nu-
 „ ma eût été une riche source d'où la jus-
 „ tice & la vertu eussent coulé dans l'es-
 „ prit de tous les peuples , & répandu dans
 „ leur cœur la même tranquillité qui régnoit
 „ dans le sien. Il n'y eut dans tout son
 „ regne, ni sédition , ni guerre , ni esprit
 „ de nouveauté ; il n'y eut contre lui ni
 „ haine , ni envie , & l'amour de la royauté
 „ ne porta personne à lui dresser des em-
 „ bûches , ni à conspirer contre lui (a).

Zamolxis produisit chez plusieurs peuples
 l'amour de la justice & de la vertu , comme
 Numa le produisit à Rome ; ce fut avec les
 vues & avec les motifs de la religion qu'il
 les rendit sobres , tempérants , humains &
 bienfaisants. Ce furent les instructions reli-
 gieuses de Zamolxis qui rendirent les My-
 siens si respectables aux autres nations par
 leur justice & par leur vertu (b).

Les principes religieux de Zaleucus n'eurent pas des effets moins heureux chez les Locriens (c).

Je ne fais comment M. Bayle a prétendu rendre douteux cet effet de la croyance de

(a) Vie de Numa.

(b) Strab. l. 7.

(c) Diod. l. 12.

la divinité sur les peuples en général, & en particulier chez les Locriens, en rapportant un vœu par lequel ces peuples pressés par un voisin qui leur avoit déclaré la guerre, s'engagerent à prostituer leurs filles le jour de la fête de Vénus, s'ils remportoient la victoire.

Ce ne fut que plus d'un siècle après la mort de Zaleucus que les Locriens firent ce vœu. Leurs loix avoient été abolies, & leurs mœurs corrompues par la tyrannie & par la dépravation du gouvernement de Denys; ce fut à la sollicitation ou plutôt par les ordres de ce Tyran qu'ils firent ce vœu; qu'en peut-on conclure contre la pureté, contre l'honnêteté des loix de Zaleucus. Ce vœu prouve que le gouvernement vicieux & tyrannique peut anéantir les plus sages loix, corrompre les mœurs les plus pures; mais non pas que Zaleucus ait laissé subsister chez les Locriens des idées & des sacrifices infames. Voilà ce que M. Bayle auroit vu, s'il eût examiné dans Justin même le fait qu'il rapporte (a).

Nous ne prétendons pas que la croyance ou le culte de la divinité, auquel la nature nous porte, ne puisse ni s'altérer, ni même

(a) Bayle. loc. cit. Justin. l. 20. 21.

s'éteindre ; mais nous prétendons que cette altération est l'ouvrage des passions, de l'ignorance, & de la séduction. Le Polythéisme, ennemi des vertus, n'est donc pas la religion vers laquelle la nature nous porte.

§. I V.

Du sentiment qui attribue l'origine de la religion à la politique.

CE sentiment n'est pas nouveau : Critias, le plus méchant des trente tyrans, l'avoit adopté ou imaginé : „ Les anciens Législateurs, disoit-il, voulant empêcher que
 „ personne ne fit du tort en cachette à son
 „ prochain, feignirent qu'il y a une Providence qui prend garde si les hommes
 „ vivent bien ou mal, & qui punit ceux
 „ qui font mal ; selon son système, il avoit
 „ été un tems où les hommes dérégles
 „ comme les bêtes, & ne recompensant
 „ point les bonnes actions, ni ne punissant
 „ point les crimes, ne suivoient aucune
 „ autre regle que la loi du plus fort : ensuite il y eut des hommes qui établirent
 „ des peines, & alors la justice exerçoit
 „ son autorité sur l'injustice, comme un

„ maître sur son esclave ; on punissoit ceux
 „ qui faisoient quelque mal. Puis , comme
 „ on se fut apperçu , qu'à la vérité les loix
 „ empêchoient les hommes de pécher pu-
 „ bliquement , mais non pas de faire en
 „ secret une action mauvaise , il s'éleva
 „ un homme d'esprit , qui connut qu'il
 „ rendroit un très - grand service au genre
 „ humain , s'il faisoit en sorte que les mé-
 „ chants craignissent d'être punis , lors mê-
 „ me qu'ils pécheroient secrètement , &
 „ qu'ils ne feroient qu'avoir de mauvais
 „ desseins : il inventa donc un Dieu , c'est-
 „ à-dire , une nature immortelle , qui voit
 „ & qui connoît toutes choses : il lui at-
 „ tribua le gouvernement du monde , le
 „ mouvement des cieux ; les foudres &
 „ les tonnerres , & tout en général de quoi
 „ les hommes ont peur : c'est ainsi , con-
 „ cluoit-t-il , qu'un habile homme fit ac-
 „ croire aux autres l'existence d'une divi-
 „ nité (a).

Tel étoit , sur l'origine de la religion ,
 le sentiment de Critias , que l'on a si sou-
 vent renouvelé , sans rien ajouter à ses
 raisons ; elles sont réfutées d'avance par ce
 que nous avons dit pour prouver que l'hom-
 me est naturellement religieux.

(a) Bayle art. Critias note n.

En effet , nous avons fait voir que le spectacle de la nature , & tous les phénomènes ; les besoins de l'homme & ses facultés le conduisent à l'idée d'une cause suprême qui a tout produit , & qui gouverne le monde : est-ce la politique qui a produit les phénomènes de la nature , donné à l'homme ses besoins & ses facultés , mis entre les phénomènes & son bonheur des rapports qui l'obligent à s'élever à la connoissance de la divinité ? Comment donc peut-on regarder la religion comme une invention de la politique ? j'aimerois autant qu'on prétendit que le premier navigateur a rendu les eaux fluides , plus pesantes que le bois , & capables de céder à l'impression de la rame ; & que celui qui le premier a élevé une perche dans son canot , & y a attaché une voile , a produit le vent.

Pour que la politique imaginât une divinité qui a formé le monde , & qui le gouverne ; il ne suffisoit pas que l'homme sentît qu'il avoit besoin d'un juge qui connaît tout , même les actions secrètes. Il falloit qu'il conçût la possibilité de ce juge , & par conséquent qu'il en eût l'idée , avant de connoître ou de sentir le besoin que la société avoit de cette croyance.

Le Législateur qui voyoit que , malgré les loix , il y avoit des désordres que , les

hommes chargés de veiller à leur observation, ne pouvoient ni empêcher ni punir, put former le dessein d'être par-tout où les hommes s'assembloient; l'amour de l'ordre put lui faire désirer des sens & une intelligence capable de voir & de connoître tout ce qui se passoit dans la société: voilà ce que doit produire la vue du désordre dans un Législateur humain & bien-faisant; mais de ce desir à l'idée d'un esprit tout-puissant, qui a créé le monde, & qui le gouverne, il n'y a aucun rapport; l'impuissance des loix pour arrêter les crimes secrets, n'a donc pu conduire l'homme à la croyance d'un être tout-puissant, qui a créé le monde: le besoin d'un juge invisible pour arrêter les désordres secrets, conduit un homme qui n'a aucune idée de la divinité, à établir des espions, & non pas à concevoir une intelligence qui gouverne le monde, & qui voit tout.

Il ne suffisoit pas d'imaginer cet être suprême, cette intelligence toute puissante; il falloit la rendre concevable aux autres, persuader son existence à des hommes ignorants, incapables de méditation; ce qui étoit impossible, si tout n'eût pas été arrangé dans la nature, de manière à faire concevoir cette intelligence à tout homme qui réfléchit; je demande si ce besoin de la croyan-

ce d'une intelligence toute-puissante, pour le bonheur de la société, & la facilité de la connoître, n'est pas une disposition naturelle à la religion ? & si dans cette supposition même, on doit regarder la croyance de la divinité, ou plutôt la divinité, comme un phantôme imaginé par la politique ?

La religion à laquelle l'homme est porté naturellement, tend à unir tous les hommes, à changer en loix tous les principes de la Sociabilité ; ainsi la politique n'a eu besoin que d'empêcher que ce penchant ne s'affoiblit, ou que l'ignorance, les passions, l'erreur n'en abusassent : ce n'est donc pas seulement une chimere que la supposition de Critias ; c'est une absurdité, en philosophie ; c'est de plus une fausseté, une ignorance, & une ignorance grossière en hïstoire.

En effet, si c'est la politique qui a fait imaginer l'existence de Dieu, comme un moyen nécessaire pour arrêter les déordres secrets, & les crimes que les loix de la société ne pouvoient réprimer, on ne doit s'y être porté qu'après avoir multiplié les loix, & après avoir épuisé tous les moyens de découvrir les crimes & toutes les ressources de la politique économique : la croyance de la divinité ne pouvoit donc naître que chez les nations extrêmement

civilisées , où le droit civil s'étoit formé & perfectionné , sans que l'on eût pensé à la divinité : or , nous trouvons cette croyance chez les Sauvages , chez des nations qui n'ont ni Législateurs , ni corps de Loix , ni Tribunaux,

Fin du Tome I.

T A B L E

Des Sections & des Chapitres.

Idee & division de l'Ouvrage. Page **I**

S E C T I O N I.

Des besoins primitifs & essentiels de l'homme. 5

CHAP. I. *De la foiblesse de l'homme & des moyens qu'il a de se défendre.* 12

CHAP. II. *Du besoin & des moyens que l'homme a de se nourrir.* 23

CHAP. III. *Du besoin de se reproduire.* 34

CHAP. IV. *Du desir ou du besoin de connoître.* 53

S E C T I O N II.

Des inclinations & des penchans que l'homme reçoit de la Nature. 72

CHAP. I. *Des inclinations qui naissent de la sensibilité de l'homme.* 74

ART. I. *De la sensibilité de l'Homme par rapport à ses semblables.* 75

ART. II. *Des inclinations & des goûts qui naissent des sensations que produi-*

<i>sent les impressions des corps sur les organes de l'homme.</i>	27
CHAP. II. <i>Des inclinations, des penchans & des goûts de l'homme, attachés à sa qualité d'être pensant.</i>	107
ART. I. <i>De l'attachement & du zele qu'inspire un bienfait, ou de la re- connoissance.</i>	112
ART. II. <i>De l'amitié.</i>	134
ART. III. <i>De la haine.</i>	165
ART. IV. <i>De la colere.</i>	173
ART. V. <i>Du desir que l'homme a de corriger celui qui lui a fait du mal.</i>	182
ART. VI. <i>Des jugemens des hommes sur le principe de leurs actions, & des sentimens d'amour & de haine, d'esti- me & de mépris qui les accompagnent.</i>	200
ART. VII. <i>Du desir de l'estime & de la crainte du mépris.</i>	212
ART. VIII. <i>De la crainte de la haine.</i>	228
ART. IX. <i>De la conscience.</i>	233
ART. X. <i>Du desir de perpétuer sa mé- moire, & de la crainte des jugemens de la postérité.</i>	248
ART. XI. <i>L'homme est naturellement re- ligieux, & la religion vers laquelle il est porté par un penchant naturel, le conduit à des idées, & lui inspire</i>	

*des sentimens qui changent en loix
tous les principes de la Sociabilité que
la Nature a déposés dans son cœur.*

261

§. I. Des raisons qui font douter de
la facilité que nous supposons dans
l'homme, pour s'élever à la connois-
sance d'un Etre Suprême, qui re-
compense la bienfaisance, & qui
punit la méchanceté.

275

§. II. Examen de la difficulté que l'on
tire de l'expérience, contre ce que
nous avons dit, du penchant na-
turel de l'homme vers la religion.

295

§. III. Des raisons qui font juger que
si l'homme a un penchant naturel
à une religion, cette religion ne
le porte point à la vertu.

310

§. IV. Du sentiment qui attribue l'o-
rigine de la religion à la politi-
que.

324

Fin de la Table du Tome I.



